Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840 Coin de la rue St-Urbain

Prix de la revue

Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: $3.50 par année, ou 18 francs.

SOMMAIRE

Les modes illustrées.
Chronique générale.
Echos de la semaine.
* L'Université Laval à Montréal.
Les tristesses de la guerre.
Le temple de la renommée.
* Dan Patch, 1.55 1-4, le plus rapide des chevaux ambleurs.
A travers la mode.
Le Club des Marins Catholiques de Montréal.
* Musique: Polonaise de Beethoven.
Roman: L'Emprise, par Pierre l'Ermite.
* La police de notre métropole.
* Les mystères d'un élévateur à grains.
Feuilleton: Le Serment du Corsaire par Raoul de Navery.
L'industrie des pianos au Canada.
Pour rire.
Le maquillage des fleurs.
La prestidigitation dévoilée.
Correspondances et variété.
Concours: Feuille d'érable.
* Chronique musicale (Emma Eames).
Petite nécrologie.
Echange de cartes postales.
Les modes pratiques.

NOTRE CONCOURS LITTERAIRE

$25.00 en or.

Un grand nombre de nos lecteurs nous ayant demandé d'ouvrir un concours littéraire, nous nous faisons un plaisir d'accéder à leur désir, aux conditions suivantes :

Pourront prendre part au concours tous les lecteurs de l'ALBUM UNIVERSEL.

Le nom et l'adresse de l'auteur devront accompagner le manuscrit, dans tous les cas, et, surtout, si ce dernier devait être signé d'un pseudonyme.

Nos prix seront décernés tous les **trois mois** aux deux meilleurs contes et nouvelles en prose, de cent vingt lignes au plus, qui nous seront adressés par nos lecteurs et abonnés.

La rédaction se réserve le droit de retoucher les manuscrits et d'en publier, même avant la cloture du concours auquel tous participeront. Insérés ou non, les manuscrits ne seront jamais rendus: C'est-à-dire que nous recommandons aux auteurs de vouloir bien ne nous envoyer que des manuscrits dont iis auront gardé la copie.

Réflexion faite, nous accepterons tous les genres de sujets en prose, qui, possédant des qualités littéraires, et étant de lecture facile, n'enfreindront aucunement ni les lois de la morale ni celles de l'Eglise.

Le concours sera fermé **le 15 janvier,** et les noms des lauréats incessamment publiés après cette date.

Nos prix sont: 1ER prix, **$15 EN OR,** qui seront versés au gagnant par le caissier de l'Album Universel.
2ME prix, **$10 EN OR,** qui seront versés au gagnant par le caissier de l'Album Universel.

A nos abonnés et lecteurs

Nous sommes heureux d'annoncer au public et spécialement à ceux de nos abonnés qui : ayant versé $3.00 pour un abonnement, auraient reçu (à titre de prime), les 2 premiers volumes de nos **Suppléments Musicaux,** que nous venons d'achever la publication du 3ème volume qui, par conséquent, est à leur disposition.

Nos abonnés vivant à Montréal, et ayant réglé avec nous pour un an, pourront venir demander à nos bureaux ce 3ème volume de notre supplément musical, lequel leur sera remis gracieusement.

On devra aussi se souvenir que ces suppléments sont vendus à nos bureaux et à tout venant, au prix de **50 cts le volume.**

Quant à ceux de nos abonnés qui ont droit à recevoir par la poste le 3ème album de musique, ils devront nous envoyer 6 cts en timbres-poste, pour affranchissement.

Que l'on veuille aussi prendre note de la réelle valeur artistique des albums de musique que nous avons généreusement offerts à nos abonnés. A ce sujet, qu'il suffise de rappeler que le premier volume contient 22 morceaux de piano ; le deuxième, 39 romances et extraits d'opéra; et le troisième volume, 27 morceaux de musique de piano, de toute beauté. C'est dire qu'étant donnés l'excellence, la nouveauté et l'intérêt de la reproduction de ces délicieuses pages de musique des meilleurs maîtres, on ne pourrait les acheter séparément à moins de 40 à 50 dollars.

AVIS

Les multiples changements de domicile qui s'effectuent journellement, font que, souvent, des numéros de l'ALBUM UNIVERSEL, faute d'atteindre leur destinataire, nous sont renvoyés sans aucune indication.

Nous prions donc les personnes qui ont l'occasion de nous faire parvenir les numéros de la revue (non livrés) de vouloir bien écrire le nom et l'adresse qui, primitivement, étaient sur la bande d'envoi de l'ALBUM UNIVERSEL.

Les dernières modes

Parure de fourrure consistant en une étole de chinchilla avec garniture de dentelle d'Angleterre. Manchon de chinchilla.

Robe de crêpe de Chine bleu ciel, brodée de marguerites blanches, incrustations de Valenciennes rebrodées de marguerites. Haute ceinture de taffetas.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique

LE baiser est un échange mutuel de microbes ! Cette définition n'est pas poétique, mais elle porte un tel cachet d'actualité, que je n'hésite pas à l'énoncer. Au grand congrès médical international, qui vient de se terminer à Paris, il a été, en effet, admis que la tuberculose n'est pas héréditaire, mais qu'elle est éminemment contagieuse; que les moyens de transmission du mal sont multiples et que la meilleure manière de combattre le fléau est de se prémunir contre les dangers de la contagion.

Jusqu'ici la lutte s'était faite rationnelle, la société toute entière travaillant à dépister la terrible maladie et la science faisant une guerre sans trêve aux causes d'où découle la tuberculose, mais le congrès de Paris a fixé les méthodes, rejeté les théories anciennes et en a adopté de nouvelles et de positives.

C'est ainsi que nos savants ont dénoncé le baiser comme l'ennemi de la société moderne, un échange de microbes, le propagateur par excellence de la tuberculose, renversant du coup des siècles d'idéal et de poésie.

Le baiser n'est pas un mal en soi, certes, et les savants ne vont pas si loin, mais comme la pièce d'or, que l'on échange de main en main, porte avec elle des germes pernicieux, ainsi le baiser, qui est comme la monnaie courante de l'amitié, porte avec lui la mort.

En garde donc contre le baiser! Dorénavant embrasser sa soeur ou sa mère sera considéré comme un attentat à la sécurité publique!

Comme tout change! Qui se serait douté que le baiser, si doux aux disciples de Roméo, deviendrait une calamité ?

Hélas, les microbes ne respectent rien.

Tout est bon pour la propagation de la subtile et épuisante maladie, l'incessante pourvoyeuse de tristesses, la tuberculose, que nos savants et nos philanthropes ont juré de terrasser à tout prix.

* * *

Nos bons amis les Anglais ne manquent pas d'humour et on le sait d'autant mieux que la France, toujours chevaleresque, le prône par monts et par vaux dans une presse tour à tour enthousiaste ou acerbe, mais, prête à grossir les moindres qualités de ses voisins. Depuis la fameuse entente cordiale, nous ne doutons pas que certains de nos cousins d'outre-mer, ne désirent l'asséchement du canal de la Manche (réédition du phénomène biblique si connu) pour plus facilement aller embrasser de pied sec leurs amis d'Albion. A cela, nous les Canadiens-français, nous ne pouvons guère qu'applaudir, puisqu'il plaît à la vieille Europe de nous donner en exemple: quand il s'agit de l'harmonie de races aux atavismes différents, aux aspirations ethniques franchement tranchées. Certes nous aimons vivre en bonne intelligence avec nos concitoyens anglo-saxons, et dans le même collier tirer de notre mieux pour la plus grande prospérité du Canada; même, il nous plaît de faire risette à l'accord anglo-français, tout en oubliant les pages de l'histoire canadienne et celles de l'ancienne Acadie. Ceci soit dit sans allusion méchante et pour prouver que nous connaissons notre situation et sommes prêts à admettre la magnanimité dont l'Angleterre a trouvé bon de faire montre quant à notre liberté nationale. Mais, là, franchement, il nous avient de rire un brin lorsque, à l'occasion, il nous est donné de lire la prose étriquée et toute de parti-pris de quelques-uns de nos collègues de langue anglaise. C'est ainsi que l'autre jour l'article du referendum du "Nationaliste" signé Adam Shortt, nous a laissé un peu sceptique; tout comme du reste les idées d'un M. Fitchett de Londres, publiées le lendemain dans "La Patrie".

Eh! quoi, le premier de ces messieurs insinue que pour notre plus grand bien nous devrions pioche la langue anglaise à outrance; l'autre que l'indépendance entrevue de la province de Québec est une utopie. Eh bien, n'en déplaise à ces messieurs, nous n'avons pas ici le loisir de considérer longuement la chose, mais, sincèrement, nous leur avouons tenir ferme et à notre langue et à nos rêves de peuple prospère et grandissant.

Les masses ont trop peu l'opportunité de faire de la philologie, il nous suffit qu'elles grossissent sans cesse; quant à leur indépendance future et à leur drapeau, nous nous arrangerons pour que l'avenir les proclame à la face du monde.

* * *

Parmi les petites aménités du Code Civil à l'égard de la femme, il y a cette disposition extraordinaire que la femme ne peut espérer la succession de son mari, tant qu'il reste à ce dernier des parents successibles jusqu'aux douzième degré, ce qui revient à peu près à dire qu'une femme ne peut succéder à son mari, puisqu'il y a toujours quelque part dans le monde un cousin quelconque ou un neveu ignoré, qui soient heureux de recueillir l'héritage.

Il n'en est ainsi, bien entendu, que dans les cas où le Monsieur, séparé de biens d'avec sa moitié meurt sans testament, car si les époux sont mariés sous le régime de la communauté de biens, la femme a droit à la moitié de la succession. Cela va de soi.

Mais on ne se marie plus sous le régime de la communauté de biens: c'est vieux jeu. Le contrat de mariage stipulant la séparation de biens est aujourd'hui la règle générale et c'est aussi plus utile du vivant des époux. Naturellement la loi est la même pour le cas ou c'est la femme qui meurt la première et le mari ne peut espérer à sa succession. Mais l'anomalie qui est censée exister dans ce cas est moindre et ce n'est que par exception que l'homme en souffrira un réel préjudice. C'est lorsque la femme est réduite à la pauvreté et à la misère que l'injustice de la loi devient flagrante et scandaleuse, injustice contre laquelle on n'a cessé de s'élever depuis que le code Napoléon fait loi en France et au Canada. Chaque fois qu'on a tenté d'obtenir une amélioration, qu'on a risqué une suggestion, il s'est levé des hommes, des sages et des législateurs, pour dire: "Ne touchez pas à la loi! De quoi vous plaignez-vous? La législation que vous dénoncez est confirmée par l'épreuve d'une longue pratique; elle est étroitement rattachée à l'intérêt des familles, à l'ordre de l'Etat et une innovation porterait atteinte à la stabilité de la législation civile. Ne touchez pas au code!" Et chaque fois les tentatives ont été vaines et depuis un siècle qu'elle est signalée la lacune demeure, sans qu'une réforme ne soit venue apporter un peu de justice dans le règlement des droits successoraux entre époux! Nous avons d'emblée adopté le code français et son erreur, en cédant nous aussi au vieux préjugé de l'inviolabilité de la loi, de sorte que le code de la province de Québec a consacré cette législation inqualifiable par près de quarante ans de jurisprudence.

Est-ce à dire que nous ne pourrons jamais réparer cette erreur et devons-nous systématiquement écarter toute réforme, tendant à consacrer des droits méconnus et injustement sacrifiés? Il est à espérer que non. Quelqu'enraciné que soit le préjugé contre toute innovation cette réforme s'impose. Dans quelles lignes? Il appartient aux législateurs de le décider. Toute proposition, à l'instar de celle faite par notre concitoyen l'hon. M. Pérodeau, qui vient de déposer au Conseil Législatif un projet de loi très élaboré à ce sujet, devrait être étudiée et adoptée, du moment qu'elle comble la lacune en question et rend justice à qui de droit.

* * *

Chaque jour il se fait une amélioration nouvelle qui apporte un peu de confort à notre pauvre humanité. Il en est une à laquelle on n'a pas encore songé cependant et qui aurait pour le moins beaucoup d'utilité.

S'agit-il de mettre à la poste une lettre que vous avez écrite, vous vous mettez à la recherche d'un timbre de deux sous, que naturellement vous ne trouvez nulle part. L'hôtel-des-postes est au centre de la ville, à quelques milles souvent de votre résidence et vous n'avez pas d'autre alternative que d'aller, de porte en porte, dans les établissements de commerce du voisinage, demander un timbre que l'on vous fera la faveur de vous vendre si par hasard on en possède, mais que l'on vous refusera aussi si vous n'êtes pas un client de la maison. Vous avez fait comme moi, comme tout le monde, cette petite expérience cent fois et c'est toujours à recommencer.

Je refesais l'autre jour une de ces désespérantes chasses aux timbres sur la rue Ste Catherine, lorsque j'avisai à la porte d'un magasin quelconque une boîte automatique, où pour un sou le premier venu peut se procurer, d'un seul tour de pouce, une machée de gomme. Pourquoi pas alors une boîte automatique à timbre postal? Voilà qui serait ma foi, très commode.

Comme l'Etat conserve le monopole de la vente des timbres postaux, le débit de ces petits carrés collés ne représente donc aucun bénéfice pour le marchand, qui du reste, n'a cure de s'astreindre à un négoce souvent encombrant. Mais j'estime qu'il est du devoir de l'administration de faciliter la vente des timbres à la population des grandes villes et qu'il ne saurait mieux résoudre ce problème qu'en multipliant des boîtes automatiques, construites d'après un modèle particulier et au moyen desquelles il serait possible de se procurer un ou plusieurs timbres de la dénomination que l'on voudra, en déposant dans une ouverture le nombre de sous requis.

Et remarquez qu'il ne serait que logique d'avoir un endroit où se procurer des timbres puisque l'administration a soin de mettre ici et là sur les trottoirs, des boîtes pour y déposer les lettres et les paquets.

* * *

Partis! Ils sont partis! Je suis bien forcé de le croire puisque cela est. Ils ont fini par le croire eux-mêmes, mais ils en ont douté jusqu'au dernier moment et ils n'ont dû céder qu'à la surveillance des gendarmes, qui leur ont fait escorte jusqu'à la frontière. Un moment ils ont cru que les mailles de la justice canadienne étaient assez larges pour leur permettre de s'échapper et ils ont donné de grands coups dans le filet. Heureusement celui-ci n'a pas cédé, car autrement il eût fallu en venir à un procédé beaucoup plus sérieux. Les yankees tenaient tellement à s'assurer de la plume des deux intéressants gibiers, qui s'étaient égarés, — oh! bien volontairement — au Canada, qu'à cette fin ils en seraient arrivés sûrement à s'annexer notre pays plutôt que de les perdre.

Enfin, tout est bien qui finit bien. L'aventure de ces juifs-errants nous a coûté beaucoup d'humiliation et d'argent. Mais la leçon profitera et il n'est pas à supposer que nos tribunaux fournissent de longtemps le spectacle d'avoir l'air d'aider aux machinations de notoires criminels étrangers, qui ont le tort de croire qu'ils peuvent trouver au Canada un asile.

* * *

Un Salomon américain peu galant.

Devant le juge de Morristown (New Jersey) viennent de comparaître deux femmes qui se poursuivaient réciproquement pour injures verbales.

Le juge n'estimant pas que les propos échangés valussent une condamnation pour diffamation injurieuse, essaya de calmer les deux ennemies et leur proposa de se réconcilier. Mal lui en prit. Les deux mégères se mirent aussitôt à s'invectiver de plus belle, tout en évitant de se servir d'une expression tombant sous le coup de la loi.

Très calme le juge attendit que la tempête fut finie, puis il prononça le jugement suivant :

Attendu que la langue de la femme est un instrument dangereux, pour le moins aussi dangereux qu'une arme cachée, la cour condamne les femmes X... et Y... à dix dollars d'amende chacune pour port d'arme prohibée...

Tête des infortunées!

A. BEAUCHAMP.

Echos de la semaine

24 septembre — ETRANGER — Une bombe lancée contre le wagon des missionnaires chinois, chargés d'études politiques à l'étranger, tue quatre personnes et en blesse une vingtaine d'autres, à Pékin.

—Le gouvernement russe donne vingt millions de roubles pour combattre la famine en Russie.

—Une conflagration détruit une grande partie de la ville de Butte, dans le Montana.

—La situation politique est très grave en Hongrie et l'on craint une rupture avec l'Autriche en dépit de toute la conciliation de l'empereur François-Joseph.

—Des centaines d'indigènes sont tués à la suite d'une rencontre avec les soldats allemands en Afrique Occidentale.

INTERIEUR — Soixante-trois personnes sont arrêtées par la police dans trois maisons de jeu à Montréal.

—Une commande de $3,000,000 de nouveaux chars a été faite par la compagnie du Pacifique Canadien.

25 septembre — ETRANGER — Cinq personnes sont tuées et vingt autres blessées à la suite d'une collision entre un train éclair du Pennsylvania et un train express à Paoli, près de Philadelphie.

—Un gros éifice s'écroule à Buffalo et une dizaine de personnes sont blessées, dont huit sérieusement.

Présentation par le lieutenant-gouverneur Jetté des médailles du service civil impérial, octroyées par Sa Majesté le roi Edouard VII.

—Le public est unanime à Tokio à demander la démission du cabinet japonais.

—On charge les soldats allemands en Afrique des pires atrocités contre les femmes indigènes.

—Une terrible explosion de pièces pyrotechniques détruit un vaste établissement à New-York.

—Le traité d'arbitrage entre la Suède et la Norvège est signé.

INTERIEUR — Par un ordre en conseil le gouvernement fédéral décide de garantir une pension aux soldats anglais qui restent à Halifax.

—Un incendie à la Canada Cigar Box à Montréal cause des dommages pour $10,000.

—Rocco Caporale, accusé du meurtre d'un jeune grec, est trouvé coupable en cour criminelle à Montréal.

—D'après les rapports du gouvernement le rendement moyen de la récolte au Nord-Ouest sera de 35 à 40 minots à l'acre cette année.

—Une dépêche de Washington annonce que le gouvernement des Etats-Unis décide que le droit de représailles ne doit pas être perçu sur la pulpe de bois importée du Canada.

—Un rapport final est publié par les liquidateurs de la Banque Ville-Marie, à Montréal.

—Des voleurs enlèvent pour plusieurs milliers de dollars d'animaux sur des fermes d'Ontario, dans le comté de Wentworth.

26 septembre — ETRANGER — Promulgation du traité anglo-japonais à Londres.

—Une grande excitation règne à Budapest, en Hongrie, où le parti de l'indépendance fait d'énormes progrès.

—Un ouragan ravage les côtes des Philippines.

—Le congrès des Zemstvos à Moscou, en Russie, termine ses séances après avoir adopté un violent programme révolutionnaire.

—Une entente finale est ratifiée entre l'Allemagne et la France au sujet du Maroc.

—Un plénipotentiaire chinois se rend à Washington pour négocier un traité avec les Etats-Unis.

—Un voilier américain le "Jackson", est coulé à la suite d'une collision avec le steamer "Bay Port", près de Newport, aux Etats-Unis.

—M. Godefroy Cavaignac, ancien ministre de la guerre à Paris, est décédé à Saint-Calais, à l'âge de 50 ans.

—Une loi du gouvernement américain met les drogues et les remèdes brevetés sur le même pied que les alcools aux Etats-Unis.

INTERIEUR — Demande sera faite au gouvernement impérial d'inclure le Canada dans le traité anglo-japonais de 1905

—M. Geo. W. Stephens est choisi comme candidat libéral pour la division St Laurent à Montréal.

—La commission de la voirie à Montréal recommande un règlement pourvoyant à l'entretien des trottoirs pendant l'hiver, la ville devant se charger de ce service.

—Un vieillard étranger est trouvé mort dans un hôtel de Montréal.

—John Leizert, de Hainesville, Ontario, coupable d'avoir causé la mort d'un enfant de six ans, en lui faisant boire du whiskey, est condomné à six mois de prison.

27 septembre — ETRANGER — Une grande association maritime anglo-japonaise est formée en Angleterre, qui contrôlera une immense flotte de commerce, dont le centre de distribution sera Port-Arthur.

—Le traité anglo-japonais cause un fort désappointement en Allemagne et on dit que le Kaiser souhaite de former une alliance continentale afin de tenir tête à l'Angleterre et au Japon.

—Le gouvernement russe accordera quinze représentants de la Sibérie à l'assemblée Nationale.

—De sérieux conflits se produisent entre les socialistes et les partisans de la coalition à Budapest, en Hongrie, et plusieurs personnes sont blessées à la suite de bagarres dans les rues de la ville.

—Une canonnière américaine, "Leyte", sombre au large de Manille, pendant l'ouragan qui rage sur les côtes des Philippines.

—Mgr Ferrari, archevêque de Milan, est reçu en audience particulière par le roi Victor-Emmanuel II et la reine Hélène.

—Un ukase impérial fixe au 21 octobre la date des élections à la Douma en Russie.

—On découvre dans une maison de la rue Wade à Fall River, le cadavre d'une canadienne-française disparue depuis plusieurs jours.

INTERIEUR — Prise de découragement à la suite de malheurs domestiques, une jeune femme de Montréal tente de se suicider avec son enfant.

—Le baron Komura, le plénipotentiaire japonais, passe à Montréal, en route pour Vancouver et le Japon.

—L'enquête du coroner écarte tout soupçon de crime sur la mort de Magloire Massé, décédé subitement à Joliette.

—D'après les rapports de l'association des marchands d'Angleterre, les produits canadiens de la ferme sont reconnus comme étant les meilleurs au monde.

—Une épidémie de suicide sévit au Klondike, où dix-huit mineurs désespérés se sont donné la mort depuis quelques mois.

—Le Grand Tronc prend le contrôle de la compagnie de chemin de fer Canada Atlantique.

28 septembre — ETRANGER — L'arrangement conclu entre la France et l'Allemagne au sujet du Maroc, est signé.

—Une mère et ses quatre enfants sont assassinés à Edna, Texas, par des chemineaux.

—Une montagne près d'Ajetto, en Italie, haute de 900 pieds, se fend en deux par suite de secousses de tremblement de terre et menace d'ensevelir la ville sous les débris de rochers.

—L'Allemagne décide de faire de Dantzig, sur la mer Baltique, une base navale de premier ordre.

—Un grand nombre de personnes sont tuées ou blessées à la suite d'une sanglante rencontre entre les habitants de deux villages, près Oporto, au Portugal.

—On annonce qu'un nouvel emprunt russe, au montant de cent cinquante millions sera négocié à Paris et à Berlin.

—M. de Witte est reçu avec honneur à Saint-Pétersbourg à son retour d'Amérique.

—On fait sauter le steamer anglais, le "Chatham", coulé dans le canal de Suez, avec 90 tonnes de dynamite à son bord.

—Une banque de Wall Street à New-York, se fait filouter d'une somme de $360,000 au moyen d'un faux chèque.

INTERIEUR — L'association des Forestiers Indépendants fondent une société de colonisation dans l'ouest canadien.

—Le conseil de ville de Ste Cunégonde adopte en première délibération le règlement d'annexion à Montréal.

—Les instituteurs des écoles primaires d'Ottawa protestent contre la médiocrité des salaires et adoptent une nouvelle échelle, qui est soumise à la commission scolaire.

—Ste Cunégonde aura une bibliothèque publique avant que de s'annexer à Montréal.

—Un incendie détruit un gros édifice de com-

Groupe des décorés réunis dans les salons du maire, après leur décoration, à l'hôtel-de-ville de Montréal, le 27 septembre dernier.

merce, ainsi que des résidences privées à Brockville, Ontario.

—James King, de la garnison d'Halifax, se suicide en se coupant la gorge avec un rasoir.

—On annonce que la Banque de Montréal a absorbé la Banque du Nouveau-Brunswick.

29 septembre — ETRANGER — Malgré le silence des autorités il est généralement reconnu que le Japon n'a conclu la paix à Portsmouth que dans la crainte d'une crise financière.

—Le comité de réforme à Saint-Pétersbourg a décidé de recommander M. de Witte comme premier ministre avec le droit de choisir tous ses ministres.

—William R. Travers, un millionnaire de New York, un parent des Vanderbilt, se suicide dans de mystérieuses circonstances.

—Deux cents personnes sont arrêtées dans une maison de jeu à New-York.

—On annonce de Berlin que l'épidémie de choléra va en diminuant graduellement en Allemagne.

INTERIEUR — On mande d'Ottawa que les plantations d'huîtres de l'Atlantique sur la côte du Pacifique obtiennent un succès complet.

—Une énorme pépite d'argent, pesant 100 livres, a été trouvée dans la mine Temmens, à Cobalt, Ontario.

—On annonce de Québec la mort du Dr L. J. A. Simard, le doyen de la Faculté de médecine de Québec.

—Un mandat d'extradition est signé par les autorités fédérales contre les deux fugitifs américains Gaynor et Greene.

A. CHATEAU.

La reprise des cours à l'Université Laval

CES jours derniers, les vacances finies, Messieurs les étudiants ont recommencé à suivre les cours des universités de notre métropole canadienne. Et, afin que nul n'en ignore, toujours gaie et joviale, notre jeunesse studieuse est allée, en corps, saluer les principaux journaux français de Montréal.

M. Fortunat Laberge, président des E.E.L. Cliché Giroux.

L'Album Universel est très flatté d'avoir donné lieu, en particulier, à une de ces aimables et sympathiques démonstration. Aussi, nous faisons nous un agréable devoir, à la revue canadienne-française par excellence, de remercier chaleureusement de leur bienveillance les jeunes amis que nous comptons à l'Université Laval; car c'est, bien entendu, des étudiants de la plus grande Université de langue française de ce continent, qu'il s'agit.

Un dicton fort sage veut qu'une politesse en vaille une autre. Or, si la chose est vraie dans l'ordre des gestes quotidiens, elle l'est encore plus lorsqu'il s'agit de visites. Nous avons donc envoyé un de nos collaborateurs à l'Université Laval, afin qu'il rende la politesse faite à cette revue, et, qu'il puisse dire à nos lecteurs quelques mots concernant un groupe social qui nous est d'autant plus cher, que, de lui, dépend en grande partie l'avenir de la race canadienne-française.

Un photographe ayant accompagné notre rédacteur à l'Université Laval, nous sommes heureux de pouvoir illustrer cette page, qui, nous l'espérons, sera bien accueillie, et de nos amis les étudiants, et du public en général.

Faire ici l'historique de l'Université Lavat serait peut-être oiseux, puisque cette institution dont notre pays est fier à juste titre, a fourni maintes fois des sujets de copie à la presse à un sou. Néanmoins, pour ceux de nos lecteurs qui habitent au loin et qui l'ignoreraient, nous jugeons à propos de transcrire les lignes suivantes que nous extrayons de l'annuaire officiel de la renommée Université canadienne-française :

"L'Université Laval a été fondée à Québec en 1852, par le Séminaire de cette ville, qui lui donna le nom de son fondateur, Mgr François de Montmorency Laval, premier évêque de Québec. Les directeurs de cette maison obtinrent alors de S. M. Victoria Ière, une charte qui, en confirmant les droits et les privilèges qu'ils avaient possédés jusque là, leur conférait en plus les droits et privilèges d'université pour l'instruction de la jeunesse dans les études secondaires et professionnelles.

"En 1876, à la suite d'une demande de Mgr Bourget, évêque de Montréal, pour obtenir une université catholique dans sa ville épiscopale, la Sacrée Congrégation de la Propagande enjoignit à l'Université Laval d'établir une succursale à Montréal, pour y donner le même enseignement qu'à Québec. Cet enseignement fut inauguré en 1878, dans la Faculté de Médecine, et en 1887, dans la Faculté des Arts. En vertu de la constitution apostolique "Jam du dum", du 2 février 1889, la succursale est aujourd'hui pratiquement indépendante de la maison de Québec. Elle revoit ses grades du conseil universitaire de Québec, mais elle possède une administration locale complète. Elle comprend quatre Facultés, celles de Théologie, de Droit, de Médecine et des Arts, et trois écoles agrégées, l'Ecole Polytechnique, l'Ecole de Médecine comparée et de science vétérinaire de Montréal, et l'Ecole de Chirurgie Dentaire. L'enseignement se donne en français, dans toutes ces sections, sauf celle de Théologie, où il se donne en latin".

M. Arthur Robichon, président des E.E.M. Cliché L. O. Maillet.

M. Armand Dugas, président des E.E.D. Cliché J. A. Dumas.

Notre université se réclame du patronage des très hautes personnalités dont suivent les noms et les titres, ainsi que de celui de beaucoup d'autres hommes éminents.

Cardinal protecteur l'Eminentissime Jér-me-Marie Gotti, cardinal prêtre de la Sainte Eglise Romaine, du titre de Sainte-Marie Della Scala, préfet général de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Conseil supérieur, établi par la bulle "Inter varias sollicitudines" pour la haute surveillance de la foi et des moeurs, NN. SS. les archebêques et évêques de la province de Québec.

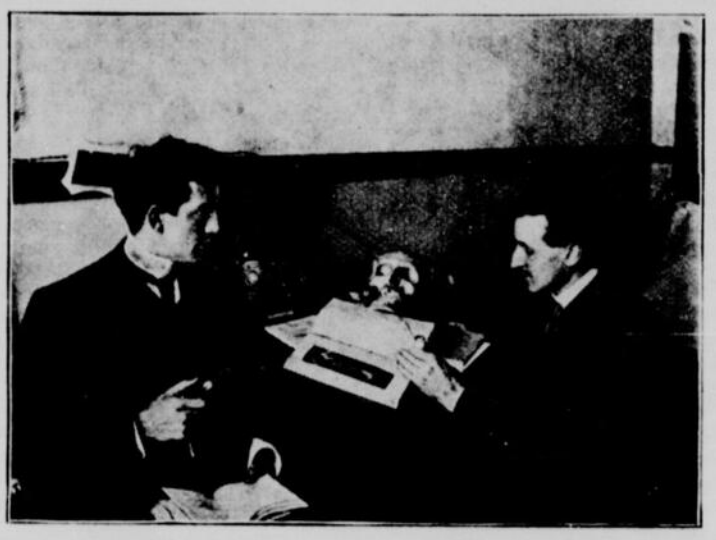
Vice-chancelier apostolique, S. G. Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal.

Vice-recteur, M. le chanoine Gaspard Dauth. chanoine titulaire de la métropole de Montréal.

Secrétaire-général, M. l'abbé Arth. Curotte".

L'espace nous faisant défaut, c'est à regret que nous ne pouvons publier les noms des célébrités canadiennes-françaises qui, naguère ou actuellement, ayant des attaches avec l'Université Laval, honorent notre pays de leur savoir et de leurs vertus.

Cependant, qu'il nous soit permis de dire quelle impression profonde nous a laissé tout récemment, la visite que nous fîmes, en leur "alma mater", à nos carabins, aux disciples de Thémis et autres futurs citoyens de talent.



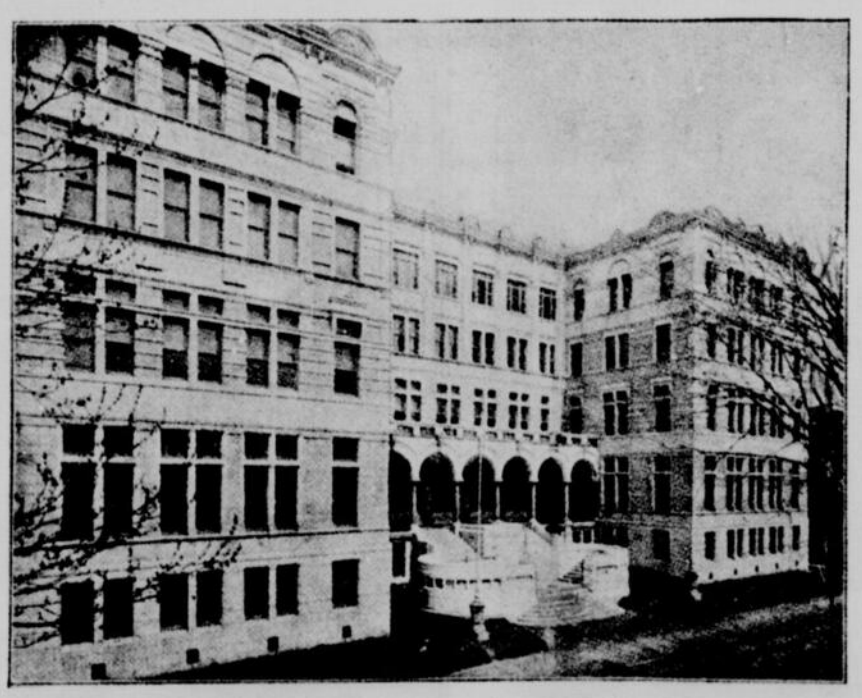
Deux étudiants en médecine en train d'étudier

Dès que nous franchissons le seuil de l'Université, M. A. Robichon, président des étudiants en médecine de Laval se met aimablement à notre disposition. Très intéressé nous visitons tous les détails de ce "temple de la science". Il est, à notre humble avis à la hauteur de ce qu'on en attend. Tout est à sa place et fait écho au dernier cri du progrès. Au moment où nous y jetons un coup d'oeil, hâtif, hélas! couloirs, salles de conférences, bibliothèque, amphithéâtre d'anatomie, salle de dissection sont très animés. Toute une vigoureuse jeunesse, aux regards brillants, au front intelligent, tout ce qu'une race qui n'a rien à envier, qui espère, est là, s'initiant aux mystères de la science, se préparant à la lutte personnelle pour la vie, et qui mieux est à la lutte qui fera de notre peuple un peuple fort, respecté et estimé.

(Suite à la page 800)

Groupe d'étudiants dans la salle des promotions de l'Université

Les étudiants avec le drapeau de l'école de médecine, en face de l'Université Laval



L'édifice de l'université canadienne-française de Montréal

Les tristesses de la guerre

JAMAIS on n'a tant parlé de paix universelle que durant les dix dernières années qui viennent de s'écouler, et on n'a jamais fait plus souvent la guerre! La liste serait longue des points du globe que la guerre a désolés. Quelques chiffres authentiques nous donneront un aperçu des malheurs qu'engendrent les batailles.

On estime que depuis 300 ans, il y a eu en Europe exactement 266 guerres différentes.

* * *

Les horreurs de la guerre.

Cette statistique est effrayante si l'on songe au nombre d'hommes qui peuvent être tués dans une seule guerre.

Un statisticien anglais a calculé que les guerres en Europe et aux Etats-Unis avaient coûté, pour le XVIIIe et le XIXe siècle seulement, 19,840,000 hommes. Parmi les guerres modernes, la plus terrible, celle de Crimée, a coûté la vie à 785,000 hommes; celle du Nord contre le Sud, en 1864, aux Etats-Unis, à 450,000 hommes. La guerre de 1870-71 a fait périr 250,000 hommes, dont 100,000 environ du côté des Français et 150,000 du côté des Allemands. Dans cette dernière guerre comme dans beaucoup d'autres, d'ailleurs, la supériorité numérique a été la principale force des vainqueurs; ils ont pu supporter des pertes plus considérables que les Français, sans cesser d'avoir des effectifs plus nombreux. A Wissembourg (en ne comptant que l'infanterie), il y avait 44,000 Allemands contre 4,650 Français; à Woerth, 89,000 contre 32,000; à Sedan, 133,500 contre 90,000; à Saint-Privat, 166,000 contre 99,500.

Il est à remarquer que le chiffre des morts dans une bataille ne va pas croissant avec les progrès de l'armement. Certaines batailles de l'Empire, où les soldats étaient simplement armés du fusil à pierre, ont été beaucoup plus meurtrières que celles des dernières campagnes. Ainsi, à Eylau, les Russes ont perdu 29,000 hommes sur 80,000; à la Moscowa, 50,000 sur 130,000.

Dans la guerre austro-prussienne de 1866, les Autrichiens à Sadowa ont eu 49,000 hommes hors de combat, sur un effectif de 200,000 hommes; à Saint-Privat, les Français perdirent 50,000 hommes sur un effectif de 99,500.

A en croire les écrivains de l'antiquité, les combats d'autrefois à l'arme blanche auraient été autrement meurtriers, s'il est vrai qu'à Cannes les Romains perdirent 66,000 hommes sur 100,000, et que dans les deux grandes victoires sur les Teutons et les Cimbres, Marius tuait de 100 à 150,000 hommes.

De 18 à 20 millions d'hommes sont tués par siècle en Europe. En Asie, et notamment en Chine, le nombre des victimes de la guerre, par siècle, est à peu près le même. Gengis-Khan et Tamerlan, entre autres, ont sacrifié bien des milliers de vies à leur gloire conquérante. Enfin, il faut compter aussi avec les nations non civilisées qui paient leur tribut à l'hécatombe séculaire par 5 millions environ des leurs.

On peut estimer à 40 millions de morts le nombre des victimes que font, chaque cent ans, les guerres politiques ou internationales. Les statistiques prouvent que, depuis la guerre de Troie, toutes les armées ont donné leur prorata de victimes.

Et depuis les trente siècles qui se sont écoulés, des premiers âges de l'histoire d'Asie à l'époque moderne, les guerres ont détruit 1 milliard 200 millions d'hommes, c'est-à-dire un chiffre représentant environ la population totale actuelle du globe.

Quant à la proportion du nombre des morts au nombre des blessés, elle a été dans les dernières guerres européennes de un à quatre.

Les blessés dans les guerres modernes.

Cette proportion s'est trouvée renversée dans la dernière guerre civile du Chili, où des troupes se sont servi pour la première fois des nouvelles armes à tir rapide: il y a eu quatre morts pour un blessé. Ce résultat paraîtrait assez inquiétant si on ne réfléchissait que des combats entre troupes peu nombreuses, mais acharnées, ne peuvent donner une idée exacte de ce que seront les grandes batailles de l'avenir, où se heurteront des effectifs énormes, mais composés de soldats beaucoup moins ardents à la lutte. Le plus à craindre sera l'encombrement résultant du nombre considérable des blessés. Lorsque deux armées fortes chacune de 500,000 hommes se livreront bataille, elles devront laisser sur le terrain, à prendre les proportions de la guerre de 1870-71, 18,000 morts et plus de 56,000 blessés. Comment donner des soins chirurgicaux à un aussi grand nombre d'hommes, d'autant que le vainqueur devra s'occuper non seulement de ses propres blessés, mais de ceux que son adversaire abandonnera entre ses mains?

Un écrivain militaire anglais, M. Forbes, ne craint pas d'affirmer que les blessés de l'avenir devront rester étendus sans secours pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures à la place où ils seront tombés sur le champ de bataille.

Les frais de guerre.

Guerre de 1870. — Les gens les plus compétents estiment que la guerre de 1870 a coûté à la France : $3,000,000,000 (trois milliards de dollars!) sans comprendre dans ces chiffres les pertes supportées par les communes et par les particuliers. On peut donc, sans crainte d'être au-dessous de la vérité, évaluer à 4 milliards les sommes englouties dans ce désastre. — 4 milliards à 4 p.c. = $160,000,000 (huit cent millions) de francs de perte annuelle que la France supporte depuis vingt ans (sans compter l'annexion de ses deux provinces, l'Alsace et la Lorraine).

Mais la France a une vitalité telle qu'elle est capable de supporter cette augmentation énorme de ses charges: le phylloxera lui a bien coûté 5 milliards, sans presque l'entamer.

La prochaine guerre.

Etant donnée l'augmentation des effectifs des armées mises sur pied (60 à 70 p. c. en plus), il y a lieu de croire, de l'avis des gens les plus autorisés, que les frais de guerre s'élèveront à $6,000,000,000 (six milliards de dollars!) sans compter les pertes territoriales, que devra supporter la nation vaincue. Ayons foi en l'avenir de la France!

6 milliards à 4 p.c. = 240,000,000 (deux cents quarante millions de dollars) de perte annuelle que supportera la nation vaincue. Cette charge écraserait en dix ans la nation la plus riche.

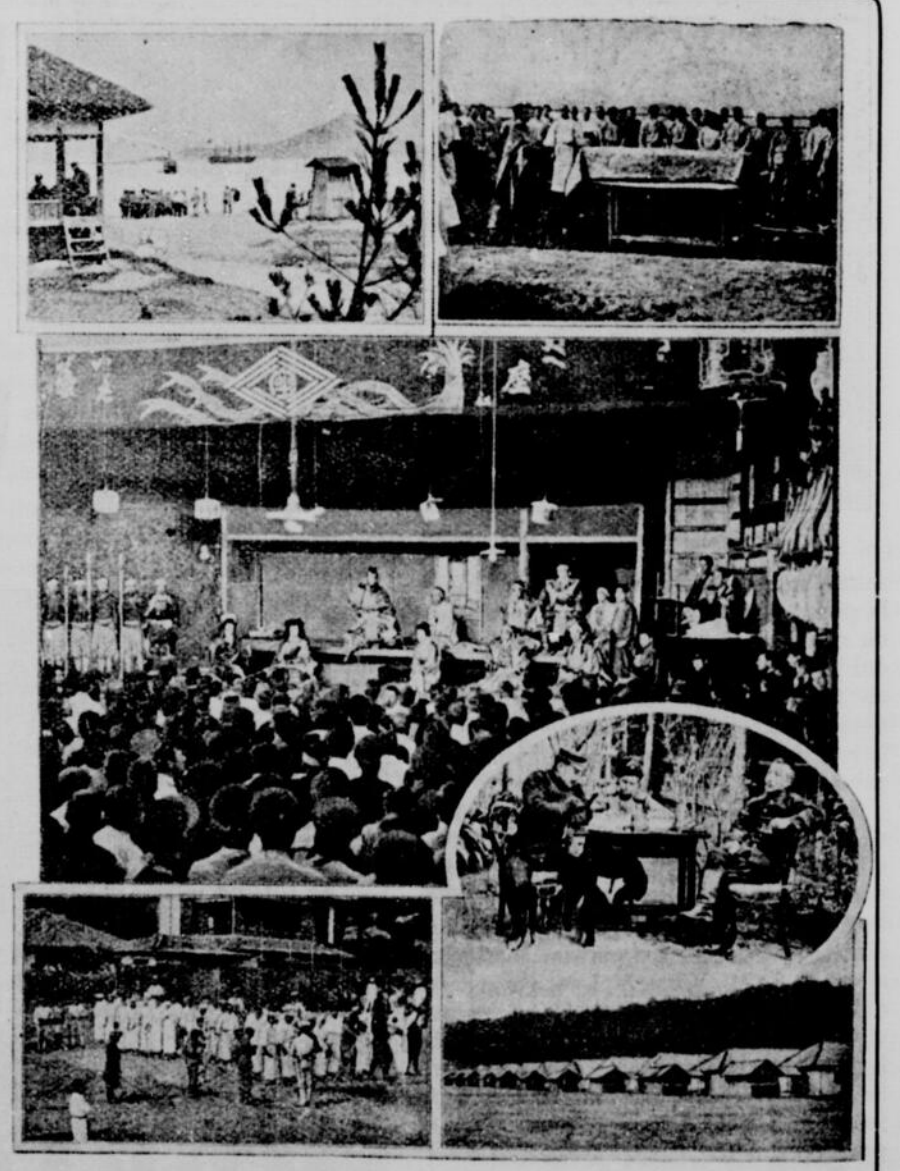
Projectiles et hommes.

Les armées en présence ayant des effectifs presque doublés, et les engins de destruction ayant sensiblement décuplé leur effet meurtrier, il y a lieu de supposer qu'on peut évaluer sans exagération à 300,000 hommes le nombre des morts de chaque nation.

La statistique a montré qu'il faut compter 100 kilos de fonte ou d'acier et 200 kilos de poudre en moyenne par homme tué. D'après les statistiques, les dépenses de la guerre russo-japonaise s'élèvent à 30 millions de dollars par mois pour les Russes, et à 28 millions par mois pour les Japonais.

Les pertes en hommes ne seront connues, ou plutôt dévoilées, que d'ici quelques mois.

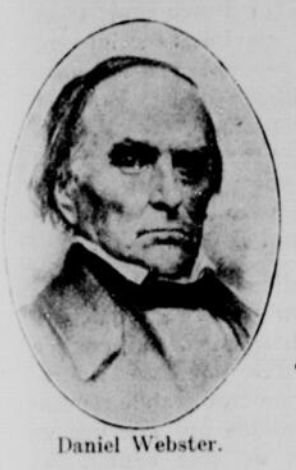
PRISONNIERS JAPONAIS EN RUSSIE.—1. Blessé écrivant au pays.—2. Le village de Medwied, dans le gouvernement de Novgorod, résidence des prisonniers valides. — 3. Convalescents jouant au jeu "Go."—4. Le mal du pays.—5 et 6. Prisonniers travaillant à fabriquer des fleurs artificielles ou de menues constructions.—7. Dans une rue du village de Medwied.—8. Une chambre d'officiers.



PRISONNIERS RUSSES AU JAPON.—1. Débarquement d'un contingent de prisonniers.—2. Obsèques d'un soldat mort en captivité : les prières sont dites par un pope japonais. —3. Une représentation théâtrale à Himeji, pour les prisonniers russes.—4. Un jeune officier russe prenant une leçon de japonais.—5. Convoi de blessés.—6. Baraquements construits spécialement pour loger les prisonniers russes à Matsuyama.

Le temple de la renommée

Abraham Lincoln.



Daniel Webster.

Nathaniel Hawthorne.

John Quincy Adams.

Le général R. E. Lee.

Peter Cooper.

DERRIERE les collines "Morris" et presque aux confins de la grande ville de New-York, une éminence pittoresque domine la rivière Harlem près de l'endroit où elle se jette dans le fleuve Hudson. Elle est couronnée d'un édifice en granit d'aspect imposant, entouré d'une colonnade dans le style classique et de grande allure qui se détache en une blanche silhouette sur le fond de verdure des grands bois qu'elle domine. C'est le temple de la Renommée destiné à perpétuer la mémoire des grands hommes de l'Amérique. C'est la réalisation d'une conception grandiose: celle de la reconnaissance publique de la dette contractée par le peuple américain envers ses illustres morts, en même temps qu'un perpétuel et splendide exemple offert aux générations présentes.

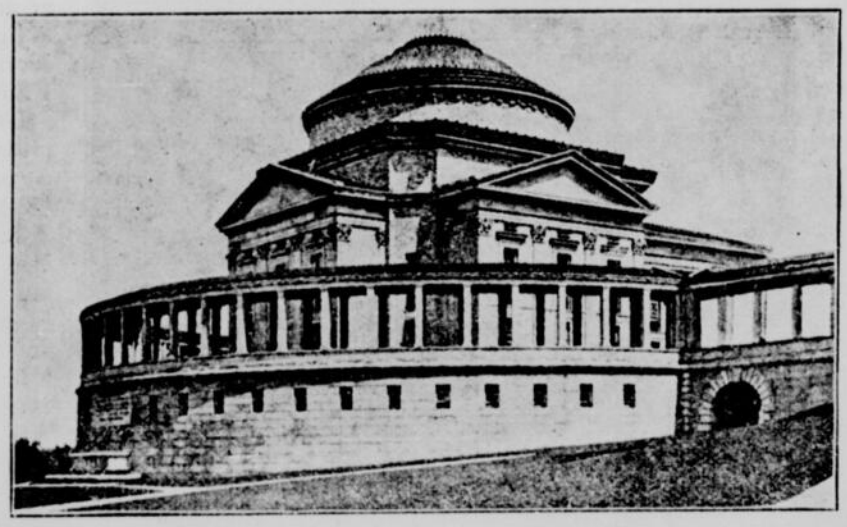
La région qui entoure le monument porte le nom de collines de l'Université, à cause de l'Université de New-York qui s'y trouvait jadis. La conception de ce temple de la Renommée n'a pas été à proprement parler l'effet de l'inspiration d'un moment. Il faut en chercher la véritable origine dans le désir, exprimé par le chancelier de l'Université de posséder une installation de belle allure architecturale adaptée aux exigences de l'éducation, mais qui, si elle avait été purement ornementale, n'aurait pu convenir à une institution de ressources limitées.

Les bâtiments universitaires exigèrent des fondations qui descendirent jusqu'à la route située au pied de la colline et mesuraient une profondeur moyenne de 40 à 60 pieds. Pour établir la maçonnerie proprement dite, l'architecte suggéra de construire une terrasse et une colonnade. Mais, tout séduisant que fut ce projet son prix de revient empêchait que l'on put l'utiliser pour le simple but d'éducation que l'on poursuivait. C'est alors que le chancelier MacCracken eut l'idée de faire construire quand même la colonnade, mais de la transformer en une sorte de temple dédié à la mémoire des grands hommes de l'Amérique. Une dame aussi puissamment riche que patriote éclairée, s'enthousiasma pour ce projet. Avec une simplicité et une modestie dignes des temps antiques, elle offrit de prendre à sa charge les frais de la construction de ce monument destiné à perpétuer le souvenir de ceux qui, durant leur vie, avaient donné à leur terre natale le meilleur de leur être. A l'intérieur de la colonnade on trouve un musée destiné à renfermer les portraits, les bustes, les statues et autres souvenirs de tous ceux qui, selon l'avis d'un comité composé de membres d'une impartialité absolue, ont mérité d'occuper une place dans le temple de la Renommée.

Le général Grant.

David G. Farragut.

Georges Washington.



Une vue du temple de la gloire élevé près de New-York.

Huit portiques relèvent la puissante allure de la construction. Il portent chacun une inscription différente: "Le temple de la Renommée", "Aux grands Américains", "A la noblesse du caractère",

Benjamin Franklin.

Henry Ward Beecher.

etc., etc. Ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas la bonne fortune de visiter les "collines de l'Université" peuvent se faire une idée des dimensions colossales de ce magnifique monument en sachant que, pour lire en entier toutes les inscriptions mentionnées ci-dessus, il faut parcourir une distance de plus d'un quart de mille. La colonnade est divisée en sections respectivement dédiées aux différentes classes de citoyens. Dans celle des auteurs nous relevons les noms de Ralph Waldo Emerson, Washington Irving, Henry Wadsworth Longfellow et Nathaniel Hawthorne. Nous trouvons à côté celle des professeurs et des orateurs, tels que Horace Mann, W. E. Channing, Henry W. Beecher et Jonathan Edwards. Puis les savants et les inventeurs, Robert Fulton, Eli Whitney, Anderton, Gray et Morse. A l'extrémité nord, les hommes d'Etat, Georges Washington, Thomas Jefferson, John Adams, Benj. Franklin, Henry Clay, David Webster et Abraham Lincoln.

Enfin les juristes, les hommes de guerre, et une section spéciale réservée à ceux qui ne rentrent dans aucune des catégories déjà mentionnées.

Dans ces sept sections l'on trouve 150 panneaux de 2 pieds de large sur 8 de long sur lesquels sont fixées les tablettes commémoratives en bronze. Actuellement cinquante de ces panneaux sont déjà occupés, selon les conditions d'admission fixées par le règlement. Tous les cinq ans, on remplit cinq nouvelles plaques, de manière à ce que la série soit complète en l'an 2000. Si à une élection il reste des places vacantes, le conseil peut en disposer pour plus tard.

Les candidats, choisis parmi des citoyens de toutes classes (les femmes peuvent en faire partie) doivent être nés aux Etats-Unis et décédés depuis au moins dix ans.

Chaque nomination doit être accordée par un membre du conseil de l'Université. Ce conseil comprend le chancelier, le doyen et le plus ancien professeur dans chacune des six facultés, ainsi que le président ou un représentant de chacune des six grandes écoles de théologie qui se trouvent à New-York ou près de la grande cité.

Cette assemblée examine les mérites des candidats présentés; ils en choisissent un certain nombre dont ils soumettent alors les noms

(A suivre en dernière page)

Robert Fulton.

Samuel F. B. Morse.

H. W. Longfellow.

Washington Irving.

Ralph W. Emerson.

Horace Mann.

Dan Patch — 1.55¼

Le plus rapide des chevaux ambleurs.

MALGRE que l'automobilisme ait des succès presque quotidiens; malgré que des pessimistes aient pronostiqué que, de ce fait, le cheval soit appelé à disparaître; il n'en reste pas moins évident que "la plus noble des conquêtes de l'homme" jouira encore longtemps de la faveur de ce dernier. C'est surtout dans le domaine du sport que cette assertion est vraie, croyons-nous. Rien, en effet, ne pourra jamais remplacer l'intelligence de l'auxiliaire précieux et docile qu'est le cheval : lorsqu'il s'agit de franchir des obstacles, de les éviter, ou simplement de lutter de vitesse sur une piste quelconque.

A ce point de vue, une fois de plus, signalons le sens pratique de nos voisins les yankees. Du reste, ce faisant, nous avons beau jeu, puisque, en ce qui concerne les sports, nous copions servilement les américains, quoique, bien entendu, sur une échelle forcément très réduite.

L'intérêt que notre population porte aux choses hippiques, nous engage à parler du cheval ambleur le plus rapide, nous avons nommé: Dan Patch, qui, ayant parcouru un mille en 1 minute 56 secondes, détient et de beaucoup, le record de vitesse du monde, quant à cette classe de chevaux.

Les triomphes de ce cheval unique ne se comptent plus aux Etats-Unis, où il est idôlatré des amateurs du turf. Encore tout dernièrement, le 30 septembre, il créait une sensation monstre au "West Chicago Driving Club".

Disons donc ce qu'est ce cheval "Dan Patch", et si l'espace nous le permet, nous terminerons cette page par quelques considérations sur les minuties qu'exige le sport du cheval, tel que pratiqué sur ce continent.

Le merveilleux ambleur dont nous parlons appartient à M. W. Savage éleveur fameux de Minneapolis, Minnesota. Voici ce que disait de Dan Patch le "Minneapolis Journal", du 28 novembre dernier :

"Dan Patch, le roi des chevaux ambleurs, a été royalement reçu cette après-midi à son arrivée à Minneapolis. Précédé de musiciens et suivi d'au moins deux mille fanatiques du cheval, Dan a marché, de son wagon spécial qu'il quitta à la gare Union, jusqu'à son écurie d'hiver, sise près la résidence de son propriétaire M. W. Savage. Vers le premier février prochain, l'admirable bête sera conduite à la grande ferme que M. Savage possède dans la vallée du Minnesota.

Malgré la maladie qui durant la demi-saison, failli tuer Dan Patch, il nous revient à Minneapolis après avoir inscrit à son actif deux nouveaux records mondiaux. A Memphis, il parcourut le mille en 1 minute 56 secondes, ce qui ne s'était jamais vu; ce que faisant, il battait son record précédent de un quart de seconde.

A Oklahoma City, il parcourut le mille en 2 minutes 3 secondes, ce qui est un record universel, puisqu'il courait sur une piste de un demi-mille.

"Depuis son départ de Minneapolis en été, Dan a fait merveille à Indianapolis, Des Moines, Milwaukee, Lincoln, Neb.; Topeka, Springfield, Ill.; Memphis, St Louis, Oklahoma City et Dallas, Texas. Il a été confié à M. H. C. Hersey, qui cette année, l'a toujours mené en public".

Ce monsieur a été entraîneur pendant trois ans à la "International Stock Food Farm", et c'est encore lui qui, actuellement, guide Dan Patch vers les plus grands succès qu'un cheval de piste ait jamais connu. Au sujet de la façon dont se comporte sur le terrain le cheval, qui par excellence plaît aux américains, il a souvent été dit, que Dan Patch a parcouru le mille en 1.56 derrière un brise-vent. Cette assertion est absolument fausse; car les records obtenus derrière des brise-vents ne sont pas admis par l'association des chevaux de piste. Par exemple, ce qui est autre chose, lorsque Dan Patch établit ses records, il est parfois accompagné d'un, deux ou trois chevaux coureurs. Ceci donne l'illusion d'une course et ajoute à l'intérêt. Car, Dan Patch ne donne sa plus grande vitesse que s'il a un autre cheval à battre; étant trop intelligent pour montrer toutes ses qualités quand il est seul.

DAN PATCH

Conduit par Mr H. C. Hersey, tandis qu'il termine une de ses courses sensationnelles

La toilette de Dan Patch, le champion du monde des chevaux ambleurs, (1.55¼). Vendu dernièrement au prix unique de $60,000.

Photographie de Dan Patch — 1.55¼ — tandis que de façon merveilleuse il parcourt un mille

Nous avons dit un mot de M. W. Savage, nous en ajouterons quelques autres qu'il mérite bien, puisque, de par ses succès d'éleveur et de sportman, il jouit d'une très grande réputation parmi le monde qui s'occupe de faire courir, et de voir courir, aux Etats-Unis. A la tête de la "International Stock Farm" une des plus grandes du monde; en 1904 M. W. Savage possédait les quatre plus fameux étalons du monde, savoir : Dan Patch, 1.56 ; Directum, 2.05 1-4 ; Orion, 2.07 3-4, et Roy Wilkes, 2.06 1-2. Dans le voisinage de ces chevaux de race, vivent une centaine de juments d'élevage, de toute première classe. Rien n'est épargné par M. Savage pour atteindre à la perfection de l'art d'élever des chevaux hors du pair. Aussi bien a-t-il raison, un de ses chevaux, ce même Dan Patch dont nous parlons, ayant voyagé plus de 10,000 milles, pour figurer sur les principales pistes de l'Union, et plus de 600,000 personnes ayant payé pour assister à ses tours de farce d'ambleur. On ne s'étonnera donc pas qu'une bête si précieuse voyage dans un wagon spécial qu'une voie ferrée de la ligne C. St P. M. & O. Ry., amène jusqu'aux écuries de la "International Stock Food Farm" à Savage, Minn.

L'écurie principale, dont nous parlons, a 600 pieds de long. Quant à la ferme, sa superficie est de 700 acres et elle est située à 10 milles de Minneapolis dans la belle et fertile vallée du Minnesota. Une jolie rivière poissonneuse passe à côté des écuries et ne gèle jamais. C'est aussi près de ces bâtiments que coule la source "International Medical Spring" si connue et dont le débit est de 5,000 barils par jour. Il est à noter que M. W. Savage est le seul propriétaire de la "International Stock Food Co." de Minneapolis, Minn., ainsi que de la ferme du même nom, sise à Savage, Minn.

Etant donnée la grande valeur des chevaux de race, surtout aux Etats-Unis, — qu'on se souvienne que "Dan Patch" a été vendu récemment $60,000 — on peut se faire une idée de la somme considérable que représente l'existence des nombreux chevaux que possède M. Savage. Aussi, sont-ils on ne peut plus choyés, et leur entraînement donne, tous les jours, une méticuleuse occupation à plusieurs experts.

Comme nous terminons ces brèves notes, des dépêches de Lexington, Ky., nous apprennent que le 7 octobre 1905, le merveilleux Dan Patch, vient de nouveau de briser son dernier record de 1.56, en parcourant le mille en 1.55 1-4. La journée était belle et en cette occasion, M. Scott Hudson conduisait Dan Patch.

Le club des marins catholiques de Montréal

LE club des marins catholiques de Montréal est une des organisations les plus prospères qu'il y ait, de ce genre, en Amérique. Comme bien d'autres bonnes oeuvres, il doit son origine à l'heureuse inspiration de quelques-uns des membres de la "Société de la vérité catholique", lesquels, en

Le bureau de direction a pour président M. McNamee

l'année 1893, comprenant la nécessité de sa création, n'hésitèrent pas à le fonder.

Leur louable entreprise est devenue si remarquable, que nous n'hésitons pas à en entretenir les lecteurs de cette revue.

Le port de Montréal, dès l'ouverture de la navigation, au printemps, jusqu'à ce que la glace recouvre le St Laurent, reçoit des navires venus de tous les rivages du globe. Aussi, des milliers de marins passent-ils de une à trois semaines, chaque année, dans notre métropole, fréquentant tels lieux d'amusements ou, hélas! de perdition, que peut leur suggérer leur esprit momentanément oisif, et en quête de diversions aux rudes labeurs de la mer.

Or, le but des fondateurs du club, dont il est ici parlé, a été dès le début, et est encore, d'ajouter à la pratique de distractions honnêtes, la saine influence de la religion catholique. Nous sommes heureux de dire que ces nobles aspirations ont été couronnées du plus brillant succès. Cela, malgré que l'entreprise dont il s'agit, ait eu un commencement fort modeste, le club ne disposant que d'une seule pièce au troisième étage de l'édifice portant le numéro 300 de la rue St Paul. Cet endroit avait été choisi, vu la proximité des quais et des entrepôts.

Les salles de récréation se remplissent tous les soirs

Aussitôt après l'ouverture de ses portes, le club devint un lieu de rendez-vous pour beaucoup de "mathurins"; à tel point que le premier rapport annuel, annonçait une présence moyenne de 37 marins par soirée, du 27 avril au 22 novembre, c'est-à-dire pendant la période de la navigation sur le St Laurent. Comme il fallait logiquement s'y attendre, ce chiffre augmenta sans cesse par la suite.

Après trois ans, c'est-à-dire en 1896, on s'aperçut que le besoin de locaux plus vastes devenait de plus en plus urgent. Conséquemment, on acheta la bâtisse spacieuse qui, aujourd'hui s'appelle le "Club des marins catholiques de Montréal", et qui est située au coin des rues des Communes et Saint-Pierre, sur un site très propice. Avec ses quatre étages et ses vastes salles, cette maison est absolument ce qu'il faut pour accueillir les marins à la recherche de légitimes délassements. Pour se rendre compte du besoin qu'il y avait de se procurer un aussi vaste local qu'il suffise de savoir qu'en 1896, le nombre des marins qui visitèrent l'installation du début, fut de 12,800.

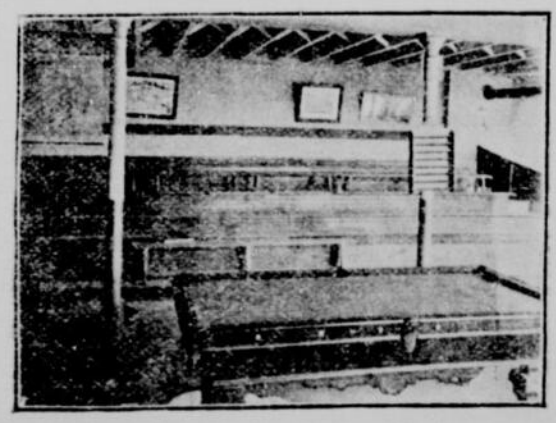
Encore tout dernièrement, cette année même, afin de répondre à des besoins qui se multiplient, les zélés bienfaiteurs qui s'occupent de cette institution, ont dû faire construire une nouvelle et grande salle, sorte de chapelle et "d'auditorium", où les marins et le public sont admis, soit pour prier en commun, soit pour écouter des conférenciers, soit, enfin, pour chanter, donner des représentations et se récréer. Nous ajouterons que les marins entrent gratis dans toutes les parties du club qui leur est destinée; tout comme aux représentations. Moyennant 10 cents d'entrée, les citoyens peuvent assister à ces dernières, les fonds de cette provenance devant être versés à la caisse philanthropique de l'institution. Pour être précis ajoutons encore que la capacité de la nouvelle salle est d'environ un millier de places, chaises du parquet et bancs en gradins compris.

Le club des marins catholiques de Montréal a bénéficié de donations considérables de la part des dames et des messieurs qui l'ont soutenu depuis sa fondation. En outre des fonds obtenus de ce chef, les membres de son bureau se sont assurés l'aide pécuniaire de plusieurs centaines de souscripteurs

Le club des marins catholiques est situé au No 300 rue Saint-Paul

annuels, lesquels s'engagent à payer tous les ans une somme variable, du minimum de un dollar. C'est ainsi que le total des sommes encaissées, a permis de faire les choses sur une plus grande échelle.

L'oeuvre du club est des plus pratiques. Son principal soin est de faire que les voyageurs par métier qui s'y rendent, se sentent chez eux dès qu'ils en ont franchi l'entrée. Les avis et règlements qu'on peut lire dans cet asile des marins, ne se proposent que d'assurer une conduite et un décorum convenable de la part de ceux à qui ils s'adressent. Toutes les exigences que peut requérir la vie d'un marin à terre, telles qu'informations, moyens de correspondance, jeux de société, soins de toilette, etc., sont là promptement satisfaites. Si, par exemple, il possède des économies, et veut les déposer en mains sûres, on les lui garde en dépôt jusqu'à ce qu'il lui plaise de les réclamer. S'il a envie d'envoyer une somme d'argent à des parents ou à des gens éloignés, on fait ses petites opérations financières, au cas où il est illettré, on écrit ses lettres et on les met à la poste. Tombe-t-il malade, on



Les matelots peuvent jouer au billard

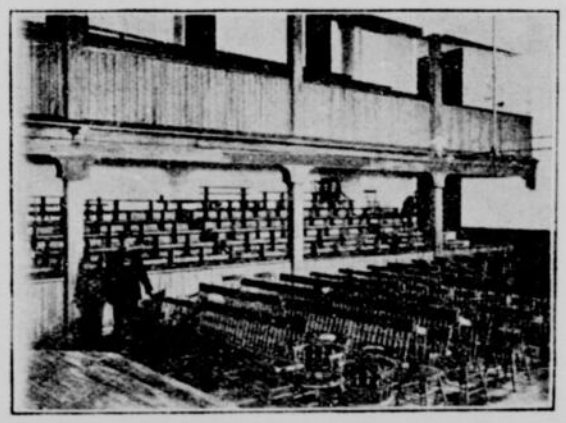
l'envoie à l'hôpital et le chapelain du club lui rend visite pendant le cours de sa maladie. Meurt-il, l'infortuné amant de la grande bleue, seul, sans amis, sans que nul ne le réclame, notre terre lui étant absolument étrangère, son corps est décemment enterré dans un terrain spécial du cimetière, récemment acquis par l'association, à la Côte des Neiges.

Dans les salles de lectures on trouve quantité de revues

Chaque visiteur catholique, du club, reçoit un livre de prières, un chapelet et un scapulaire.

Le saint sacrifice de la messe est célébré tous les dimanches dans la chapelle du club, à 9 heures du matin. Touchante attention, tous les marins qui entendent alors la messe, en sont récompensés par un petit cadeau. En effet, on leur donne un petit sac contenant des aiguilles, des épingles, du fil, des boutons, etc., avec lesquels le marin récipiendaire, pourra réparer ses vêtements, lorsqu'il sera en mer loin, bien loin des magasins où on achète ces mêmes objets. En tout temps, le chapelain est prêt à recevoir les confessions des visiteurs, ainsi que leur promesse de discontinuer l'usage des boissons enivrantes, comme aussi d'accomplir tout autre devoir requis de son ministère.

Toutefois, il ne faudrait pas qu'on supposât que le "Club des marins catholiques de Montréal" est géré ainsi qu'un monastère. Il est vrai que les devoirs religieux y sont scrupuleusement observés, mais les devoirs sociaux n'y sont pas non plus négligés. Aussi, au moyen d'amusements simples et hygiéniques, y a-t-il été donné d'élever un grand nombre de coeurs et d'âmes, vers les plus nobles aspirations humaines. Dans les salles de jeux (qu'on voie nos gravures) se trouvent des tables de billards, des tables pour



Une salle de spectacle permet de donner des concerts

jouer aux cartes, des damiers, des jeux de patience et autres, qui aident à tuer le temps. La salle de lecture, elle, est munie de journaux, magazines, revues, etc. La bibliothèque contient une collection de livres de lecture agréable. Et pour joindre au confort de la lecture, celui d'une habitude chère à tout navigateur; dans la salle en question se trouvent des pipes de terre, qu'on offre aux visiteurs, en souvenir de leur passage. Chaque pipe porte l'inscription du club et une tête de marin, qui s'y détachent en relief. Ainsi est emporté bien loin le souvenir de notre bonne et généreuse ville; car le marin en fumant une bonne pipe, sur le gaillard d'avant de son navire, ne peut s'empêcher de temps en temps, de se rappeler le lieu où on lui fit présent de sa bouffarde.

(La suite en dernière page)

A travers la mode

A MONTREAL, c'est aux rayons d'importation des grands magasins que l'élégance puise surtout son inspiration, et c'est sur les nouveautés qui apparaissent là que nos lectrices désirent être renseignées vite et bien. Nous basant sur de soigneuses et fréquentes incursions dans ces domaines, souvent interdits au public ordinaire, tant que l'heure n'est pas sonnée des ouvertures solennelles et des suprêmes déballages, nous basant aussi sur des lettres particulières venues des centres où l'on crée la mode, nous ne sommes jamais en peine de satisfaire la curiosité de nos lectrices. D'abord, nous leur donnerons aujourd'hui quelques aperçus sur les tendances générales de la mode, puis ensuite des détails plus précis sur ses diverses manifestations.

Il faut que les femmes qui aiment la simplicité en prennent leur parti, mais la mode ne paraît pas devoir faire le moindre effort pour leur plaire cette saison. Elle s'engage, au contraire sur les routes du luxe à outrance, plus en avant que jamais. A défaut de richesse intrinsèque, c'est la recherche du compliqué, du surchargé, du très garni qui règne.

Certes, nous saurons toujours trouver, dans l'ensemble, des toilettes plus simples pour les femmes raisonnables. Mais la généralité des modèles qui se voient en ce moment présente des caractères de somptuosité plus ou moins accentuée; on dirait que les femmes n'ont plus à porter que des robes très habillées. Ce n'est pas tant par la beauté des tissus, le cossu des garnitures, que ces caractères apparaissent, que par les complications de la coupe et des ornements.

Nos lectrices qui ont voyagé cet été sur les plages où dans les villes d'eaux n'ont pas été sans remarquer quelques toilettes d'un certain genre, qui ont dû leur paraître quelque peu excentriques. Il s'agit des robes mi-partie taffetas, mi-partie drap, ainsi façonnées: fond de jupe en taffetas, en peau de soie et plis rajoutés en drap; ce qui donne à l'oeil l'aspect du haut très léger et du bas très lourd.

Cette combinaison peu répandue dans la petite couture a été lancée au commencement de l'été par certaines maisons qui en ont fait leur favorite. Naturellement, les élégantes à trente-six toilettes l'ont tout de suite adoptée. Or, à ce moment de transition qu'est la demi-saison, nous nous sommes avisés que cette façon pouvait devenir très heureuse comme transformation, comme arrangement des costumes de l'an dernier.

Une robe de taffetas un peu défraîchie, démodée, ne pouvant plus servir comme robe habillée, peut encore faire bonne figure, lorsque décousue, nettoyée, elle sera de nouveau présentée sous des garnitures de drap assorties de nuance. Le taffetas et le velours anglais, le drap et le velours peuvent également servir pour la façon de ces jolies toilettes.

Cependant nous n'oserions conseiller cet arrangement pour une robe entièrement neuve, c'est une fantaisie qui pourrait ne pas durer longtemps et qui par conséquent ne doit pas être coûteuse.

Il y a tant de femmes, à la campagne, et même à la ville, qui sont mères de nombreuses familles, ménagères vivant retirées, ayant peu l'occasion d'une toilette de cérémonie et dont les robes se démodent sans avoir été portées plus de deux ou trois fois. Pour celles-là, un arrangement de garniture dans le goût nouveau, permet de faire reparaître une toilette très riche, mise de côté parce que sans utilité pratique, si une circonstance rare et imprévue exige un peu plus de somptuosité dans la mise qu'à l'ordinaire. C'est de ce côté du reste, que nous étendrons nos conseils. Les élégantes qui changent plus souvent de toilettes, savent très bien choisir dans les nombreuses gravures que nous leur soumettons, les costumes qui leur conviennent; elles jugent de la façon de la coupe comme du choix, en personnes expertes et les transformations possibles de leurs anciennes toilettes leur sautent aux yeux souvent avant qu'on les leur signale. Mais, à côté, nous avons de nombreuses petites amies qui ont besoin d'être guidées et nous les prions instamment de n'avoir pas crainte de s'adresser à nous et de nous demander les conseils nécessaires à leur petite coquetterie, puisqu'elle reste si inexpérimentée.

La vogue de la dentelle se continuera avec les étoffes épaisses de l'hiver comme avec les tissus légers des jours chauds de l'été. On voit de beaux boleros, des cols splendides, en Irlande précieux, en Venise somptueux, comme accompagnement des toilettes de velours.

Les raffinées ont trouvé une combinaison des plus heureuses pour faire entrer la dentelle dans la façon du costume tailleur, elles font dépasser un entre-deux en guipure à grosses fleurs sous le contour du bolero. Cet entre-deux forme gilet devant et s'entrecroise en guimpe autour du cou.

C'est chic, c'est simple et c'est riche tout à la fois.

Les nouveaux tissus s'adaptent à ravir aux modes de la saison; ils sont infiniment souples et se voient surtout en couleur umie. Le cachemire henrietta se portera beaucoup ainsi que le drap d'été. L'henrietta tant soie et laine que tout laine, est fashionable et particulièrement attrayante en teintes pâles.

L'on en fait de charmantes toilettes de soirées, ainsi que de gracieux négligés.

Parmi les nouveaux tissus, citons le satiné souple, ayant une certaine analogie avec le drap léger et se distinguant par une surface très lustrée. Il convient surtout pour costumes tailleur avec des lisérés ou des rouleaux en taffetas de teinte plus foncée pour décoration.

Robe de visite en voile gris sur transparent rubis. Garniture de taffetas et de dentelle.

Le drap de dame, le drap vénitien, etc., sont très demandés, mais en qualité très souple et surtout légère. Les jupes nouvelles étant si volumineuses, le poids d'une étoffe lourde serait intolérable.

Rien n'est plus riche que les nouveaux velours: ils s'emploient pour costumes entiers aussi bien que pour jupes séparées. Etant donné leur grande souplesse, ils s'adaptent tout à fait aux modes nouvelles. Le velours de coton sera préféré pour costumes de tout aller, et les velours avec petit filet noir, rayés de noir ou en carreaux de différentes grandeurs, seront choisis de préférence pour la chemisette ou le corsage séparé. Le velours cotelé convient pour costumes de deux pièces et les nouvelles nuances fashionables sont les brun, beige, gris foncé, rouge bordeaux, bleu marin, vert chasseur, etc.; le noir est toujours élégant. Une recrudescence de vogue se fait sentir pour les tissus souples et vaporeux destinés aux robes du soir. L'un d'eux est une gaze changeante dont les tons de brun et de vieux rose, de brun doré et de bleu ciel, sont admirablement fondus. Un costume nouveau combine le velours, le drap et le taffetas; il est fait en drap d'été améthyste pâle et se distingue par d'étroits plissés de taffetas — de même nuance au bas de la jupe. La ceinture est en taffetas et le corsage est garni de biais et d'étroits plissés de taffetas. La redingote en velours améthyste foncé est ornée de revers et de bandes brodées.

Le superbe vêtement que nous illustrons sur cette page est en drap prune doublé d'écureuil et garni d'un large col en renard bleu. Le manchon est en même fourrure. Ce manteau peut se porter même sur une toilette de bal.

Notre seconde vignette représente une délicieuse robe en voile gris sur transparent rubis. La jupe est à deux volants garnis de filets de taffetas Bolero orné de valenciennes s'ouvrant sur une blousette en linon. Aux manches et aux épaulettes, des noeuds de velours noir.

JACQUELINE.

Manteau en drap prune doublé d'écureuil et garni de renard bleu.

Polonaise

Allegretto alla Polacca. Beethoven.

sf

p

sf

ff sf

sf

ff

sf mp

dimin.

ff

pp più ritar.

dando

cresc

f

Feuilleton de L'ALBUM UNIVERSEL

L'Emprise

Par PIERRE L'ERMITE

(Suite)

Dès le matin, toutes les routes se couvrent de voitures, de cabriolets, de charrettes, venant de Fumeçon, de la Tombe-Régnier, du Val d'Api, de Mennessy, du Bois-Roux, de la Neigerie, de tous les villages à cinq et six lieues à la ronde, à croire qu'un mot d'ordre a circulé dans toutes les fermes et sous tous les chaumes. Les gens attachent leurs chevaux, soit aux Poutrelles, dont le Mathurin vient d'offrir la cour et les remises, soit dans les différentes auberges du village. Puis les femmes en robe noire, les hommes avec la blouse raide des jours solennels, montent lentement la côte qui aboutit à la grille grande ouverte du château, croisant à chaque instant d'autres groupes qui reviennent déjà, des familles étrangères au pays immédiat, et que les quatre express convergeant vers Tergnier ont déposées ce matin même à la gare.

Tous se rendent directement vers le grand salon du bas, dans lequel le cercueil de Mme de Saint-Agilbert est exposé; le plus humble paysan y vient sans hésitation, se sentant là presque chez lui, puisque la baronne n'en est pas encore partie; chacun jette l'eau bénite avec la lenteur grave des gens de la terre, regarde quelques instants la chapelle ardente, qui éclaire en vigueur les portraits des anciens comtes, et sort sans rien dire.

A 9 heures, Jacques de la Ferlendière arrive, ayant pris dans sa voiture, à l'Abbaye, Mme de Valmont. Il s'incline devant Luce, puis il place sur le cercueil de la baronne un simple bouquet de violettes :

—Ce sont les premières, et je les ai cueillies tout à l'heure devant la chapelle d'Odile..., j'ai voulu qu'elle aussi fût là!... Vous comprenez... Luce?...

Et sa voix tremblait en disant ces simples choses.

—Oh! si je comprends!...

—Pour moi, personnellement, je donnerai à votre tante une couronne de messes... C'est la meilleure et la plus durable... Mais où est donc M. de Saint-Agilbert?...

—Il doit finir de s'habiller, répond évasivement la jeune fille.

Jacques remarque qu'elle hésite..., qu'il a dû probablement, hier soir, se passer quelque chose, et que la pauvre enfant est encore sous une impression qu'il devine douloureuse.

Alors, allant au-devant du désir qui n'ose s'exprimer :

—Vous savez, Luce, combien je suis absolument à votre disposition?...

—...Et c'est pourquoi j'ai peur d'abuser...

—En de pareils jours, et aussi tristes, abuser est la plus grande marque d'estime que vous puissiez donner à mon affection.

—...Alors j'abuse, dit précipitamment Luce avec effusion... Il me semble que tous ces braves gens cherchent quelqu'un ici!...

—Mais... M. de Saint-Agilbert évidemment!

—Il n'y est pas... il doit écrire à sa chère amie ou fumer des cigarettes...

—Je n'ai aucun titre...

—Si!... Mme de Saint-Agilbert, quand elle parlait de vous, me disait souvent...

—C'est bien... Je reste.

—Et puis, je serai moins seule... jusqu'à ce qu'il descende... "lui" !...

Et dans ce "lui" il y a un abîme de mépris.

Jacques aide donc Luce à recevoir le monde pendant une longue demi-heure; Bruno vient enfin, mis moins en retard par sa lettre que par l'ennui de rester avec tous ces gens, pour lesquels il se sent un étranger hostile dans sa propre maison. A cet égard, le comte descend encore trop tôt, car il n'a pas pris place en face de Luce, que toute la ferme des Poutrelles arrive, conduite par Mathurin; elle défile en groupe devant le cercueil, sur lequel le vieux Routier dépose une large couronne tressée avec des feuilles de chêne et de lierre; il n'y a qu'une inscription, les plantes doivent parler.

Bruno s'incline sec, ce paquet de feuilles ne lui disant pas grand'chose; Mathurin ne s'est pas incliné du tout, ni lui ni aucun des siens. Mais Jacques le rencontre dans la cour et lui tend la main:

—Elle est bien, votre couronne, Mathurin, je demande la même quand ce sera mon tour...

—Moi, avant...

—Celui que Dieu voudra!

—"Amen!" dit le fermier en regagnant ses gens.

Puis l'abbé Hans apparaît, vieilli, cassé, sous ce nouveau coup qui élargit encore autour de son coeur le mélancolique désert de l'affection. Il bénit le cercueil, et, pliant moins sous le poids de sa lourde étole noire que sous celui de la douleur, il donne le signal du départ...

Elle quitte alors son château, la douairière, par une belle journée, où tout étincelle des feux du soleil nouveau faisant resplendir la noblesse des vieux murs au milieu de la nature toujours jeune: on dirait que, lui aussi, l'antique manoir, a fait toilette pour le départ de sa souveraine, et qu'il la suit avec les yeux grands ouverts de toutes ses baies de pierre, et, qu'au coin des créneaux de la tour, l'âme mystérieuse de la race pleure sur la pitié suprême des choses!...

Puis le cortège descend au village, laissant à droite les Poutrelles, pour remonter à l'église, dont le clocher tinte sans relâche depuis ce matin les glas des trépassés, et, dans cette église qui est bien sienne, par l'amour qu'elle lui a porté, l'espérance qu'elle y a mise, le travail qu'elle lui a consacré, elle vient une dernière fois, entrant sous la voûte ornée

Et le cercueil s'en va par les sentiers aimés...

par elle, comme dans une apothéose de sympathie et de reconnaissance.

...Tous sont là debout, l'attendant, chapeau bas, l'aïeule des anciens jours..., tous les tenants de la terre, tous ceux dont les coeurs battent du même amour... Jacques de la Ferlandière, M. de Chailuy, le Mathurin et tous ses gars, depuis le chef de culture jusqu'à l'aide-berger et la fille de vaisselle... Ce soir, dans la ferme, on mangera comme on pourra, personne n'a même songé qu'un seul pourrait y rester..., tout le village ancien, tout le village moderne..., chaque maison a fourni sa garde d'honneur, et les bûcherons eux-mêmes ont laissé leurs coupes au fond des bois de Voyot, pour venir saluer celle qui n'a cessé d'aimer les petits et les humbles de la vallée.

L'abbé Hans dit la messe, s'oubliant au "Memento" des morts dans une prière que tout le monde comprend, et à laquelle chacun s'unit. L'offrande prend la proportion d'une véritable manifestation: Bruno, qui s'est enrhumé la veille, tourne à chaque instant la tête pour voir si le défilé ne cessera pas bientôt, ne se figurant pas que le village contienne tant de monde.

L'heure arrive pourtant où le "Libera", la prière angoissante de l'Eglise, étant terminé, il faut enfin se décider à partir vers le cimetière; les plus vieux chefs de culture des différentes fermes de Fleurines, Mathurin Routier en tête, prennent le cercueil, renvoyant la voiture de première classe venue à tout hasard de Chauny, sur la volonté de Bruno:

—Nous n'avons pas besoin de chevaux pour porter notre baronne..., nos bras, à nous, sont assez forts!...

La grande porte de l'église s'ouvre à deux battants. Alors c'est un éblouissement!... un midi royal qui se découpe dans le cadre sombre formé par les piliers de pierre de la nef; la nature, elle aussi, semble assister au convoi, tendant vers la morte les bouquets de tous ses arbres, les parfums de toutes ses fleurs, les diamants de toutes ses rosées oubliées par le soleil; et quand le cercueil passe dans les petits sentiers aimés jadis par la châtelaine, les aubépines à peine écloses, les pervenches aux yeux bleus, les anémones toutes blanches se penchent vers lui, l'arrêtant au passage, pour l'empêcher d'aller si vite!... Les bourgeons des loulous et des jeunes saules secouent la poussière d'or de leur pollen. "Amie, pourquoi nous quittez-vous?"

Les oiseaux chantent à tous les buissons, enguirlandant, de leurs roulades et de leurs trilles, l'hymne triomphal que clame l'Eglise sur le cercueil de ses enfants partant pour l'au-delà avec le signe réel de la foi.

..."In paradisum deucant te angeli!..." Que les anges de Dieu te conduisent dans le Paradis!...

"In tuo adventu suscipiant te martyres!..." Que les martyres te reçoivent à ton arrivée...

"Et perducant te in civitatem sanctam Jerusalem..." Qu'ils te fassent pénétrer dans la cité sainte de la Jérusalem céleste!...

"Chorus angelorum te suscipiat!..." Que les choeurs angéliques t'accueillent!...

"Et cum Lazaro quondam paupere oeternam habeas requiem!..." Et que tu possèdes enfin le repos éternel, avec Lazare..., celui qui fut jadis le pauvre du Christ...

Le cimetière, lui aussi, est un bouquet où les sycomores, les érables, les alisiers, les néfliers, les cerisiers, les prunelliers, les troènes tendent, comme des mains, vers le convoi leur feuillage naissant; le souvenir de tous les anciens, que la baronne a connus, semble y refleurir au-dessus de toutes les tombes, et, devant ce cadavre, chanter, malgré tout, l'immortalité des affections d'ici-bas que le Seigneur a bénies!...

Bruno, lui, pense que cette cérémonie n'en finit pas..., qu'il a très froid aux pieds..., que le soleil de printemps est dangereux, et que tout à l'heure il va s'enrhumer davantage s'il faut encore serrer les mains de tous ces croquants!...

Il n'a pas cette peine, car la dernière prière dite, il se trouve tout à coup presque seul. L'abbé Hans et ceux que leur situation sociale ou la correction mondaine obligent à saluer, viennent, en effet, s'incliner devant le représentant officiel des Saint-Agilbert; mais le peuple simpliste s'abstient avec affectation, et, en masse, entoure Luce. La jeune fille, tout abîmée dans son deuil, ne se doute pas, quand le défilé est terminé, que son cousin piétine avec impatience à côté d'elle depuis une bonne demi-heure.

Il n'est pas seul à l'attendre; Jacques, avant de passer son bras sous celui de l'abbé Hans et de l'emmener à la Ferlandière, a longuement parlé à la tante d'Odile, qui répond à chaque phrase par des signes de tête affirmatifs.

Le défilé fini, celle-ci prend affectueusement dans les siennes les mains de la jeune fille.

—Ma chère Luce... Vous savez que je suis presque une grand'maman!...

—...??

—...Que je vous aime bien...

—Je le sais!...

—Alors, vous allez m'obéir...

—...?

—Vous avez aujourd'hui beaucoup souffert et pleuré... Je n'aimerais pas vous voir retourner immédiatement au château; l'Abbaye est presque une église... Voulez-vous y venir ce soir? Tout de suite...?

La jeune fille hésite quelques instants; la tante s'adresse aussitôt à M. de Saint-Agilbert, qui tourne et retourne son haut de forme au bord de l'allée, ne sachant pas au juste ce qu'il doit faire:

—Monsieur le comte, vous allez dire vous-même si je suis raisonnable: je demande à Luce, qui n'en peut plus d'avoir pleuré, de ne pas aviver sa souffrance en revoyant le château, et de venir se repo-

ser un peu, ce soir, dans l'affection de l'Abbaye... Vous ne vous y opposez pas...?

—Mais..., fait le comte, embarrassé...

—Alors, c'est entendu, je vous emmène!...

Et pendant que M. de Saint-Agilbert, le col relevé sur sa cravate blanche, s'en retourne tout seul dans la campagne redevenue déserte, mécontent de tout le monde et de lui-même, vexé au fond d'une solitude qu'il ne prévoyait pas, Luce se jette avec effusion dans les bras de Mme de Valmont:

—Ah! que je vous remercie: d'avance le tête-à-tête de tout à l'heure avec cet homme m'épouvantait !...

Et jamais on ne parla tant de la baronne que ce soir-là, dans le grand atelier d'Odile, où montaient de la campagne entière les parfums des premiers jours du printemps, chantant l'avenir quand même... l'avenir malgré les tristesses de l'automne et les ruines de l'hiver..., l'avenir que Dieu peut faire jaillir en fleurs, en lumières et en beauté, avec un rayon de soleil ou une aumône d'amour!...

XX

Malgré son désir exaspéré de revenir à Paris le plus tôt possible, Bruno fut retenu à Fleurines une bonne quinzaine de jours par les multiples affaires qui surgissent au moment d'une succession aussi importante que celle de M. de Saint-Agilbert.

Pendant ce temps, son usine devint de plus en plus le champ de bataille où s'agitaient toutes les convoitises.

Dietzch, brutalement mis dehors, a pris son aventure avec la plus parfaite tranquillité; il est même presque content de cette rupture officielle avec Bruno et l'a provoquée dès qu'il a deviné par l'attitude d'Alberte que les choses allaient se gâter. Le bon joueur est celui qui sait se retirer à temps!... Dietzch ne fait pas autre chose... Dans un règlement de comptes très habilement dressé, il a fait suer à une situation déterminée tout ce qu'elle est capable de rendre, entre un vieux renard comme lui et un jeune inexpérimenté comme le comte... Pourquoi resterait-il davantage, puisque les trois cent mille francs sont partis?...

Pour Dietzch, ce règlement a été la première échéance attendue avec une certaine impatience, car l'ingénieur brassait d'autres affaires personnelles à côté, et elles ne pouvaient vivre qu'à la condition expresse de prendre dans la bourse d'autrui les fonds nécessaires à leur évolution.

Mais quand il apprit tout à coup la mort de la baronne, il eut un véritable accès de colère contre lui-même, comme un convive qui se verrait obligé de sortir de table juste au moment du meilleur plat, car le comte allait se trouver à la tête d'une situation superbe, et les trois cent mille francs sur lesquels Dietzch avait travaillé ne constituaient plus qu'une minime partie de la fortune de Bruno.

C'était si simple de ne pas aller si vite!... Même à son âge il faisait des impairs!... Il aurait du ménager cette petite peste d'Alberte, ne pas la mettre dans le même wagon que le comte; sa faiblesse avait été de croire à celle de la jeune fille... Vraiment, avec les femmes, on ne sait jamais!...

Mais il était homme à se rattraper à la moindre branche, et il examina la situation, comme un mathématicien étudie les données d'un problème.

Un essai de réconciliation soit avec Bruno, soit avec Alberte, serait une tentative enfantine: le comte a l'épiderme complètement à vif de la saignée brutale du mois dernier, et surtout Alberte ne le quitte plus, elle est toujours là, à côté de lui, fine, elle aussi, oh! combien!... voyant clair dans le jeu de son ancien compère, montée contre l'ingénieur de toute la force de son intérêt et de sa rancune ; Dietzch la connaît trop pour savoir, sans en douter un seul instant, combien profonde doit être sa résolution de manger toute seule le gros morceau, sans admettre le partage avec qui que ce soit, et surtout avec lui.

Le seul moyen qui reste possible, c'est donc de faire la guerre, une guerre savante sur son terrain à lui, le terrain industriel. Alberte n'y peut être supérieure; elle n'a ni les capacités spéciales, ni le temps, ni l'influence. Vis-à-vis des ouvriers, une femme reste toujours une femme; le comte a beau faire, de loin en loin, des apparitions aux ateliers, il ne contribue d'aucune façon à fortifier le prestige d'Alberte, au contraire!... D'ailleurs, Dietzch va récolter le fruit de sa longue prévoyance, car désormais Claude doit entrer en ligne; il devient la cheville ouvrière de l'usine... C'est lui qui, de plus en plus, centralise entre ses mains l'offre et la demande, dirige les travaux d'une façon effective, connaît tous les détails de l'usine, et personne, pas même Alberte, ne peut avoir la prétention raisonnable de se passer de ses services.

Or, à qui appartient Claude...? De qui est-il la créature...? Qui a fait toute sa situation industrielle...? Lui, Dietzch! Donc, c'est Dietzch qu'il servira!...

La conclusion se dégage avec une simplicité d'enfant: bien qu'il soit parti de l'usine, il y reste encore tout-puissant par Claude, son homme-lige ; et même, dans le cas peu probable où le jeune homme, pas encore guéri des misérables scrupules dont il souffrait au moment de l'inventaire, ferait le récalcitrant, l'ingénieur trouve une seconde voie devant lui: il a suffisamment pratiqué l'usine pour savoir les bouillons de culture favorables où fleurirait à son profit une bonne petite intrigue cuisinée par l'ennemi juré de Claude, Sandrin. Ce dernier ronge toujours son frein, dans un silence menaçant et une jalousie haineuse; un encouragement suffirait à déchaîner la tempête.

Dans cette disposition d'esprit, Dietzch vient de son pied léger aux ateliers, quelques jours après l'enterrement de la baronne, pendant que le comte est encore à Fleurines.

Un autre que lui aurait peut-être éprouvé une certaine hésitation à reparaître dans cette usine de la Chapelle, qu'il avait quittée hier, l'oreille basse, comme un vulgaire escroc qu'on pince la main dans le sac. Mais il est trop cuirassé par la vie spéciale qu'il mène pour s'arrêter à cette misérable faiblesse.

Il passe donc devant le concierge avec une sérénité d'âme inaltérée, et en le voyant, tout pimpant sous le reflet de son chapeau neuf, si parfaitement sûr de lui, Rabaroux salue très bas avec un sourire obséquieux, se demandant, avec plus d'inquiétude que d'étonnement, si la roue n'a pas déjà tourné au cadran de la destinée et si c'est un renouveau qui commence...

Il arrive tant de choses à l'époque des héritages!...

Dietzch va tout droit au pavillon de Claude, mais trouve la porte fermée, car le jeune homme visite maintenant les ateliers, chaque matin, avec une grande régularité, ayant constaté que, sans une surveillance de tout instant, il s'y passerait une foule d'affaires commercialement incorrectes et qu'il ne veut plus souffrir.

Dietzch, sans se gêner, le fait chercher aussitôt, et, pour tromper les longueurs de l'attente, se met à fumer un cigare dans le petit jardin qui forme entrée sur le devant du pavillon. C'est même le seul endroit qui paraisse un peu installé: Claude a fait sceller un banc devant une corbeille de fleurs plantée par lui, et que mai vient d'ouvrir; la vigne vierge monte déjà le long des traverses de rails qui servent de clôture; et dans un coin cultivé en potager, la mère Rabaroux trouve, à peu près, toutes les herbes nécessaires pour une cuisine bourgeoise.

Mais ces détails laissent Dietzch absolument froid, et il ne cesse de regarder dans la grande cour où Claude Routier apparaît enfin là-bas, au bout des ateliers; il marche lentement, semblant réfléchir, chercher quelle peut bien être la raison véritable qui amène à pareille heure Dietzch dans l'usine.

Depuis le jour de l'an, il n'aborde plus cet homme qu'avec un sentiment complexe... Il sent nettement aujourd'hui que, malgré l'apparence spécieuse de ses services, l'ingénieur a été fatal dans sa vie: il ne l'aurait pas rencontré qu'il posséderait peut-être moins d'argent dans sa malle, mais plus de soleil dans son coeur. Actuellement, ses cheveux grisonnent déjà, sous l'effort de la pensée perpétuellement en éveil... de la lutte incessante contre les hommes et contre les choses... de sa situation anormale, loin des siens, dans une vie administrative et un milieu compliqué, pour lesquels il n'était pas fait et auxquels rien dans sa vie d'enfant ne l'a préparé... Il y a tant de choses dans l'existence, données, offertes en apparence, qu'on paye si cher!... L'argent est presque toujours de celles-là, surtout dans les villes!... Ces quelques billets bleus qu'il vient d'économiser lui coûtent déjà son père, sa femme, ses enfants, son pays... Dietzch est là, que va-t-il falloir livrer encore?...

—Bonjour, Claude...

Et, par-dessus la barrière, émerge, plus rose que jamais, la figure de l'ingénieur, qui sourit avec une expression joviale de bon papa.

—Bonjour, Monsieur Dietzch, répond Claude, très grave.

—Comment cela va-t-il, mon garçon?...

—Bien...

—Ne dis pas "bien", dis "très bien!..." Tu sais l'événement?...

—Lequel...?

—Mais la baronne est morte... Je crois même qu'elle est enterrée, la pauvre chère femme!... Et vraiment, elle aurait été intelligente de se livrer à cette opération quelques mois plus tôt, ou alors de m'avertir; car, dans ce cas, je ne me serais pas fâché avec son fils, et alors... quelles affaires, mon ami, nous aurions faites!... Nous les ferons tout de même, rassure-toi!... Nous restons les plus clairs et les définitifs héritiers de la baronne... Je me demandais même si tu n'avais pas pris le train pour Fleurines... ?

—Vous devez bien supposer, Monsieur Dietzch, qu'il est impossible pour moi de m'absenter de l'usine en ce moment.

—Elle marche, l'usine...?

—Oui... assez fort... Et puis, j'aurais rencontré mon père...

—Ah! c'est vrai, je l'oubliais, ton vieux huguenot de Mathurin... Il t'aurait dévoré!... Et vraiment, c'eût été malheureux, car j'ai plus que jamais besoin de toi...

—Paule vient de m'écrire; le convoi, paraît-il, a été superbe, mais il a dégénéré en une vraie manifestation des paysans contre M. de Saint-Agilbert.

—Les paysans ont raison... Saint-Agilbert est une dinde..., je veux dire un dindon, qui se fait plumer par Alberte d'une façon scandaleuse! Moi, à la bonne heure, j'y mettais de l'élégance!... J'ai une façon gentille de rouler les fils à papa... Si tu l'avais vu, ce pauvre garçon, à la dissolution de notre association!... Il était seul avec moi, et complètement sûr que je le volais; il avait toutes les pièces en main, mais il lui était impossible de trouver le joint ; la preuve était partout et nulle part... Il tournait, retournait les feuillets de l'inventaire, voulant me faire croire qu'il y comprenait un traître mot!... Il est vraiment trop bête, cet enfant-là !... Plus que nature!... Avec lui, on a presque des remords; et quand on est doué, comme moi, d'une conscience délicate, parfois le cas devient ennuyeux... A propos, le château, que va-t-il en faire?

—Mais, que voulez-vous qu'il en fasse...?

—Le vendre, parbleu!...

—Vendre Fleurines!... Non, mais vous n'y pensez pas, le pays entier crierait au sacrilège!....

—...Sacrilège!... C'est curieux comme tu tombes toujours sur des mots de sacristain!... J'espère que toi, personnellement, tu n'en es plus à ces bêtises-là...? Un sacrilège, parce qu'il ne lui plaira pas de dépenser trente mille francs par an pour étayer sa briqueterie, où d'ailleurs il aura le bon esprit d'aller le plus rarement possible, car on y moisit dans cette champignonnière-là!... Sache donc, mon pauvre ami, ceci: quand un sacrilège doit rapporter trente mille francs par an, on a trente mille raisons pour le commettre!...

—Pourtant, observe Claude, songez que ce château est à la fois la justification de leur nom et le berceau de leur race.

—Et après...? Le nom!... Quelle fumisterie encore que cet amour-propre-là!... C'est moi qui préférerais mille fois m'appeler Tartempion et posséder le bon magot, plutôt que de me nommer Monsieur de je ne sais pas quoi et être un imbécile!... D'ailleurs, les berceaux filent généralement au grenier, et les châteaux aux entrepreneurs de démolition... Et puis, la chose m'est si parfaitement indifférente!... Ou plutôt non!... Car s'il vend son immeuble, nous le croquerons avec plus de facilité. En attendant, nous allons nous occuper du reste!...

—Du reste...?

—Oui, mon petit!... D'un malheureux million tout neuf, sans compter les miettes... Un pauvre million, qui s'ennuie d'être resté si longtemps dans le vieux bas de laine de la douairière... Un million qui nous tend les bras, à toi..., à moi..., à tous ceux qui voudront le prendre!...

—...Mais... je ne comprends pas...

—Tu ne comprends jamais... toi!... Ou plutôt, tu es encore plus coquin que moi, et je te concède que c'est beaucoup dire... Tu veux que je te précise le premier la chose, tu n'aimes jamais avoir l'air de commencer... Vieil hypocrite! Alors, mettons les pieds dans le plat!...

Et Dietzch approche sa chaise de celle de Claude...

—...Tu es intelligent; moi aussi... Tu ne te fais pas illusion sur Saint-Agilbert, c'est un moutard gâté, un petit être nul, une poupée mal faite, un bibelot de bazar..., un mannequin prétentieux, qui n'intéresse personne, pas même son chien!... Il a le mérite de ses sous, rien de plus... Quel est le jobard qui serait assez niais pour se dévouer, ou seulement prendre les intérêts de ce grand nigaud-là...? Personne, évidemment. Or, son million va être mangé, c'est un homme mort!... Avant un an, le comte sera pelé comme une pomme..., vidé comme un lapin...

—Par qui...?

—Mais par Alberte, mon petit, si nous la laissons faire...

—Un million!...

—Un million pour les dents d'Alberte...? Mais c'est une goutte d'eau dans la mer!... Tu ne la connais pas, la particulière... C'est vrai!... Toi, tu es un fils de paysans, un ancien mangeur de pommes de terre, tu ne sais pas... tu ne peux pas savoir comment fondent les pièces de vingt francs dans ses doigts... Figure-toi de la neige au soleil !...

(A suivre)

La police de notre métropole

L'inspecteur Liggett (Cliché J. A. Dumas)

L'inspecteur McMahon (Cliché J. A. Dumas)

Au moment où nous écrivons cet article, cinq ou six meurtres viennent d'ensanglanter les annales du crime de notre province de Québec. C'est au point que nos quotidiens pourraient clicher la rubrique "le crime du jour", sans crainte d'avoir à l'oublier sur une étagère. La constatation est vraiment désolante et nous porte à croire, très logiquement du reste, que les méchantes gens foisonnent dans notre pays. Non seulement à la ville — ce serait plus admissible, vu le cosmopolitisme qui envahit le Canada — mais, hélas! aussi à la campagne, surtout à la campagne, où la vie rurale devrait produire moins de chourineurs de tout acabit.

Aussi, la police est sur les dents, et, tout en répétant avec nos confrères: "Caveant consules", jugeons-nous à propos de dire aux lecteurs de l'Album Universel, quelques mots concernant la police de Montréal, et sa façon d'opérer les arrestations des personnes tombant sous le coup de la loi. Mais, d'abord, voyons quelle est la constitution de notre force de police, puis, après une visite à ses quartiers généraux qui se trouvent à l'Hôtel de Ville, nous décrirons les diverses sortes d'arrestations.

A Montréal, comme dans toutes les grandes villes, il y a, fonctionnant de concert: le corps de la police proprement dit, et le corps des agents de la sûreté. La seule différence étant que les "policemen" sont en tenue, en service, tandis que les agents de la sûreté sont habillés en bourgeois. En outre, les deux services bien que relevant d'un chef unique, ont des bureaux séparés au rez-de-chaussée de notre Hôtel de Ville.

Notre service de police comprend : un chef de police, M. O. Campeau, assisté de trois inspecteurs, MM. A. Lamouche, Liggett et MacMahon.

Le nombre des "policemen" est de 377 que commandent immédiatement 16 sergents, 33 lieutenants, 15 capitaines et les fonctionnaires sus-nommés. A part des "policemen" à pied, il faut compter cinq d'entre eux qui sont montés et dont le quartier est au poste No 2, coin des rues Craig et Gain. Ces hommes ont pour mission de se transporter rapidement dans les rues de traverse et éloignées de la ville, ou en tout autre point où leur présence est nécessaire, soit pour une arrestation, soit pour une simple surveillance. Quant aux voitures de patrouilles elles sont remisées au poste No 14, coin des rues Rachel et Amherst.

Du service de la sûreté nous dirons qu'il compte 28 agents dits "détectives", sous les ordres immédiats du chef Carpenter, d'un sous-chef, d'un secrétaire et d'un sous-secrétaire. Ces deux derniers messieurs s'occupent plutôt d'administration. Et puisque nous parlons d'employés de bureaux, faisons remarquer que la police en uniforme, dispose des services de 3 opérateurs pour les appareils électriques d'appels, en communication avec les kiosques et stations ou postes de police de la ville (lesquels sont au nombre de quinze), comme aussi d'un secrétaire et d'une matrone, celle-ci pour le service des prisonnières. Mentionnons que nous avons dépublique dont autorités de ur maintenir re respecter tons, si vous le poste centus l'avons dit police, qui, ron la moitié chaussée de Ville".

L'inspecteur A. Lamouche (Cliché J. A. Dumas)

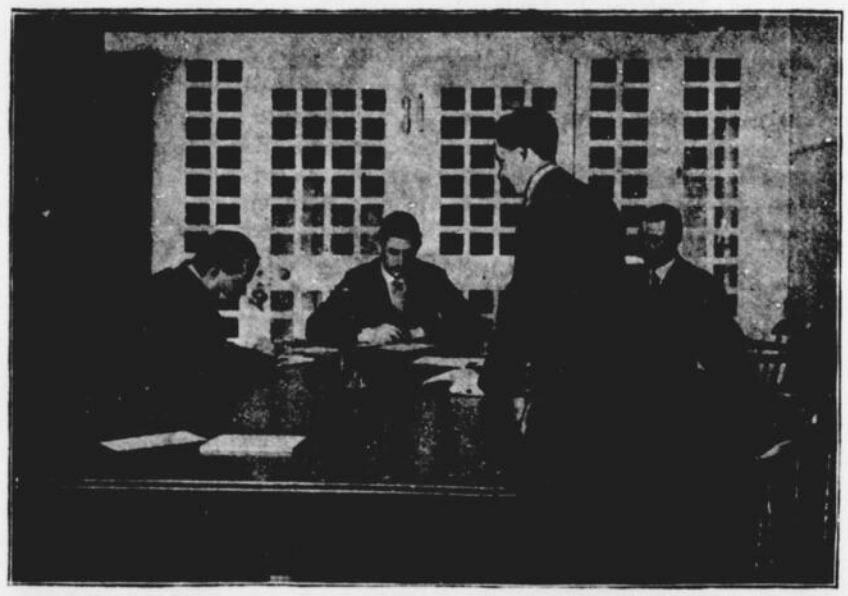
M. O. Campeau, chef de la police montréalaise (Cliché J. A. Dumas)

A droite, en entrant, du côté ouest de l'édifice, on trouve les bureaux du chef de police, M. O. Campeau, et des inspecteurs ; puis vient le corps de garde des "policemen", avec vestiaire, etc. Passons aux cellules, il y en a deux séries, l'une pour les femmes l'autre pour les hommes, toutes deux bien séparées l'une de l'autre. Dans chaque série, le nombre des cellules est de 7, qui peuvent être doublées par l'addition de celluies situées au-dessus, en égal nombre, et dont on n'a pas encore eu besoin. Sur les 7 cellules de chaque section, il s'en trouve une de capitonnée et que l'on réserve aux sujets fous ou alcooliques exaspérés. Dans ces cellules, le prisonnier ou la prisonnière n'a rien sous la main, et autant vaudrait dire qu'on le confine momentanément dans une énorme boîte dont les 6 côtés seraient faits de matelas élastiques. Il est inutile de dire que toutes ces cellules sont grillées et qu'il est fort difficile, sinon impossible, d'en sortir une fois qu'on y est enfermé. L'emprisonnement au poste de police est temporaire, il dure au plus de 24 à 48 heures, en attendant que les prévenus soient confiés à la justice qui, en cas de condamnation les envoie à la prison provinciale, laquelle est à Montréal, on le sait peut-être, sous le contrôle de M. Vallée.

Chose singulière et à la louange de l'élément féminin de notre ville, la jour où le représentant de l'Album a visité le poste central de police, il ne s'y trouvait pas une seule femme. Cette particularité n'y avait pas été constatée depuis assez longtemps.

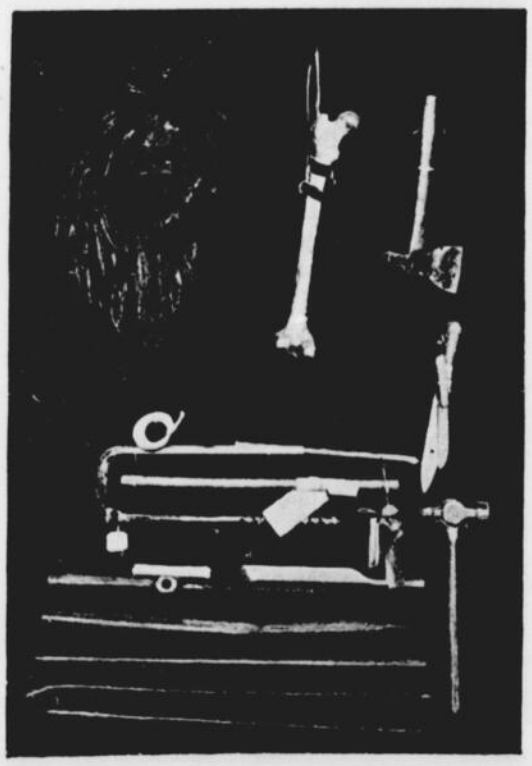
Ayant quitté la partie du poste réservée aux "policemen", nous passons à celle de la sûreté. Grosso modo, elle se compose du bureau du chef Carpenter, du greffe (où se font les plaintes) de la salle des rapports [dont une partie est affectée au service du signalement, système Bertillon), au bureau du sergent, et à deux cellules (véritables cages à lions, réservées aux prisonniers de marque, aux mineurs, aux futurs extradés, ou à ceux devant attendre à la sûreté leur comparution devant les juges), etc.

A la sûreté de Montréal se trouve un petit musée criminel non sans intérêt. Nous reproduisons ici la photographie d'une de ses intéressantes vitrines. Là, on peut voir l'outillage étrange et édifiant que notre police a saisi aux mains des plus grands criminels qui ont été capturés en notre métropole. C'est ainsi qu'on remarque dans ladite armoire: un masque d'indien, des couteaux, haches, objets servant à faire de la fausse monnaie, moules à pièces d'argent, fausse brique d'or et tout le matériel classique cher aux cambrioleurs et aux voleurs de banques. En étudiant de près toutes ces vilaines choses qui ont servi à faire le mal, on aperçoit des pinces monseigneur, des leviers, ciseaux à froid, des rossignols de voleurs célèbres, qui, en 1874, tentèrent de dévaliser la banque d'Hochelaga. (Suite en dernière page)



Cellules et bureau à la Sûreté de Montréal

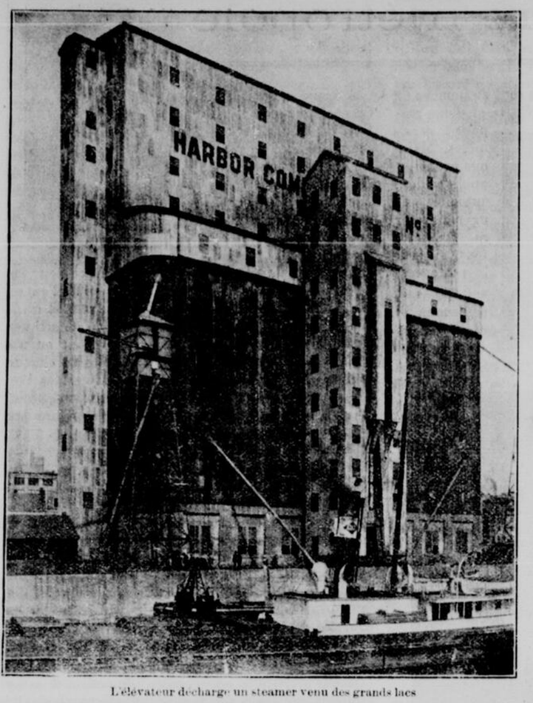
Application du système Bertillon à la Sûreté de Montréal



Quelques outils de cambrioleurs célèbres

Un kiosque d'appel de notre police

Les Mystères d'un Élévateur à Grains



L'élévateur décharge un steamer venu des grands lacs

DEPUIS quelques années, et à notre grande satisfaction de Canadiens, maintes choses tendent à montrer à l'évidence que ce vaste Dominion est appelé à devenir le grenier du monde. Certes, la perspective d'une telle mission n'est pas pour déplaire à notre pays, dont les immenses solitudes se peuplent sans cesse, dont les produits s'en vont aux quatre coins de l'univers.

Déjà, d'après les statistiques, des millions de boisseaux de grains sont produits dans l'Ouest, qui, en majeure partie, sont expédiés par voie fluviale vers l'Est, et, de là, en Europe. Nous faisons exprès cette remarque, qui n'est pas sans importance pour nos ports canadiens, car, ce sont eux qui en profitent tout d'abord. En effet, les exportateurs se sont aperçu que le transport des grains, par eau, depuis les grands lacs jusqu'à Montréal, permet d'économiser environ 1½ cent de fret par boisseau; tandis que l'expédition par rails aux Etats-Unis, avec au moins deux transbordements, non seulement ne permet pas, elle, de faire de sensibles économies, mais aussi cause de nombreux ennuis et parfois de l'encombrement. Voilà pourquoi, sans doute, le port de Montréal reçoit de plus en plus des chargements de grains, tout principalement par eau. Or, l'affluence de ces marchandises en transit deviendrait vite encombrante, si le gouvernement et les grandes compagnies de transport n'avaient pris des dispositions pour obvier à tout inconvénient de ce genre.

Car, il ne s'agit pas seulement qu'un pays produise de grandes quantités de céréales, encore faut-il qu'elles puissent être exportées en temps voulu, pour pouvoir satisfaire aux demandes du marché auquel on les destine. Pour arriver à un tel résultat, acheteurs d'Europe (par exemple) et producteurs canadiens, nomment à Montréal un représentant qui voit à ce que le grain soit de notre métropole convenablement et dûment expédié. Ce qui arrive, grâce à l'intervention du travail de nos élévateurs.

Nous avons à Montréal plusieurs de ces immenses bâtisses; bien peu de personnes se figurent ce qu'elles sont en réalité, quel est leur rôle? Nous allons ici tâcher de l'expliquer en donnant quelques détails techniques sur la partie mécanique et très intéressante d'un de nos plus beaux élévateurs.

Nous avons nommé l'élévateur No 1, dit de la "Commission du Hâvre", sis sur les quais, derrière l'église Notre-Dame.

Disons, sans plus tarder, que cet élévateur est une véritable merveille de mécanique appliquée. Du reste, nos lecteurs pourront en juger par ce qui suit.

Si nous choisissons comme exemple l'élévateur No 1, c'est qu'il est en quelque sorte un prototype, construit par le gouvernement, afin d'empêcher la congestion des arrivages de grains à Montréal, et pour faciliter notre trafic de céréales avec l'étranger.

Mais, il doit être entendu que les autres élévateurs, construits par nos grandes compagnies de traction sur voie ferrée, sont aussi volumineux et aussi importants. Cependant, c'est de l'élévateur No 1 de la "Commission du Hâvre" que nous allons parler; sa mission consistant à emmagasiner les grains ou une partie des grains qui arrivent en notre port, pour, ensuite, les charger sur des trains ou dans des navires qui les emporteront loin du pays où ils ont mûri.

L'élévateur en question est tout récent, et voilà cinq mois à peine qu'il fonctionne régulièrement. Son aspect extérieur (comme le montrent nos gravures) rappelle une immense bâtisse régulière et très élevée où, tout d'abord, on pourrait supposer qu'habite la population d'un gros village. Rien n'est plus trompeur que l'apparence, dit-on; on va voir combien vrai est ce proverbe, dans ce cas.

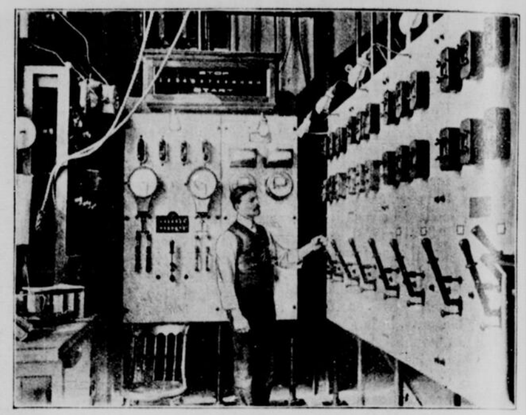
Donc, l'élévateur No 1 est en fer (dans sa construction, et pour une raison facile à comprendre, il n'entre pas un morceau de bois) et haut de 200 pieds de sa base à son sommet. Voyons comment s'y opère le transbordement des grains. Nous disons des grains, car c'est à tort que le public s'imagine que seul le blé passe par les élévateurs et que celui-ci y est entassé comme dans un seul et énorme récipient. Tel n'est pas le cas, cependant, puisque tous les grains peuvent être séparément emmagasinés, et temporairement gardés dans la construction dont nous parlons.

Essentiellement, cet élévateur No 1 se compose de l'énorme bâtiment que l'on sait, d'une adjonction de même hauteur et sur rails, pouvant se déplacer sur son front sud, du côté du fleuve; et de deux tourelles genre "Eiffel", dont nous allons savoir bientôt l'usage. Le corps de bâtiment sur rails et les deux tourelles portent le nom de "tours marines".

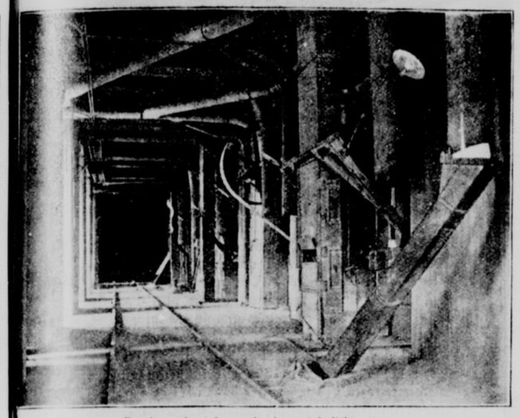
Avant de continuer cet exposé, disons que l'élévateur No 1 peut contenir 1,000,000 de boisseaux de grains en même temps, que sa construction a coûté, dit-on, environ 700,000 dollars, et que les exportateurs des grains qui y passent ne paient à l'élévateur que le travail nécessité par la réception du grain, tandis que l'élévateur n'est pas rémunéré pour son travail de chargement des navires et trains qui emportent au loin les céréales canadiennes. Cette générosité a pour but, nous assure-t-on, de faciliter le commerce et la vente des grains au Canada. Bref, c'est une gracieuseté que fait notre gouvernement au commerce des céréales.

Ceci dit, rendons-nous compte, maintenant, du merveilleux mécanisme de l'élévateur, tel que montré en partie par nos gravures ci-contre. Et, pour plus de facilité, considérons d'abord la partie sur rails de l'élévateur, supposant qu'il s'agisse d'un arrivage de grain, par eau, dans un steamer des lacs, d'environ 2,500 à 3,000 tonnes, ce qui est le maximum de tonnage permis à nos vapeurs lacustres appelés à traverser les canaux de ce pays.

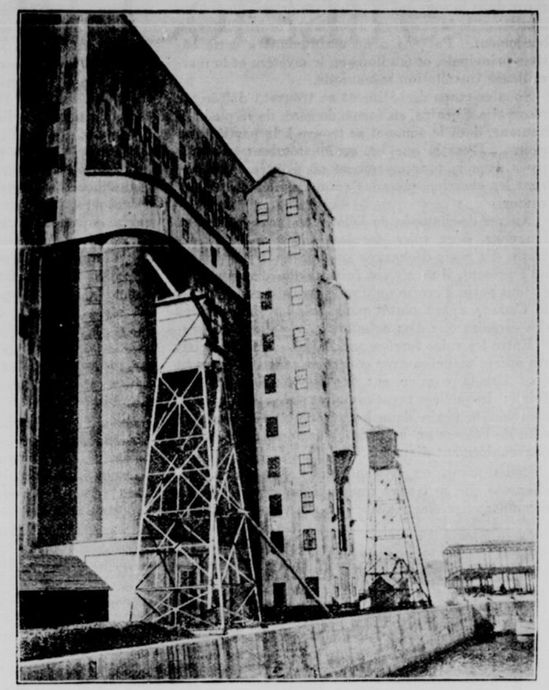
C'est dans la tour mobile de l'élévateur que se trouve le mécanisme typique de ces genres d'installations. Une grande partie de la hauteur de cette tour est consacrée à une sorte d'énorme manche métallique — "marine leg" comme l'appellent les Anglais — à l'intérieur de laquelle se trouve une courroie sans fin, sur laquelle, à tous les pieds de distance est fixé un auget. Cette manche quadrangulaire d'environ deux pieds et demi de côté et d'une longueur de 85 pieds, est munie à ses deux extrémités d'énormes poulies qu'actionne un treuil électrique d'une force de 150 chevaux. Quand un navire chargé de grain accoste près de l'élévateur, un panneau de la cloison de la tour s'ouvre du côté du fleuve, et la manche est envoyée par son extrémité inférieure, jusque dans la cale du bateau. La courroie sans fin est mise en mouvement, les augets se remplissent automatiquement de grain, et l'emportent à la partie supérieure de la tour marine. De là, il tombe dans un énorme cylindre à la partie inférieure duquel se trouve une balance qui pèse deux cents boisseaux de grain à la fois. On remarquera qu'il n'est possible de décharger qu'une sorte de grain à la fois par ce système.



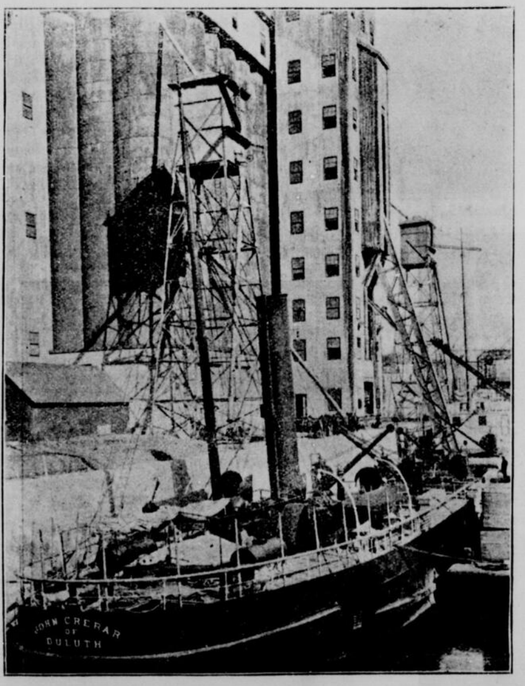
L'électricien, à son poste, comme par magie, met en mouvement toutes les machines de l'immense édifice



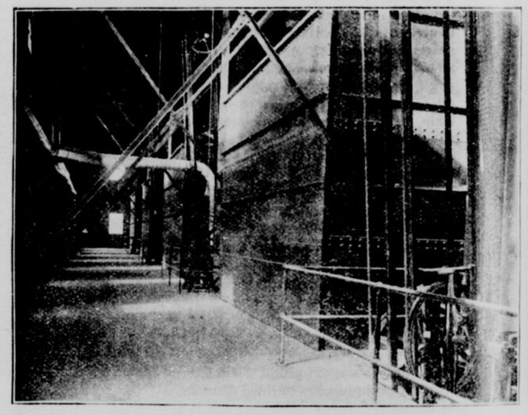
Partie nord-est du rez-de-chaussé de l'élévateur



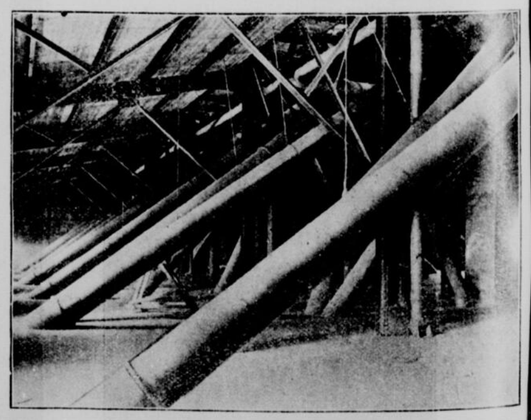
Pour décharger les navires, une "manche" metalique et mobile est employée



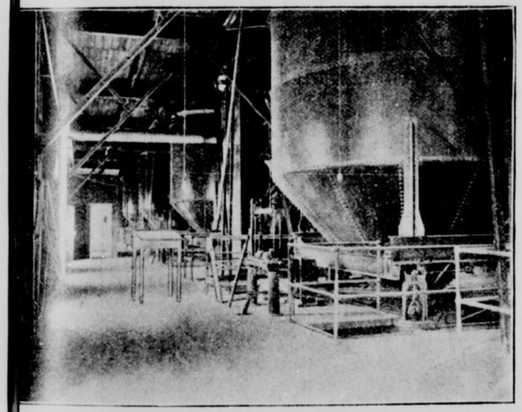
L'élévateur et ses trois tours mobiles



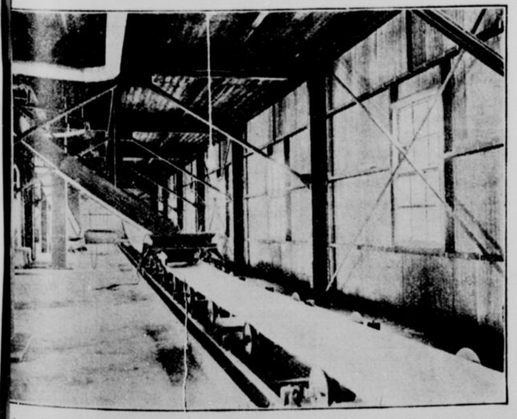
Réservoir à grain surplombant les balances automatiques



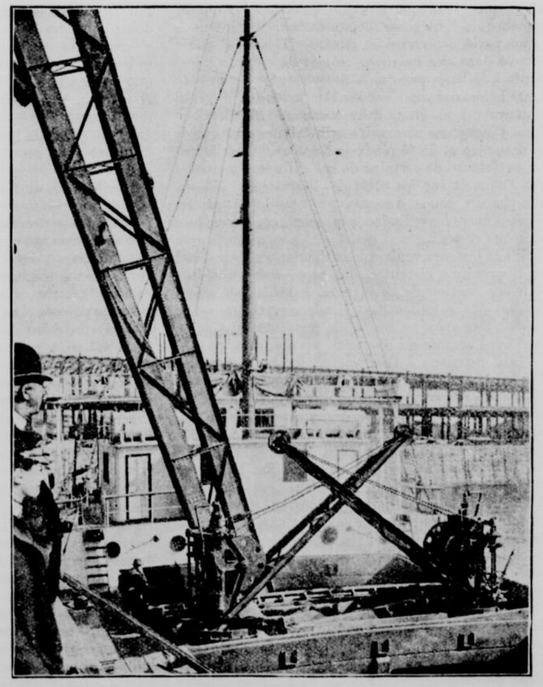
A la partie supérieure de l'élévateur, d'énormes tuyaux distribuent le grain, à volonté, dans des réservoirs



Les énormes balances qui pèsent, chacune, 1500 boisseaux de grain à la fois



Le grain, une fois pesé, court sur de larges courroies horizontales, et va tomber dans les immenses cylindres-réservoirs



La manche de l'élévateur descend jusqu'au fond de la cale

Quand le grain a été ainsi pesé dans la principale tour marine, il est envoyé par des conduits spéciaux dans le sous-sol de la bâtisse principale, où on a mission de le caser, en attendant l'ordre de transbordement. Passons donc maintenant à cette bâtisse principale, et étudions-en le mystère et la merveilleuse installation mécanique.

Sous ce corps de bâtiment se trouvent différents réservoirs à grains, en forme de cône, de 18 pieds de hauteur, dont le sommet se trouve à la partie inférieure. C'est là que les grains tombent une fois pesés dans la tour marine et où d'autres systèmes vont les chercher pour les emmagasiner dans l'élévateur.

Au rez-de-chaussée de l'élévateur passent, sur sa longueur, deux voies ferrées qui permettent aux trains d'y venir décharger ou charger le grain. Jusqu'à présent, il ne s'y est fait que des chargements, et tout porte à croire qu'il en sera ainsi par la suite, le Canada ayant plutôt pour mission de produire des céréales que d'en acheter.

Entre les voies ferrées parallèles se trouvent quatre autres manches avec courroies sans fin à auges (ces auges contiennent 20 livres de grain à la fois) ; lesquelles manches vont selon les besoins chercher le grain dans les réservoirs du sous-sol, afin de l'élever en haut de l'élévateur, d'où il sera convenablement distribué.

Remarquons, en passant, que c'est au rez-de-chaussée que se trouve une superbe installation de commutateurs électriques; car chaque système appelé à travailler dans l'élévateur est mû par l'électricité. On presse un bouton électrique, selon les besoins, et de sa chambre l'électricien met en marche les puissants appareils. On se fera une idée des forces requises dans l'élévateur, quand on saura qu'il dispose pour ses opérations d'un voltage de 2,200 volts. Lorsque le grain élevé par les quatre manches de l'intérieur, et stationnaires, dont nous avons parlé, est arrivé en haut de l'élévateur, il est envoyé dans des balances (sortes de cylindres terminés à la base par un cône tronqué) où on pèse 1,400 boisseaux d'un coup. Des balances, le grain est envoyé à un étage inférieur pour être distribué dans d'immenses réservoirs cylindriques de 20 pieds de diamètre et de 85 pieds de hauteur. C'est la paroi extérieure de certains de ces cylindres monstres que l'on voit sur les côtés de l'élévateur. Notons que pas un pouce d'espace n'est perdu et que les espaces entre les cylindres sont employés aux mêmes fins que ceux-ci.

Si nos lecteurs veulent bien donner un coup d'oeil au diagramme ci-contre, qui représente en réduction une section de l'élévateur, parallèle au sol et passant par le milieu des cylindres verticaux — ils le sont tous dans ce cas — ils pourront sans peine se rendre compte du dispositif en question.

Mais, revenons à l'endroit où les grains sortent des balances. Cela se produit, bien entendu, au-dessus des réservoirs à grains. Or, il arrive parfois que le grain élevé par une des quatre manches stationnaires et pesé dans la balance affectée à la dite manche, — il y a une balance par manche — doit être mis dans un cylindre éloigné de là. Dans ce cas, un dispositif ingénieux est employé. A l'étage où le grain doit être distribué dans les réservoirs, se trouvent: parallèles, et sur deux côtés, de larges courroies sans fin et horizontales, (avec truck mobile à entonnoir) sur lesquelles on verse le grain. Les courroies glissent sur rouleaux, à la vitesse de 20 milles à l'heure, et portent le grain. On dirait d'un ruisseau de céréales, allant s'engouffrer dans un trou circulaire d'un pied et demi de diamètre. Ce trou est au centre et à la partie supérieure du cylindre-réservoir, lequel, nous l'avons dit, a 20 pieds de diamètre et 85 pieds de hauteur. Notre diagramme sus-mentionné montre le nombre des cylindres de l'élévateur No 1 de la "Commission du Hâvre", ici décrit; et aussi les espaces intermédiaires, eux aussi affectés à l'emmagasinage des grains.

Quand un ordre d'expédition arrive à l'élévateur, entrent en jeu les deux petites tours marines, que montrent nos photographies et qui sont situées à l'est et à l'ouest du corps principal de l'élévateur. Ces tours, (genre Eiffel comme charpente), ont pour mission d'aider à envoyer le grain dans les navires transocéaniques, ou dans les chalands qui servent à charger ces derniers au moyen des petits élévateurs du port, dont on se sert à cet effet.

Au sujet des trains de céréales, remarquons que rien n'est plus facile que de les charger à l'intérieur de l'élévateur. 1,000 boisseaux sont chargés dans un char en trois minutes.

Durant les derniers cinq mois, l'élévateur No 1 a reçu 2,500,000 boisseaux de grain. Un cylindre réservoir contient 20,000 boisseaux. Les grands réservoirs irréguliers contiennent, 7,000 et les petits 3,000 boisseaux.

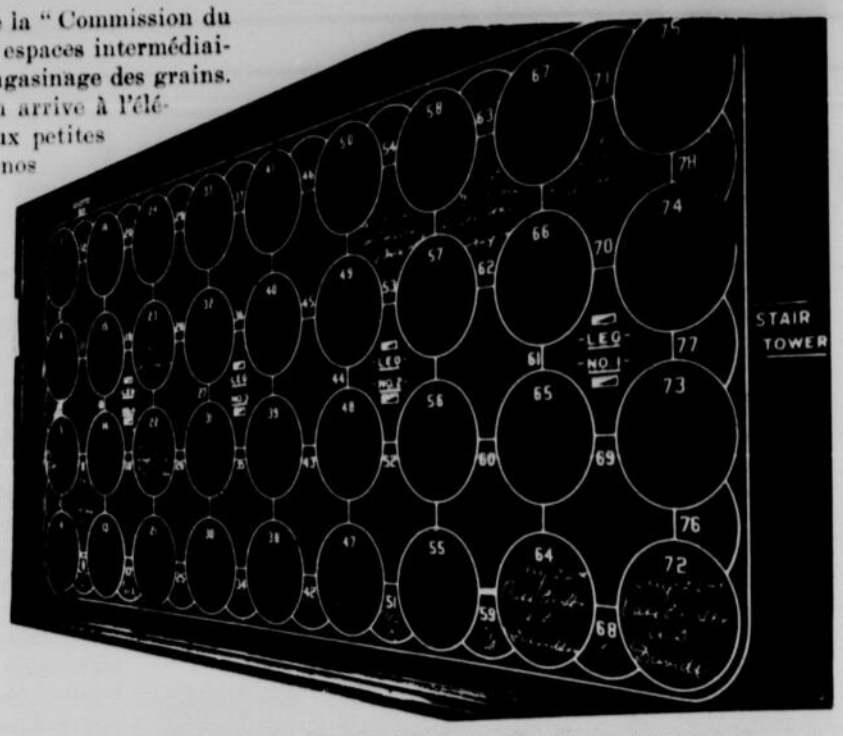
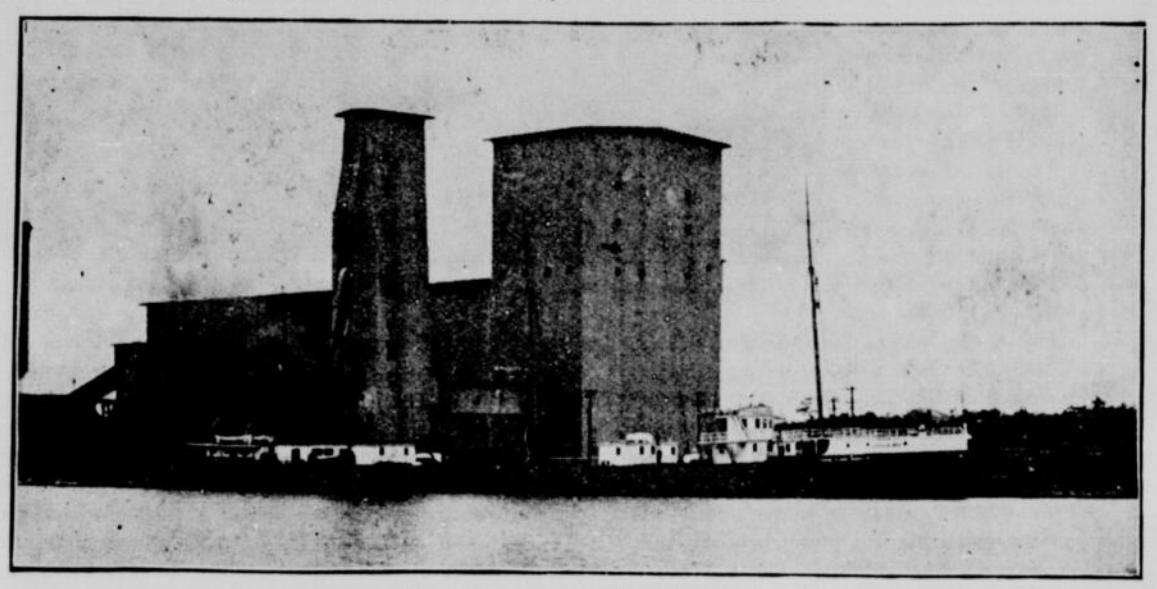


Diagramme montrant une section horizontale des cylindres de l'élevateur



Elévateur à grains de "Depot Harbour"

Le public sera peut-être surpris d'apprendre que 12 hommes et le surintendant de l'élévateur, un Américain, M. J. Nehin, suffisent comme personnel de travail à l'élévateur.

Si on songe que ce travail était jadis fait à dos d'hommes, au moyen de sacs, et que pour l'accomplir il fallait des milliers de débardeurs, on ne pourra que s'émerveiller sur les progrès et les avantages de la mécanique appliquée. Les premiers élévateurs, très primitifs, furent construits il y a 60 ans, à Buffalo. Depuis, on en a amélioré sans cesse le mécanisme.

Nos lecteurs se feront facilement une idée de l'avance énorme que ce continent a sur l'ancien monde, quant à la manutention des céréales, quand ils sauront que les élévateurs grands et petits, si communs chez nous, sont presque inconnus en Europe. En effet, si nous en croyons un spécialiste — bien renseigné — ce n'est guère qu'à Manchester, Angleterre, qu'on trouve, en Europe, un élévateur de premier ordre, tel que celui que nous venons de décrire.

Aussi bien, ce pays se doit-il, dans cette voie, de progresser à pas de géants, puisque nos récoltes de céréales se font de plus en plus considérables. En douterait-on quand, dans une interview toute récente, un financier compétent affirme que: bientôt, la récolte du blé du Canada s'élèvera à mille millions de boisseaux ? Et il ne faut pas oublier les autres céréales.

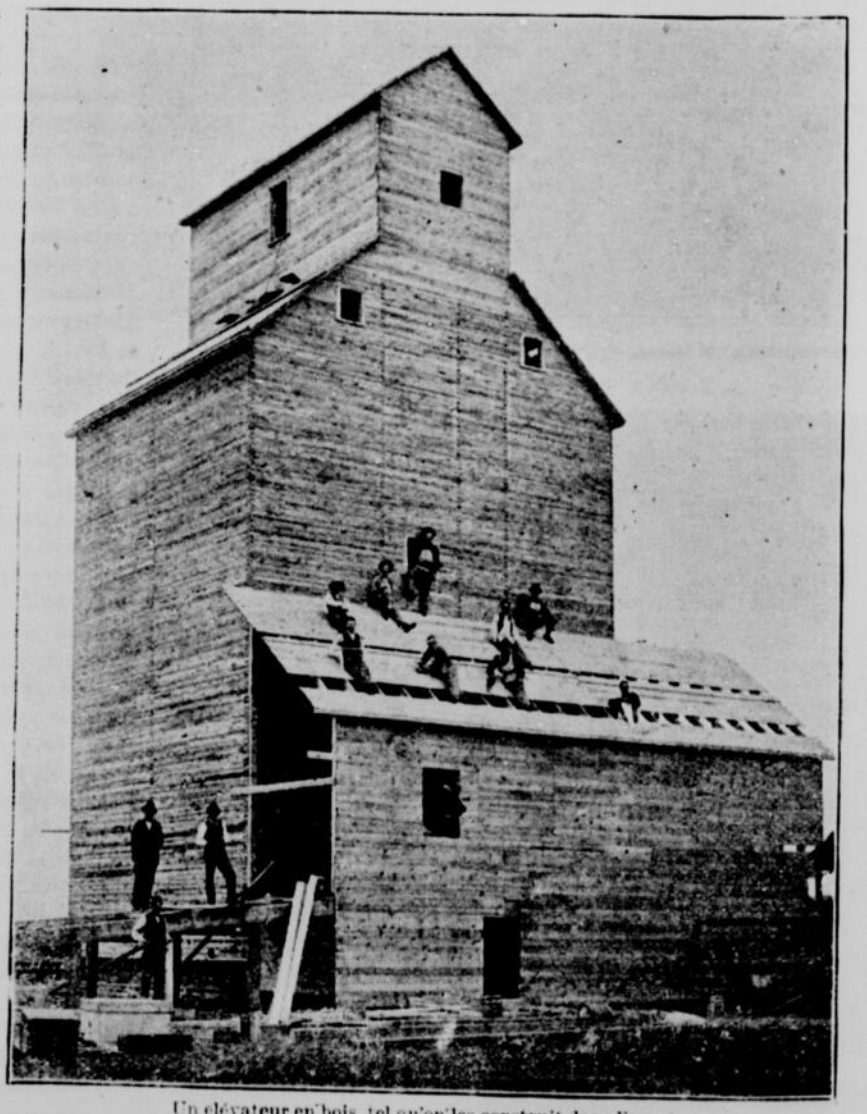
Le maïs surtout et l'avoine, dont la production augmente continuellement, vu la nature du sol de certaines régions de l'Ouest qui se prêtent admirablement à leur culture.

Si l'espace ne nous faisait ici défaut, nous donnerions un petit tableau de statistique, fort édifiant, quant à la quantité totale des céréales canadiennes exportées; nos lecteurs qu'intéressent ces choses le trouveront facilement dans la revue de fin d'année des journaux et revues s'occupant d'agriculture et de commerce. Une chose est certaine, c'est que le Canada retirera toujours plus d'argent de ses exploitations agricoles que de ses mines d'or, pourtant si riches...

Aussi devons-nous féliciter ceux des nôtres qui, sans relâche, s'efforcent d'améliorer les conditions de transport du grain. Leurs bons offices sont justement appréciés du peuple canadien, surtout depuis que les Américains, comprenant tout l'avantage que nous tirons et tirerons de nos communications fluviales, tâchent de leur faire concurrence, en diminuant, autant qu'il leur est possible, les tarifs de fret en vigueur sur leurs voies ferrées.

Cela suffit pour justifier les multiples et coûteuses améliorations dont on dote la ligne de navigation du Saint-Laurent.

En terminant, qu'il nous soit permis de remercier M. J. Nehin des renseignements techniques qu'il nous a fournis, et que, dans leur complexité, nous avons esquissés ici pour les lecteurs de l'Album Universel.



Un élévateur en bois, tel qu'on les construit dans l'ouest

Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

XXIII

COEUR FRANÇAIS

La traversée s'effectua rapidement par un temps admirable. Pierre demeura sur le pont, s'enivrant de l'air de la mer qu'il respirait cependant avec peine, causant avec le capitaine du navire, avide de savoir ce qui se passait dans cette patrie qu'il allait revoir après une si longue absence. Quand les côtes de Provence lui apparurent, il porta la main à sa poitrine; l'excès de la joie le suffoquait; puis croisant les bras sur le bordage du vaisseau, il laissa couler des larmes dans lesquelles se confondaient l'enthousiasme et le désespoir.

Arrivé à Toulon il s'empressa de se faire annoncer chez M. du Quesne. Celui-ci n'avait point oublié le nom du jeune corsaire malouin sur lequel s'étaient fondées autrefois de légitimes espérances. Il l'accueillit avec une amitié fraternelle. Avide de connaître les mystères épouvantables de la captivité ces Français dans les cachots du pacha, il écoutait palpitant de pitié les récits de la Barbinais.

—Oh! s'écria-t-il, quand le malheureux eut terminé ses confidences, ce ne sont pas seulement des pirates que nous allons combattre, mais des bourreaux. Il faut qu'Alger soit réduite en poudre, et que son Pacha subisse à son tour les tortures qu'il vous infligea. Pour doubler le courage de nos marins et de nos soldats je n'aurai qu'à citer votre nom, en ajoutant que six cents Français attendent de nous une vengeance éclatante. Si vos forces sont assez revenues quand commencera la campagne, je vous offrirai un commandement.

—Lorsque les hostilités commenceront, répond't tranquillement Pierre de la Barbinais, je serai mort...

—Vous !

—Rappelez-vous alors, monsieur, en apprenant la fin du corsaire malouin qu'il vous l'avait prédite, et qu'il n'ignorait point que chacune de ses démarches en France le rapprochait de la tombe... J'accepte vos bons offices, cependant. Le temps est précieux; d'après ce que vous voulez bien me confier, vos préparatifs avancent, et la lutte ne tardera point à s'engager. Veuillez joindre vos recommandations à la lettre de créance que m'a remise Baba-Hassan. Il ne s'agit pas seulement pour moi de voir les ministres, je dois arriver jusqu'au roi, lui parler avec la liberté d'un soldat, et réduit à l'impossibilité de reprendre mon épée, lui révéler au moins la vérité sur l'Algérie et les côtes barbaresques. Je resterai peu de temps en France; la rapidité avec laquelle les armements sont conduits, la merveilleuse invention de Bernard Renaud précipiteront mon retour en Algérie...

—Pourquoi y retourner ?

—Je ne suis libre que sur parole, monsieur le marquis.

—Une parole à Baba-Hassan !

—Je tiendrai mon serment non pas par respect pour celui qui le reçut, mais par respect pour moi-même.

Pierre passa une semaine à Toulon, s'enivrant de ces préparatifs de bataille, flairant par avance l'odeur de la poudre.

—Oh! s'écriait-il, avoir un navire sous les pieds, un équipage breton, et le pavillon de France à son mât; courir sur les pirates, forcer le fort de la ville, aborder les uns, faire le siège de l'autre, c'est la vie, la vie ardente pour laquelle j'étais fait !

Il parlait aux matelots, aux officiers, montrait ses poignets saignants, racontait ses tortures, non pour les apitoyer sur lui-même, mais afin de grandir leur zèle de toute leur compassion pour des compatriotes prisonniers.

Pierre se demanda, durant les premiers jours de son voyage, s'il se rendrait d'abord à Saint-Malo afin de revoir Louis et Jean ses deux frères à qui, de Toulon, il s'était empressé d'écrire. La tentation fut forte de courir là-bas dans la Cité des Corsaires où s'était écoulée son ardente jeunesse, où il était rentré, tant de fois, remorquant des prises, salué par la population fanatisée, presque porté en triomphe, jouissant d'une sorte de royauté populaire. Mais si courageux qu'il crût être, il craignit de s'amollir au milieu des parents et des amis qui fêteraient son retour dans la ville natale. Son cœur ne devait point savourer la joie amère de se retrouver dans la ville où il rentrerait comme un exilé; où il reverrait cette maison de bois berceau de son amour pour Jocelyne... Ces impressions-là, il n'en devait emplir son âme qu'avant de remonter sur le navire qui le ramènerait à Alger.

Parfois, dans l'enivrement de la pensée qu'il était en France, que cet air qui rafraîchissait son visage était celui de la patrie; dans sa joie de parler la langue maternelle, de voir se dérouler de riches campagnes, de traverser des villages paisibles ignorés comme des nids, des villes bruyantes emplies de mouvement et de luxe, il oubliait qu'il se rendait à Versailles, chargé d'une mission qui, pour lui, se terminerait d'une façon tragique. Il se sentait revivre, et s'abandonnait à cette ivresse.

Quand il approcha de Paris, cette sensation diminua par degrés, et lorsqu'il en franchit l'enceinte il ne songeait plus qu'à la mission qu'il devait remplir.

Trois jours lui suffirent pour obtenir une audience du Roi. En apprenant que l'envoyé du Pacha d'Alger avait subi une captivité cruelle, Louis XIV témoigna une grande impatience de le voir, et chargea Colbert de le lui amener.

Ce fut un matin que Porçon de la Barbinais arriva à Versailles. La mâle et grave expression de son visage empruntait au dramatique de sa situation une solennité que le Roi ne vit jamais sur la physionomie des courtisans qui l'entouraient. Aussi, murmura-t-il en apercevant le capitaine :

—Celui-ci est un homme.

Il avait été décidé que la première audience de la Barbinais serait privée. Il ne s'agissait point ce jour-là d'une réception d'ambassadeur; celle-ci aurait lieu avec le cérémonial habituel, mais après que le roi connaîtrait à la fois et l'envoyé du Pacha et la mission qu'il devait remplir.

—Monsieur, dit le roi à la Barbinais, votre nom n'est connu comme celui d'un brave, vous êtes marin et breton, ces titres vous suffisent aujourd'hui. Parlez sans contrainte, en toute franchise et liberté. Oubliez que le maître de la France vous écoute, pour vous souvenir seulement que comme vous il est doué de courage et possédé de la passion de la gloire. C'est un récit que j'attends de vous: le récit de vos souffrances qui me révélera l'horreur de ce qu'endurent vos compatriotes; un exposé fidèle de la situation de l'Algérie, de l'avenir qu'elle présente, et de ce que nous pouvons risquer pour la conquérir.

—Je remercie humblement Votre Majesté de m'autoriser à lui parler en marin, en soldat; elle comprendra mieux ce que je dois lui apprendre: les morts ne mentent pas...

Le roi eut un tressaillement involontaire.

Pierre reprit :

—Je croyais pouvoir compter sur une heureuse carrière; tout jeune j'avais remporté des victoires navales; le danger semblait mon élément naturel, et j'aimais passionnément ma vie aventureuse... J'avais vingt-cinq ans, sire, quand la frégate que je commandais fut assaillie à la fois par sept galiotes et cinq fustes barbaresques. Les prodiges accomplis, le sang prodigué, retardèrent seulement notre défaite. On nous jeta blessés, mourants, à fond de cale, et nous entrâmes dans Alger, maudissant le peu de vie que Dieu nous laissait encore. Les plus heureux d'entre les prisonniers moururent des suites de leurs blessures; les autres guérirent lentement, et s'en allèrent, après avoir été vendus aux enchères comme un vil bétail, grossir le nombre des matelots du Pacha, ramer sur ses galères, ou servir les habitants de la ville dont ils devinrent esclaves. Ceux-là souffrirent cruellement, sans doute, mais enfin ils vécurent à l'air libre et sous le ciel. L'espoir d'une évasion leur fit trouver la servitude moins amère. Quelques-uns, à force de patience et de courage recouvrèrent leur liberté... On m'a cité des matelots et des mousses qui ont pu regagner la terre natale... Je fus moins heureux, sire, mon intrépidité durant la bataille, le nombre des navires malouins que j'avais pour mission de protéger, un nom déjà redouté des pirates, tout contribua à persuader au pacha que j'occupais dans la marine de l'Etat une situation que je tentais en vain de dissimuler. J'eus beau répéter et tenter de prouver que mon rôle était simplement celui d'un capitaine armé pour la Course, il refusa toute proposition de rançon et redoutant le zèle de mes amis à me délivrer, il me fit jeter dans les cachots du palais... Ces cachots-là, sire, jamais vous n'en devinerez l'horreur... Ni clarté, ni air; des miasmes putrides le jour et la nuit. Des fers broyant les mains qui jadis tenaient des épées, des carcans entravant les pieds libres autrefois sur le pont des navires... Des aliments répugnants dont ne voudraient pas les bêtes de vos chenils! Imaginez-vous une centaine d'hommes plongés dans ces trous noirs les uns souffrant de vieilles blessures, les autres expirant de langueur ; tous gardant au cœur la plaie d'un incurable désespoir. Que de sanglots poussés durant les nuits, de douloureuses confidences échangées, de crises de désespoir jetant à terre les misérables. Et au milieu de tout cela des noms de femmes, de mères et d'enfants, répétés avec des larmes...

L'impuissance! vous ne pouvez savoir, sire, ce qu'est la torture de l'impuissance. On souffre, on tord ses poignets sanglants, la chair se tuméfie, mais la chaîne demeure. Le bâton des gardiens s'abat sur ces dos courbés, sur les membres nus. On redoute de perdre quelque chose de sa dignité d'homme, au milieu de tortures progressivement dégradantes... Puis de temps à autre, un homme descend dans les enfer. Il a le regard humble, la voix fausse, et porte de riches habits. Il commence par vous plaindre... Ce que nous endurons il l'a éprouvé. Lui aussi tenta de lutter pour sa conscience, pour ce qu'il appelait le point d'honneur... C'est un renégat! Il nous offre de prendre le turban et de reconquérir la liberté. Cela est horrible, Sire, véritablement horrible. On le menace, on veut le flageller d'un mépris écrasant, on crache sur ses vêtements... Et pourtant il arrive parfois qu'à l'instant où il franchit le seuil du cachot une ombre se glisse sur ses traces. Un homme va renier sa patrie et sa religion! On se serre davantage, on s'agenouille, on prie! On demande le courage de subir cette angoisse grandissante, et toute la nuit retentissent des sanglots entrecoupés de cris poussés vers Dieu...

—Mon Dieu! mon Dieu! murmura le roi.

—Vous voulez Alger, sire! Ah! prenez-la! domptez, écrasez cette ville maudite, ouvrez-en les cachots, rendez libres plus de six cents Français esclaves, comptant sur la générosité de votre cœur et la bravoure de votre armée.

—Comment Baba-Hassan s'est-il décidé à vous rendre la liberté?

—Persistant dans sa croyance que j'occupais un rang élevé dans la marine, il m'a chargé de venir vous proposer la paix.

—Est-il donc disposé à se soumettre, à demander pardon à la France et à son roi des crimes commis, des trahisons consommées? Pense-t-il que j'oublierai son manque de foi, ses cruautés, ses spoliations. Supplie-t-il qu'on oublie ses outrages, en paiera-t-il le prix.

—Non, sire. Deux sentiments se partagent à cette heure l'esprit du Pacha: l'orgueil et la crainte. La nouvelle des armements de Toulon, les noms de du Quesne et de Trouville, les inventions meurtrières de Renaud le Bombardier lui causent une mortelle frayeur. Les hommes féroces sont souvent laches. Baba-Hassan vous redoute. Il sait que l'heure d'une lutte décisive est arrivée. En dépit de la confiance qu'il prétend garder dans la puissance de sa flotte, l'habileté des Reïs commandent ses vaisseaux, le courage des Maures et des Turcs montant ses navires, il veut éviter la bataille. Je ne vous apporte point la paix dans les conditions que vous semblez attendre. Je suis chargé de vous prouver quelle héroïque folie ce serait que de vous attaquer à un souverain semblable à Baba-Hassan. De vous rappeler la défaite de Charles-Quint, et la perte de l'armée qu'il amena sur les côtes Barbaresques. J'ai mission de vous dire, ô mon roi! que les troupes du tyran tailleraient en pièces les vôtres que Trouville et du Quesne dont toutes les mers connaissent les noms glorieux cèderaient devant l'habileté des renégats commandant la flotte Barbaresque. Enfin, je dois avant de prendre congé de Votre Majesté la décider à renoncer à une expédition condamnée d'avance, à donner ordre à Brest et au Havre de suspendre la construction des navires à mortiers inventés par Bernard Renaud; à Toulon de cesser les armements, aux navires de guerre de rentrer le pavillon fleurdelysé arboré déjà à leur mât d'honneur !

L'accent de Pierre de la Barbinais était devenu amer, railleur et terrible; tandis qu'il prononçait ces mots qui lui brûlaient les lèvres, se rallumait dans son regard une incroyable énergie; tout son corps frissonnait, sa main tourmentait la garde de son épée, et le roi pouvait voir autour de ses poignets une raie vive saignante, creusée par les bracelets de fer.

—Voilà ce que Hassan m'a chargé de démontrer à Votre Majesté, Sire, reprit Pierre en s'inclinant.

—Et si je persiste dans mes projets de guerre ?

—Avant qu'elle soit déclarée je monterai à bord d'un navire faisant voile pour Alger, j'irai me remettre entre les mains du Pacha.

—Vous reprendrez vos fers ?

—Non, sire; cette fois j'attendrai le bourreau.

Pierre de la Barbinais dit ces mots avec la sérénité d'un martyr.

L'émotion commençait à prendre le roi à la gorge, et ce fut avec une lenteur mêlée de tristesse qu'il demanda au capitaine :

—Que me conseillez-vous ?

—Sire, Votre Majesté sait mieux que personne ce qui est son honneur et l'honneur de la France.

—Non! non! parlez! Je sais moi ce qu'on écrit, ce qu'on me répète. Vous arrivez d'Alger, vous êtes marin. Je veux savoir ce que vous feriez si vous étiez Louis XIV.

Les regards de la Barbinais étincelèrent.

—Si j'étais le roi! Je me jurerais d'écraser Alger, et de n'en laisser que des ruines fumantes. Il ne resterait pas pierre sur pierre de ce nid de pirates et de bourreaux. Et je ne prendrais pas seulement la ville. Je voudrais toute la côte, cette côte fertile qui, pour vous, sera la clef de l'Orient, et deviendra la reine de vos colonies. Ah! si vous connaissiez cette splendide nature dont la paresse des indigènes dédaigne de tirer parti. Elle vous fournira ses fruits savoureux, ses blés magnifiques, ses vignes donnant un vin exquis, ses champs d'alfa qui deviendront une source de fortune. Les colons y cultiveront le café et le coton, la canne à sucre. Ils y planteront des bambous et exploiteront des forêts de chêne-liège. Ne croyez point que le climat de l'Algérie présente de sérieux dangers. Quoique la température y soit plus élevée dans la régence d'Alger que sur la côte méridionale de l'Europe, la chaleur reste supportable. Les vents du sud y sont seuls à craindre. En hiver jamais de glace. Dès les premiers jours de juillet les vergers fournissent leurs abricots dorés, les vignes mûrissent; les orangers sauvages qui, durant l'hiver ont conservé leurs fleurs et leurs fruits sont couverts d'oranges. Les herbes brûlées ont disparu pour faire place à une fraîche verdure. Le vent du désert souffle rarement, et ces orages redoutables que dans le pays on appelle encore "l'orage de Charles-Quint" grondent rarement sur les côtes. Les oliviers, les figuiers de Barbarie, les palmiers, les bananiers croissent librement dans les campagnes. Le blé, l'orge et le riz de l'Algérie suffiraient pour que la France ne souffrît jamais de la famine. Quels chevaux vous fournirait cet admirable pays pour votre cavalerie; une source de nouvelles richesses s'ouvrirait pour la France. Il ne s'agit pas seulement d'une conquête militaire, mais de la civilisation d'un pays admirable. Vous remplacerez les ténèbres dans lesquels croupissent les Algériens par les lumières de la science, les progrès de l'industrie. Vous n'ouvrirez pas seulement les cachots, mais les prisons dorées dans lesquelles les femmes sont captives. L'esclave redeviendra un homme, dès qu'il ne redoutera plus la courbache des argousins. Et mes frères, mes frères de là-bas, mes compatriotes, ceux avec qui tant de fois et les larmes aux yeux j'ai parlé de la France, ceux-là vous devront la liberté, et la joie de revoir la patrie. Ah! sire! doublez s'il le faut le nombre de vos navires, jetez dix armées sur les rivages Barbaresques, multipliez des efforts inouïs, appelez à vous votre vaillante noblesse, vos corsaires malouins et vos marins dieppois, ces braves qui ont pour l'honneur de la France découvert des contrées nouvelles et fondé des colonies partout florissantes; qu'importent les efforts et les sacrifices, la victoire en paiera le prix. Vous ne serez plus seulement roi de France et de Navarre, mais aussi le roi de l'Algérie!

La voix de Pierre de la Barbinais s'était élevée, son regard flamboyait. Il ne songeait plus qu'il était devant un Roi; son esprit allait loin sur les ailes d'une vision, saluant l'avenir glorieux de la conquête. Son bras étendu paraissait montrer la côte africaine, et Louis XIV que séduisaient toujours les grandes choses, les nobles sentiments et les conquêtes héroïques, regardait cet homme enthousiaste et se laissait entraîner par la puissance de sa parole imagée.

—Capitaine, Alger sera français, répondit Louis XIV ! Vous avez raison, ce pays doit devenir notre conquête, une part vous en sera due, la plus noble, la plus sainte. Du Quesne est assez grand pour que vous consentiez à servir sous ses ordres. La campagne terminée, et le drapeau fleurdelisé flottant sur les murs de la cité de Baba-Hassan, vous recevrez un brevet d'amiral !

—Sire, répondit Pierre, quand sonnera l'heure de la victoire, j'aurai payé de ma tête les vérités que je viens de vous dire.

—Vous ne rentrerez à Alger que les armes à la main, avec Du Quesne et Trouville.

—Votre Majesté oublie que j'ai juré au Pacha de lui rendre compte de ma mission.

—Cet homme est un bourreau, capitaine !

—Je deviendrais plus misérable que lui si je manquais à mon serment.

—Vous courez au trépas.

—Au martyre.

—Il s'agit d'un infidèle !

—Il s'agit surtout de mon honneur.

—Et si moi, votre roi, je vous interdisais de partir.

La Barbinais plia le genou.

—Votre Majesté ne le fera pas, dit-il.

—J'emploierai tous les moyens pour conserver la vie d'un homme tel que vous.

—Sire, vous ne me rendriez pas seulement vil aux yeux du Pacha d'Alger, vous condamneriez à mort six cents prisonniers français. Si je n'ai pas repris mes chaînes avant que votre flotte ait tiré le premier coup de canon, vos sujets, mes frères, mes amis, paieront mon manque de parole de leur vie.

—C'est horrible! fit le roi.

—Ce sera un homme de moins, voilà tout, Sire. Heureux si les paroles qu'il a prononcées vous encouragent à continuer la guerre, et donnent à vos soldats une énergie nouvelle. Je ne mourrai pas tout entier si je lègue un souvenir à la France.

—Mourir! vous, cela ne se peut, je ne le veux pas! N'avez-vous donc plus de liens qui vous attachent à la vie...

Une douloureuse mélancolie remplaça sur le visage de la Barbinais l'énergique volonté qui s'y lisait tout à l'heure.

—A Saint-Malo il me reste deux frères... A Alger se trouve une jeune fille dont le père fut le compagnon de ma captivité... cette jeune fille m'était fiancée... Je l'aime d'un profond amour...

—Ah! s'écria le roi, je ne puis vous laisser vous perdre! Le prix de la conquête vaudrait-il un homme tel que vous !

—Sire, vous savez tout... Quand plaira-t-il à Votre Majesté de recevoir à son audience l'ambassadeur de Baba-Hassan.

—Dans huit jours, répondit le roi. Vous logerez au palais, et jusqu'à cette heure j'aurai avec vous de fréquents entretiens.

—Je demeure aux ordres de Votre Majesté.

Pierre de la Barbinais se retira.

—Quel homme! dit Louis XIV à Colbert, quel homme !

Il fut impossible au roi de travailler le reste de la journée, et sa visible préoccupation devint l'objet de la conversation de tous les courtisans.

Pierre de la Barbinais employa la semaine qui s'écoula entre l'audience particulière du roi et sa réception officielle à rédiger un mémoire sur ce qu'il savait de l'Algérie: ses forces maritimes, son gouvernement, sa topographie. Il insista d'une façon énergique et poignante sur les tortures infligées aux prisonniers français, et termina par une adjuration pleine de patriotisme adressée à Louis XIV. Il le suppliait de les rendre à la patrie, qu'ils pleuraient dans les fers, à la liberté qu'il paierait de sa tête.

Par un sentiment de grandeur et de bonté vraiment royales, le roi commanda que l'audience publique de la Barbinais fût entourée d'une pompe que rien n'avait encore surpassée. A cet homme qui faisait parler si haut l'honneur français, il voulut offrir tout ce que lui permettait sa magnificence et entourer des splendeurs de la vie et de la beauté cet homme qui en emporterait dans la mort la vision radieuse. Le trône du roi fut placé dans la salle des fêtes. La reine Marie-Thérèse, les dames de sa maison, les duchesses à tabouret, les grandes dames présentées, informées de la mission de Pierre de la Barbinais se sentirent prises du désir ardent de voir le corsaire. Pour lui, elles se firent belles à éblouir. Les damas brochés, les gazes lamées d'or, les satins à plis cassants, les dentelles précieuses, les diamants héréditaires, elles réunirent tout dans leur parure, mais surtout par une attention d'une délicatesse exquise, elles mirent à leurs corsages et gardèrent dans leurs mains des bouquets de fleurs cueillies dans les serres de Versailles.

La grande galerie étincelait de lumières, faisant palpiter et vivre les triomphantes peintures des plafonds. Les habits brodés des hommes constellés de décorations, traversés de rubans de moire bleue se mêlaient aux robes de gala des femmes. Mais contrairement à ce qui arrivait durant les grandes fêtes données par le roi, les femmes ne souriaient pas, et plus d'une sentait son attendrissement aller jusqu'aux larmes. Le roi restait pensif, et sa voix parfois si brève pour le commandement avait des notes graves, presque sourdes, quand il donna ordre d'introduire Pierre Porçon de la Barbinais.

Dès que celui-ci parut il devint le centre de tous les regards. On oublia le roi lui-même pour ne voir que le prisonnier du Pacha d'Alger.

Vêtu d'un costume de couleur sombre, sans broderies, faisant davantage ressortir la pâleur de son visage, Pierre s'avança d'un pas ferme et le front haut, jusqu'au pied du trône.

Pour traiter de la paix, ou plutôt pour le charger d'empêcher la guerre, Baba-Hassan s'était contenté de lui remettre une lettre de créance. Pierre n'eut donc qu'à répéter sommairement devant tous, ce que Louis XIV savait déjà. Mais cette fois entraîné davantage par la foule sympathique qui l'entourait, le coeur haletant sous les coups pressés des souvenirs, ayant devant lui l'image de Jocelyne qu'il lui semblait voir au milieu de toutes ces femmes éclatantes de parure, la Barbinais arriva tout naturellement à l'éloquence. Il supplia le roi de s'obstiner dans son désir de conquête. Il montra dans l'avenir d'Alger vaincue, les pirates barbaresques anéantis, l'Algérie française, et quand il se tut, en dépit de la présence du roi, des cris d'admiration et des bravos éclatèrent dans toute la galerie.

—Sire, dit Pierre quand il eut achevé, ma mission est remplie; celle de votre flotte commence. Je retourne à Alger, fidèle à ma parole, si je vis encore, mon âme tressaillera de joie aux premiers éclats du canon français.

Le roi prit à la poitrine d'un de ses gentilshommes la croix de saint Louis, et l'attacha lui-même à l'habit de la Barbinais.

—Vous avez parlé d'honneur, de foi jurée, dit-il, je ne saurais vous retenir. Allez, monsieur! et croyez qu'au milieu des préoccupations de cette guerre, mon souvenir ne vous quittera pas.

Une expression de fierté passa sur les traits de la Barbinais, à qui le roi tendit les bras avec un élan irrésistible.

—Capitaine, lui dit-il, votre roi vous remercie !

—Et maintenant, sire, je puis mourir! dit Pierre.

—Voici, ajouta Louis XIV, un contrat en blanc signé par moi, avant que le navire qui vous ramènera à Alger touche terre, je désire que vous épousiez l'héroïque fille qui osa défendre contre les cruautés du Pacha, son père, son fiancé et mes sujets captifs. Ma plus chère protection est acquise à Mlle de Miniac.

—Vous lui remettrez ce collier de la part de la reine, ajouta Marie-Thérèse, en détachant de son cou une étincelante rivière.

Cette bonté, cet ordre suprême causèrent à Pierre une émotion si profonde que redoutant de laisser voir le trouble dont il se sentait pénétré, il ne songea plus qu'à s'éloigner.

Un moment pourtant il reposa ses yeux sur cette cour la plus brillante du monde, sur cette foule parée, sur ce roi qui le comblait de ces dons, et lui offrait le commandement d'un de ses navires. Les sommets auxquels il avait rêvé de toucher se dressaient devant lui... Son devoir était de détourner la tête, de passer et de partir. Une angoisse sans nom traversa sa pensée, mais son front reprit bientôt sa sérénité, un sourire erra même sur ses lèvres.

Il s'inclina devant le roi comme les martyrs devant César.

Celui-là aussi allait mourir !

Alors le roi debout, dit d'une voix calme et vibrante d'émotion :

—Saluez, messieurs voilà le plus honnête homme de France !

Les courtisans s'inclinèrent et les femmes effeuillèrent les bouquets de leurs corsages sous les pas du fiancé de Jocelyne.

XXIV

SERMENTS MORTELS

Le vent soufflait du large, la mer roulait sur la plage, se brisant contre les rochers du Grand-Bé, battant les murailles de la ville. Sur le port on attendait le retour d'un navire, et le mouvement populaire s'accentuait à mesure qu'approchait l'heure où le Corsaire, revenant chargé des dépouilles de sa prise, allait entrer dans le port. Les femmes de marins, les enfants, les soeurs et les fiancées en habits du dimanche voyaient grandir les voiles gonflées du vaisseau. Les marins se promenaient sur le pont, les mains dans les poches, coiffés de travers, riant d'un gros rire entre les bouffées de leurs pipes où les mouvements de la chique qui leur gonflait la joue.

(A suivre)

L'industrie des pianos au Canada

DEPUIS quelques années, l'industrie des pianos s'est développée dans des proportions considérables, particulièrement au Canada, où elle occupe maintenant un rang des plus honorables parmi les principales sources d'activité commerciale du pays. Longtemps tributaires des Etats-Unis, les Canadiens se sont maintenant résolument mis à l'oeuvre. Le succès a dépassé les espérances, car à l'heure actuelle, non seulement le fabrication indigène suffit à la consommation de toute la Puissance, mais encore elle pénètre les Etats voisins, et figure même déjà sur les marchés du vieux monde où, lors des dernières expositions universelles, elle a remporté de nombreuses récompenses, malgré la concurrence redoutable de manufactures dont l'expérience et la réputation étaient établies depuis de longues années.

La fabrication canadienne s'écarte sensiblement des méthodes employées en Europe, et cela pour une raison facile à comprendre, la différence totale des conditions climatériques qui existe entre notre pays et la France, la Belgique ou l'Allemagne. Dans ces contrées, l'on peut se contenter de bois de moyenne épaisseur pour la membrure ou le "sommier" des instruments, sans crainte de les voir se déformer sous l'action des changements de température ou des variations de l'état hygrométrique. Il n'en est pas de même au Canada, où il est de toute nécessité de fabriquer les différentes pièces des pianos avec des éléments d'une solidité à toute épreuve et d'une structure aussi massive que possible.

L'essai des articulations des touches chez Heintzman

Nous pouvons distinguer dans le piano deux parties principales: le mécanisme et la caisse de résonnance.

La plupart des mécanismes sont fabriqués à Toronto (Ontario) et envoyés ensuite aux diverses manufactures, qui les montent et les ajustent dans les caisses qu'ils fabriquent eux-mêmes. Il serait superflu de donner une description du système de leviers et d'articulations qui transmet l'impulsion fournie par la main jusqu'au marteau qui frappe la corde. Tout le monde connaît, pour avoir soi-même ouvert la partie supérieure d'un piano, le mode de transmission de force, commun, à quelques minimes détails près, à tous les instruments de ce genre.

Ces mécanismes sont livrés non montés, avec toutes leurs pièces détachées, numérotées et enveloppées séparément. Les cordes d'acier proviennent aussi d'une tripoterie spéciale. Ce que nous trouvons dans une manufacture ordinaire, c'est principalement le travail d'ébénisterie et le montage des diverses parties.

Le piano idéal au point de vue de la résistance et de la conservation, serait le piano entièrement composé d'éléments métalliques. Un tel instrument se trouverait en effet à l'abri des altérations de forme, si nuisibles à la qualité du son. Malheureusement, dans ce cas, c'est précisément la qualité du son qui est la première à en souffrir, et la résonnance des pianos métalliques est tellement désagréable, que toutes les tentatives faites dans ce but ont dû être abandonnées. C'est donc au bois qu'il faut avoir recours. Il doit être d'excellente qualité, parfaitement sec et "mort" depuis longtemps. Aussi n'est-il pas rare de trouver dans les bonnes manufactures des approvisionnements considérables de bois précieux, représentant comme valeur de véritables fortunes, et que l'on garde en réserve durant des années avant de les utiliser pour la construction des instruments.

Les bois les plus employés pour la structure intérieure sont l'érable, le cèdre, l'épinette, le frêne, l'érable frisé, le pin et l'ébène. Les caisses sont confectionnées en acajou, noyer, chêne, érable moucheté, acajou blanc, etc.

La partie capitale du piano est le "sommier", qui supporte la table d'harmonie et où sont plantées les chevilles sur lesquelles s'enroulent les cordes métalliques. De sa rigidité, en effet, dépend entièrement la bonne tenue et la durée d'accord de l'instrument. Les "sommiers" canadiens sont généralement formés d'une série de planches d'érable dur, placées l'une sur l'autre à fibres contrariées et sur une épaisseur de 4 à 7 couches. Ces planches, parfaitement ajustées, sont collées ensuite les unes sur les autres, de façon à former un bloc compact qui défie toutes les dilatations ou contractions produites par la chaleur ou par le froid.

Sur ce sommier s'applique la table métallique qui supporte l'ensemble du mécanisme. On y enfonce ensuite profondément, à coups d'un lourd marteau, les chevilles pour les cordes.

D'autre part, les marteaux sont collés en place sur leurs leviers respectifs, les feutres soigneusement vérifiés et "piqués", si l'on désire obtenir un jeu brillant, les pédales et les étouffoirs mis en place, et le tout est introduit dans la caisse.

Celle-ci se compose de différentes parties, les unes planes, comme ls panneaux de face et de côté, les autres courbes, comme les supports du clavier ou les colonnettes de formes diverses qui l'agrémentent; ces opérations de courbage s'effectuent au moyen du surchauffage des bois par la vapeur d'eau, qui les amollit suffisamment pour leur permettre de prendre toutes les formes désirées.

Le tout est ensuite verni directement au pinceau ou au tampon, ou encore recouvert de minces placages de bois précieux.

A ce moment, le piano semble terminé. Il n'en est rien cependant. Il reste une question à résoudre, la plus longue et la plus délicate de toutes, celle du réglage. En effet, malgré toute la précision et tout le soin qu'on apporte à la fabrication d'un instrument, il est impossible d'arriver du premier coup à un ajustage tel qu'on puisse l'utiliser immédiatement sans crainte de le voir subir plus ou moins l'influence des perturbations atmosphériques. Il faut que les différentes parties de bois et de métal qui le composent restent indifférents à l'action de la température pendant un certain temps, que les frottements s'atténuent, que les ballottements des pièces soient détruits.

Pour cela, on doit "jouer" le piano plusieurs heures par jour pendant des semaines, parfois même pendant des mois entiers. Point n'est besoin pour cela d'un Figaro ou d'un Paderewski.

On termine enfin par un dernier coup de "fion" et d'astiquage, on emballe soigneusement, et l'objet est prêt à porter la joie et la consolation à la famille qui l'achètera.—J. P.

Le placage des bois est un art coûteux et difficile

L'atelier des machines à la Nordheimer Piano Co.

L'ébénisterie à la Newcombe Piano Co.

La pose des cordes de pianos chez Mason & Risch

POCHADE DE SAVANTS

LA race des savants comprend une grande variété de types dont quelques-uns sont très réjouissants.

L'espèce la plus répandue est celle du savant sale. Ce savant porte des lunettes, puise dans une boîte d'argent du tabac dont il se barbouille le nez après en avoir répandu une notable quantité sur son plastron, et marche gravement dans la vie et dans les salons, vêtu d'habits mouchetée de taches de graisse ou d'acide. Pour lui, la malpropreté est la compagne obligée de la science. Ses taches, c'est sa gloire.

Dieu! qu'il est sale! dit-on en le regardant.

Et l'on s'empresse d'ajouter avec admiration :

—Comme il doit être savant!

Il est généralement chimiste.

* * *

Il y a aussi le savant silencieux. Oh! le brave homme de savant et combien peu encombrant que celui-là! Il ne parle pas, n'écrit pas, et quand on lui demande son opinion, il se borne à sourire mystérieusement avec de petits hochements de tête qui semblent craindre d'en trop dire. Son silence entêté lui a valu la réputation d'un penseur très profond. Il est quelquefois astronome et toujours décoré.

* * *

N'oublions pas le savant distrait qui, dans un salon, marche sur les pieds des danseurs, à table, boit dans le verre de sa voisine et s'excuse en disant: "Il n'y a pas de mal, je ne suis pas dégoûté!"

C'est un savant de ce genre-là qui, étant assis à côté d'un de ses congénères devant une table de travail où tous deux, la plume à la main, rédigeaient gravement un indigeste "Traité" de n'importe quoi, sentit soudain une démangeaison à la jambe.

Il y porte la main pour se gratter tout en continuant de rouler dans sa docte cervelle les combinaisons les plus scientifiquement abracadabrantes.

Mais par distraction, sa main se trompe de jambe et il gratte avec autant de conviction que de persévérance le tibia de son collègue.

Alors celui-ci, persuadé qu'il se grattait lui-même, pose la plume à son tour en continuant, lui aussi, de rouler... (voir plus haut).

Le savant distrait n'est généralement pas dangereux, à moins qu'il soit médecin. Il fait alors beaucoup de ravages dans sa clientèle, mais, par compensation, il a l'estime des administrations de pompes funèbres.

* * *

On pourrait multiplier ces croquis et faire défiler, les unes après les autres, toutes les variétés de savants connues: le savant modeste — on assure qu'il en reste encore, — le savant féroce qui, sous prétexte de vivisection, fait joujou avec des entrailles de chien vivant; le savant industriel et industrieux qui fabrique des chaussettes pur fil avec des fibres de poireau; le savant... Mais on n'en finirait pas!

Arrêtons-nous, pour la bonne bouche, au savant macabre, celui qui m'est le plus sympathique parce qu'il a laborieusement pâli sous la lampe nocturne, le nez dans de gros bouquins hérissés de signes barbares, simplement pour me fournir mon mot de la fin.

Il a découvert, cet homme de génie, une nouvelle façon de traiter les cadavres comme ils le méritent. Nous avions déjà plusieurs façons de procurer à nos morts le repos de la tombe: d'abord l'inhumation pure et simple, ce qu'on appelle le vieux jeu; puis, l'incinération ou crémation; la métallisation qui fait ressembler les défunts à des statues de grands hommes, sans le socle; l'absorption stomacale compliquée de mastication préalable qui n'est guère usitée que chez les peuplades adonnées aux pratiques du cannibalisme..., etc.

Le savant macabre, lui, a inventé la liquéfaction. Vous avez bien lu, il liquéfie les morts, il les convertit en liquide. Avec son système, on peut mettre ses aïeux en bouteille et les conserver pieusement derrière les fagots, entre une barrique de Beaune et des bouteilles de Moët.

Que c'est donc beau, le Progrès!

Seulement, il ne vous échappera pas que ce mode de sépulture pourra donner lieu à des confusions déplorables. Vous imaginez-vous un dialogue comme celui-ci, à l'issue du déjeuner:

Madame, regardant la bouteille. — Ciel!

Monsieur, tranquillement. — Plaît-il?

Madame, éclatant en sanglots. — La bonne s'est trompée de tas... Nous venons de boire maman.

—Monsieur, s'essuyant vivement la bouche. — Ma belle-mère!... C'est donc ça... je me disais: Ce vin-là est aigre!...

FORCE MAJEURE

JACQUES Lessaule faisait le métier de pleureur aux enterrements, et le faisait très bien d'habitude. Un jour, son compagnon, Pierre Quiroul, va le trouver et lui dit :

—Jacques, il faut venir pleurer, ce soir, à l'enterrement de mon vieil oncle, M. Mousse.

—Je ne le puis pas.

—Pourquoi?

—Je ne puis pas pleurer aujourd'hui, ma belle-mère est morte ce matin.

Une chasse au Lion
A STE-MADELEINE

Et autrement, voici comment nous chassons le lion, à Sainte-Madeleine: un arbre, une chèvre, un pot de goudron, une solide laisse..., pas plus, mes bons!... je place ma chèvre au pied de l'arbre; j'arrose de goudron des feuilles sèches disposées tout autour; puis, m'aidant de ma laisse, je m'installe sur une branche, et j'attends en fumant bien tranquillement ma pipe.

"Bonguienne! se pense-t-il en lui-même, il y a quelque chose qui me gêne par-là... Tiens, ce sont ces maudites feuilles!..." Mais alors, en voulant les arracher, il s'en barbouille le museau. Jugez un peu de sa rage! Seulement, plus il rage, plus il s'en fourre! Quand enfin griffes et dents sont tout à fait enfouies dans les feuilles, c'est le moment de le prendre.

Le lion ne tarde pas à venir: "Diable! se dit-il, voilà une chèvre qui ferait bien mon affaire! mais, quel est ce particulier qui, de là-haut, paraît me narguer?..."

Et, grinçant des dents, il tourne, retourne, va, vient, si bien qu'au bout de quelques minutes, les feuilles imprégnées de goudron lui font autour des pattes de véritables manchons.

Je descends par ma laisse, je dégage celle-ci pour y attacher le pauvre, qui n'en peut mais, et, précédé de mon cabri, qui bondit de joie, je l'emmène tout penaud, tout larmoyant, au poste voisin...

Et voilà, pas moinss', comme nous chassons le lion, nous autres, à Sainte-Madeleine!...

L'EPOUSE GALLIMARD

MADAME Gallimard se présente devant le tribunal, d'un air qu'elle veut rendre modeste, fait une douzaine de révérences et s'écrie d'une voix enrouée et brève, qui n'annonce pas précisément la douceur.

—J'aime la justice et vous tous, messieurs les juges, et je viens vous demander vengeance contre Mme Tassin, qui m'a profondément houspillée, passez-moj le mot.

Le juge. — Vous vous portez partie civile, madame; êtes-vous autorisée de votre mari ?

Madame Gallimard. — Je n'ai pas pour habitude de consulter mon mari.

Le juge. — Il est indispensable que vous soyez autorisée de lui.

Madame Gallimard. — Puisque vous le voulez absolument, il est ici, ça ne sera pas long. — Gallimard! Gallimard! ici, mon bonhomme; viens dire à ces messieurs que tu m'autorises.

Gallimard. — Que je t'autorise, et à quoi, Isabelle ?

Madame Gallimard. — C'est mes affaires et pas les tiennes; dis que tu m'autorises; on ne te demande que ça; voyons, soyez donc convenable!

Gallimard. — Tout ça, c'est bel et bon, mais, moi, je n'aime pas les procès; puisque t'as besoin que je t'autorise, c'est que je suis le maître... Eh bien, je veux savoir si ça te coûtera de l'argent.

Le juge. — Si la prévenue est acquittée, votre femme sera obligée de payer les frais, elle ou vous.

Gallimard. — Je ne veux rien payer du tout; tout ça, c'est des disputes de femmes que ça ne vaut pas six blancs.

Madame Gallimard. — Monsieur Gallimard! qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui? Vous faites bien le fier, est-ce que vous avez rêvé que vous étiez "chat de Perse" ?

Gallimard. — Je suis le maître, voilà tout.

Madame Gallimard. — Mais vous savez bien que cette créature m'a abîmée, assassinée, noyée dans mon sang?

Gallimard. — Laisse donc! tu te plains toujours et c'est toujours toi qui commences.

Un spectateur, qui paraît connaître les usages de la police correctionnelle, dit tout bas à M. Gallimard que, s'il n'autorise pas sa femme, elle n'en sera pas moins condamnée aux frais faits jusque-là. Aussitôt l'époux insurgé s'écrie:

—Ah! ben, si c'est comme ça, qu'elle se contente. Je t'autorise, Isabelle, je t'autorise, va ton train!

Madame Gallimard, d'un ton menaçant. — T'as bien fait, va!... Maintenant, messieurs, c'est à vous de me venger de cette créature.

Le juge. — Expliquez les voies de faits dont vous vous plaignez.

Madame Gallimard. — Elle m'a déchiqueté mon bonnet, arraché des poignées de cheveux, et lapidé la figure avec ses ongles, que ça faisait autant de fontaines d'où le sang sortait à flocons.

Madame Tassin. — Dites donc, mijaurée, ne m'avez-vous pas appelée dépouilleuse d'enfants dans les allées?

Madame Gallimard. — Certainement que je l'ai dit, et à preuve encore...

Madame Tassin. — Ne m'avez-vous pas appelée balocheuse?

Madame Gallimard. — Tiens, c'te malice, puisque nous l'avons été ensemble.

Madame Tassin. — Et la poignée de tabac que vous m'avez lancée à la figure?...

Madame Gallimard. — Pour ça, c'est pas vrai, et je demande la preuve.

Madame Tassin. — J'ai mes témoins.

Madame Gallimard. — J'ai les miens aussi.

Le tribunal, se trouvant suffisamment édifié par le petit échantillon qu'il vient d'avoir de la plaignante, ne juge pas à propos d'entendre une seule des quinze commères que les parties avaient amenées à leur suite, et, sans même délibérer, il renvoie madame Tassin de la plainte, et condamne madame Gallimard aux dépens.

Madame Gallimard. — J'en appelle.

M. Gallimard. — Pour ce qui est de ça, je ne t'autorise pas.

Le maquillage des fleurs

PEU DE FRAIS peut-on orner sa table? Le luxe des fleurs, pour la table surtout, n'a jamais été aussi grand qu'à notre époque. Dans les maisons les plus modestes, la table se pare, au moins aux repas de fête, de ce luxe gracieux. Mais si les fleurs sont un enchantement pour les yeux, elles sont aussi une ruine pour les petits budgets, et c'est pour ceux-là que nous écrivons cet article, qui apprendra à nos lectrices comment on peut donner à une fleur banale un éclat et une fraîcheur extraordinaires.

Il n'est point besoin de fleurs rares, il n'est point besoin de fleurs chères pour doter nos appartements de cet indispensable et gracieux ornement. Les fleurs les plus humbles s'enrichissent des plus brillantes couleurs, grâce aux ressources de la palette et de quelques procédés scientifiques.

Si vous recevez et que vous ayez l'intention de parer votre table de quelques motifs fleuris, achetez des fleurs quelconques, roses, marguerites, reines des prés, oeillets, etc., apportées ou cueillies de la veille et de fraîcheur douteuse, que vous obtiendrez naturellement à des prix inférieurs. Choisissez les plus belles, trempez une partie de leurs tiges dans de l'eau bouillante, peu à peu vous les verrez reprendre leur fraîcheur, et ressembler à des fleurs fraîchement cueillies. Cette première opération terminée, on coupe la partie de la tige échaudée et l'on plonge ensuite les fleurs dans un peu d'eau froide. Voici pour les plus belles. Passons maintenant au deuxième choix de notre bouquet.

Nous nous trouvons en présence de roses rouges qui ont tourné au violet ou au bleu. M. Capus, un naturaliste distingué, préconise ce moyen que j'ai vu employer avec succès pour rendre à la rose sa couleur primitive. On imprègne une bande de papier buvard blanc d'acide azotique très étendu (dix ou douze fois) que l'on conserve dans un flacon bien bouché. On y place la fleur et on met le tout entre plusieurs feuilles de papier sec, que l'on soumet pendant plusieurs secondes à une pression modérée. Au bout de ce temps, l'ancienne couleur a reparu. Cependant, les fleurs ne demandent pas toutes la même pression, ni la même concentration dans l'acide; ainsi, quand une fleur est trop pâle après l'opération, c'est que la concentration était insuffisante ou la pression trop forte; si, au contraire, sa teinte est trop foncée, c'est qu'on était tombé dans l'excès opposé. Il faut noter aussi que les feuilles vertes de la plante ne doivent pas venir en contact avec l'acide, sous peine de perdre de leur couleur.

On pourrait aussi exposer les plantes desséchées et divisées en petits paquets à l'acide sulfureux, en les plaçant dans une caisse qu'elles ne remplissent qu'en partie et dans laquelle on fait brûler du soufre. Mais le procédé a des inconvénients d'odeur qui le font généralement repousser.

Une autre recette mérite aussi de fixer l'attention. On prépare une liqueur en dissolvant 5 gros de copal clair, mélangé préalablement avec son poids de sable ou de verre pâle dans une livre d'éther. On trempe les fleurs dans la liqueur, on les en retire avec précaution, et on les laisse sécher pendant dix minutes environ. On répète cette opération quatre ou cinq fois de suite. Enfin, on peut aussi se servir de sel ammoniaque dans la proportion de 1 gros par pinte d'eau. Lorsque par ces différents procédés la fleur flétrie a gagné une nouvelle jeunesse, on la débarrasse des feuilles recroquevillées et l'on fait disparaître les tares qui assombrissent sa gaine verte. L'opération, bien que délicate, est toute simple, et l'on peut y employer des enfants. Mais la survie donnée ainsi aux fleurs est un trompe-l'oeil, et un observateur pourrait

LE PARFUM ARTIFICIEL

A la fleur maquillée on peut rendre artificiellement son parfum naturel à l'aide de quelques gouttes d'essence spéciale.

LE MAQUILLAGE DE LA FLEUR

Avec une brosse très douce, de préférence en putois, on passe une légère teinte sur les stries, et on redonne un peu de vigueur aux parties décolorées.

LA COMPOSITION DU BOUQUET

Il n'est point besoin de fleurs rares, ni chères. Prenez des fleurs quelconques, roses, marguerites; fussent-elles même de fraîcheur douteuse, en trempant leurs tiges dans l'eau bouillante et à l'aide de procédés chimiques vous leur donnez une vie nouvelle.

bien, si n'intervenait pas un maquillage habile, reconnaître la supercherie à une sorte de lèpre qui strie près de l'étamine les pétales des fleurs restaurées. Il faut donc, pour réparer des jours l'irréparable outrage, composer une palette fraîche et brillante au moyen de couleurs sans danger, délayées dans de l'eau légèrement gommée.

Avec une brosse très douce, en putois de préférence, on passe une teinte légère sur les stries, et même on profite du travail auquel on s'applique pour donner un peu de vigueur aux parties décolorées.

Nous avons maintenant des fleurs fraîches, éclatantes, comparables à celles que l'on moissonne sur les plus beaux parterres; mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, les pauvres belles ont des tares à dissimuler, et nous devons les y aider avec toutes les ressources de notre imagination fertile.

Au lieu de nous contenter de les grouper, en mariant aussi harmonieusement que possible leurs couleurs diverses, dans des vases de porcelaine ou de cristal, nous les faisons entrer dans l'ornementation, dont d'ailleurs elles font tous les frais, de motifs ou de sujets destinés à parer une table.

Au moyen de fil de laiton, on construit corbeilles et paniers qui serviront de carcasses aux motifs fleuris. Puis on relie tous les motifs entre eux de façon à former des galeries de fleurs qui courent en méandres capricieux devant les convives, éblouis par ce spectacle inaccoutumé.

En Angleterre surtout, où la table la plus modeste est toujours parée de fleurs, voire même de fleurs artificielles, on remarque de véritables chefs-d'oeuvre de décoration fleurie, que l'on peut imiter à peu de frais, en suivant scrupuleusement les indications que nous donnons plus haut. Quant aux parfums de ces fleurs vivifiées, il n'est d'autre moyen de le leur rendre qu'en faisant appel à la parfumerie. Quelques gouttes de chacune des essences spéciales qu'elle prépare suffisent pour parfumer tout un bouquet.

Et ainsi, plus heureuse que la femme, la fleur fanée peut reconquérir momentanément la vie, la fraîcheur et le parfum, à l'aide de moyens très simples.

Quelle femme, lorsque les cheveux ont blanchi, ne souhaiterait sort aussi heureux, pour jouir, ne fût-ce que pendant quelques heures, de l'illusion qu'elle est encore jeune.

En terminant, voici un procédé ingénieux pour disposer les fleurs dans un vase ou une jardinière, et cela, en les maintenant bien droites, sans pourtant en employer une grande quantité.

On prend une série de bouchons de liège plats, comme ceux qui ferment les bocaux à conserves. Au centre de chacun d'eux sera pratiqué un trou de la grandeur d'une pièce de vingt-cinq centins. Ceci fait, on introduit les tiges des fleurs dans ce trou, en montant le liège à la hauteur voulue, pour que les têtes émergent de la quantité que l'on souhaite. Il ne faut pas oublier que, le liège restant à la surface, la hauteur hors du liquide sera comptée de l'endroit où on les arrêtera. Avec 20 ou 30 fleurs et quelques branches de verdure, on pourra, grâce à cet artifice, obtenir une gerbe, une corbeille simulée, d'un effet très réussi et à peu de frais. Les bouquets ainsi disposés ont une grâce, une légèreté dont n'approchent pas ceux qui sont faits d'après le moyen ordinaire.

Il existe encore le système des rubans de plomb, qu'on pince après la tige, mais il est plus compliqué et ne peut servir que pour les fleurs basses. Enfin, on peut aussi placer à la surface de la jardinière un réseau métallique, que l'on peut très facilement exécuter soi-même au moyen d'un morceau de treillage mécanique tendu sur une petite armature de gros fil de fer. Les tiges des fleurs se passent dans les trous du grillage.

L'eau dans laquelle on mettra baigner les tiges sera renouvelée chaque jour, et on y fera dissoudre quelques cristaux de soude (ou de sel de cuisine), une bonne poignée par pinte. On peut aussi mettre un petit morceau de camphre, ou bien battre dans l'eau une cuillerée de savon noir, mais ces moyens sont plus compliqués et plus coûteux. Inutile de rappeler que le bout des tiges doit être refraîchi tous les deux ou trois jours. De plus, soir et matin, on aspergera d'eau fraîche les fleurs, soit avec ses doigts, soit avec un minuscule arrosoir, s'il s'agit d'une grande jardinière.

MARGOT.

LE CHANGEMENT DE VIE

Les femmes intelligentes s'y préparent

Les dangers et les souffrances de cette période critique évités par l'emploi du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Combien de femmes comprennent que la période la plus critique de la vie d'une femme est le changement de vie et que l'anxiété qu'éprouvent les femmes à l'approche de cette époque n'est pas sans motif?

Si son système est en mauvaise condition ou si elle est prédisposée à l'apoplexie ou à la congestion d'un organe quelconque, c'est probablement à ce moment que le danger deviendra plus imminent, accompagné d'irritations nerveuses, et rendra la vie un fardeau.

Alors, aussi, les cancers et les tumeurs commenceront vraisemblablement leur œuvre destructrice. Des symptômes tels que la suffocation, chaleurs, éblouissements, migraines, craintes injustifiées, bourdonnements dans les oreilles, timidité, palpitation de cœur, irrégularité, constipation, appétit capricieux, faiblesse et inquiétude sont promptement remarqués par les femmes intelligentes qui sont près de cette époque de la vie ou un grand changement est sur le point de se produire.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est le plus grand remède pour les femmes à cette période critique, et l'on peut s'y fier pour faire disparaître ces dangereux symptômes et conduire sûrement à la santé et à une heureuse vieillesse.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham renforcit l'organisme féminin et reconstitue le système nerveux épuisé mieux que n'importe quel autre remède.

Madame Louis Belleau, 17 rue Ramsay, Québec, Qué., écrit:

Chère Mde. Pinkham:—

"Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham m'a aidée à passer la période du retour de l'âge avec très peu de souffrances et maladie, et je suis heureuse de lui donner mon témoignage, car je considère que c'est le remède que toutes les femmes devraient prendre. Je suis mère de trois enfants et quand j'eus atteint l'âge de cinquante ans ma santé n'était réellement pas trop bonne, et je suis certaine que si je n'avais pas pris votre Composé Végétal je n'aurais pas traversé cette crise sûrement. J'en pris, de temps à autre, pendant deux ans et je constate que j'ai maintenant une santé et une force splendides et je me sens plus jeune et mieux qu'il y a dix ans. Gloire à votre remède et puissent toutes les femmes apprendre sa valeur."

Pour conseils spéciaux concernant cette importante période les femmes sont invitées à écrire à Mde Pinkham. Ils sont gratuits et toujours utiles.

CET ARTICLE S'ADRESSE AUX

GENS INTELLIGENTS

Notre offre de $500.00 publiée dans cette revue pendant les quatre dernières semaines, a prouvé surabondamment que le temps était passé ou les gens croyaient qu'un seul remède pouvait guérir toutes les maladies. Pas un charlatan ni fabricant de remèdes à tous maux, n'a relevé notre défi.

Nous possédons 42 Préparations Végétales, Naturelles, sans poison; et nous garantissons que chacune de nos préparations peut guérir une maladie, (pas plus.)

Nous conduisons un Laboratoire scientifique, et non une officine secrète de remèdes patentés, et ne publions pas de certificats, préférant guérir tout simplement nos malades.

Après un examen minutieux des cas, notre médecin spécialiste vous répondra, si oui ou non nos préparations peuvent guérir ces cas. Nous préférons toutefois être consultés par les malades qui ont abandonnés même l'espoir d'une guérison, et désirant acquérir par tout le Canada, la même réputation que nous avons déja à Montréal, tout en aidant au soulagement des maladies, voici ce que nous proposons:

LISEZ ATTENTIVEMENT

Aux cinq (5) premières personnes (malades) dans chaque ville, village, ou campagne qui nous enverra avec cette annonce, un timbre de deux centins, et un état détaillé de sa maladie, (quelle qu'elle soit) nous donnerons les moyens de se guérir à peu de frais ou même pour rien, comme nous l'expliquerons sur notre réponse. Rappelez-vous que nous avons des remèdes spéciaux pour chaque maladie.

Voulez-vous profiter de cette offre bona-fide? si oui, écrivez immédiatement au

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté
136 ST-DENIS, MONTREAL, Can.

NOS DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal

Clark's

Fêves au Lard
DELICIEUSES
de Clark

Le Meilleur Lard, — Fêves choisies — assaisonnement parfait — cuisson scientifique.

Vendues en boîtes, prêtes à servir avec ou sans sauce Chili ou Tomates

6c. et 10c. le canistre

W. Clark, Mfr.,
Montréal.

4-9-04

Tél. Bell MAIN 2541

Bastien & Brunelle
MARCHANDS - TAILLEURS

2028, rue Ste-Catherine

Toujours en mains les dernières nouveautés de Londres et de New-York

. . . . COUPE GARANTIE

LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le

WILSON'S INVALIDS' PORT.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent aperitif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, $1.00. Six bouteilles, $5.00.

SIROP DU DR LÉONARD

Spécifique pour les coliques des enfants, Diarrhée, Dyssenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des poumons.

En vente chez tous les pharmaciens. PRIX : 25 cts

Préparé par

La Cie Chimique "Léonard"
3141, rue Notre-Dame, MONTREAL

The Ault & Wiborg Co of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

La prestidigitation dévoilée

M. Auguste Germain a fait naguère au Théâtre d'application, à Paris, une conférence intéressante dans laquelle, secondé par M. Dicksonn, qui faisait auprès de lui des expériences démonstratives, il a dévoilé à ses auditeurs les petites supercheries auxquelles sont obligés de recourir les prestidigitateurs pour transporter leurs spectateurs dans le pays du merveilleux et de l'impossible; ce qui paraissait inexplicable a donc été expliqué, cela revient à dire que cette séance a été pour le conférencier et pour l'habile magicien du boulevard des Italiens l'occasion d'être vigoureusement applaudis.

M. Germain nous a décrit les tours de passe-passe des jongleurs et des escamoteurs du bon vieux temps, qui s'affublaient de vastes robes à larges manches, non point seulement pour en imposer à leur public, mais encore et surtout afin de dissimuler avec plus d'aisance les divers objets qu'ils se disposaient à faire disparaître. Puis, abandonnant prestement cette enfance de l'art, il nous a initiés aux divers trucs actuels des prestidigitateurs, depuis la boîte à double fond, appelée en termes du métier "la ferblanterie" jusqu'au dernier mot de la mystification moderne, c'est-à-dire l'hypnotisme de théâtre et l'escamotage, en pleine scène, d'une personne en chair et en os.

Nous n'insisterons pas sur les tours puisés dans la "ferblanterie" : ils peuvent se retrouver à peu près dans tous les recueils de physique amusante mis entre les mains de nos babies; d'ailleurs, maintenant, faire passer à l'aide de deux cornets de papier un verre d'eau à la place d'une bouteille de vin, ou un dé d'un chapeau à un autre, ne constitue plus que les bagatelles de la porte, auxquelles on n'aime plus guère à s'arrêter. Un des "numéros" qui mérite d'être mentionné est celui qui consiste dans le moyen de faire disparaître une cage renfermant un oiseau: l'opérateur a passé, au préalable, sous les manches de son habit une simple corde allant d'un bras à l'autre et attachée au poignet gauche par un bout et par l'autre à la cage. La longueur de cette corde est réglée de façon qu'elle soit tendue, lorsqu'on tient la cage avec les deux mains rapprochées du corps. Le déploiement obtenu par les bras vigoureusement jetés en avant donne la course nécessaire pour que la cage s'enfile aussitôt dans la manche droite et disparaisse sous cette subite traction. Il faut dire aussi que la cage est confectionnée de telle sorte que, d'une grande souplesse, construite entièrement en fils de laiton et ayant l'apparence d'une cage ordinaire faite de bois et de fils de fer rigides, elle puisse, sous l'effort qui la tire vers la manche de l'opérateur, abandonner sa forme carrée pour s'allonger en fuseau, tout en laissant sain et sauf un oiseau qui, au moment de l'opération, est perché sur l'unique barreau du milieu.

Voulez-vous connaître la pensée de votre voisin: c'est bien simple, vous dit M. Dicksonn, ayez un compère qui la connaisse et vous la transmette d'une manière invisible pour les autres spectateurs. Neuf cartes sont disposées en carré sur une table; touchez du doigt celle d'entre elles que vous préférez, tandis que le "liseur de pensées" tourne le dos à la table et ne peut avoir de communication avec personne. Vous avez fait votre choix, vous avez touché le roi de carreau, par exemple, qui se trouve au milieu du carré; le devin se retourne, jette rapidement les yeux sur M. Dicksonn, dont le doigt est distraitement posé sur un petit morceau de carton qu'il tient, bien par hasard, à la main. "C'est le roi de carreau!" dit triomphalement notre devin, aimable compère qui a vu le pouce de M. Dicksonn, appuyé sur le milieu du petit carton. Il n'y a donc là qu'une pure convention de signes habiles.

Désirez-vous maintenant arrêter votre pouls, quand bon vous semble? Placez à la naissance de l'avant-bras gauche une demi-sphère de façon que par une contraction du bras cette boule forme pression sur l'artère et entraîne ainsi l'arrêt de la circulation du sang; par suite on obtient celui du battement du pouls. Pour si peu qu'on ait quelques notions d'acrobatie pour savoir se tenir très raide, la tête sur une chaise et les pieds sur une autre, on fait un excellent cataleptique de tréteaux, capable de supporter des poids assez lourds et passer ainsi pour un hypnotisé.

Tous ces procédés qui sont en usage chez nos magnétiseurs de théâtres, sont, comme on voit, des moins complexes, mais plus les tours sont simples et plus ils font d'effet: c'est là un axiome qui, d'après M. Germain, doit être érigé en dogme par les prestidigitateurs.

Cependant, pour faire disparaître une personne assise en pleine scène sur un bon fauteuil Voltaire, il faut encore avoir recours à de nombreuses "ficelles". Le patient est installé sur une chaise qui est placée d'elle-même sur un journal formant isolateur afin de bien démontrer qu'aucune trappe ne peut s'ouvrir devant lui. Un voile est jeté sur la personne et, en un clin d'oeil, le voile et la personne disparaissent.

Voici comment s'exécute ce tour; au moment où le voile est jeté, un invisible mannequin en fer bruni, tenant au siège même et qui donne l'apparence de la saillie des genoux, des épaules et de la tête, est immédiatement adapté par la personne cachée. Entre ce mannequin appelé "équipe" et la chaise, est un espace assez large pour permettre au patient de se dégager pour glisser dans une trappe placée au-devant de lui, sous le journal, qui est un chef-d'oeuvre d'ingéniosité: une ouverture en carré à quatre découpures de la grandeur même de la trappe y est ménagée, la personne s'y engage et, à peine est-elle sous les planches de la scène, qu'elle replace les découpures du journal et les maintient au moyen d'un simple morceau de papier gommé qu'elle applique à leur point de jonction, ainsi qu'on le ferait pour mettre un cachet à une enveloppe. Le journal a donc repris sa forme première; à ce moment, l'opérateur saisit le voile par le milieu avec les deux mains, le rejette brusquement en arrière et dans la hauteur; alors, dans ce mouvement, l'équipe se rejette derrière le dossier de la chaise, tandis que le voile, grâce à une ficelle à laquelle il est accroché et qui passe dans la manche et la jambe gauche de l'opérateur, suit cette route et disparaît par une petite trappe qui se trouve près du pied gauche de l'opérateur, et d'où une main invisible tire à elle avec rapidité. Les trappes se referment et le tour est joué.

Depuis, M. Dicksonn a reçu, au sujet de cette conférence au cours de laquelle il a donné ces intéressantes explications, de nombreuses lettres de prestidigitateurs et de magnétiseurs, qui l'ont blâmé d'avoir ainsi divulgué les trucs de ses prédécesseurs, ceux de ses confrères et les siens.

M. Dicksonn a répondu qu'il n'avait eu qu'une seule intention en faisant ces expériences démonstratives : celles de rehausser la prestidigitation dans l'esprit du public en lui montrant l'habileté qu'il faut déployer pour en faire aujourd'hui une science vraiment amusante et la transformer en un art perfectionné.

Pensées — Maximes — Sentences

Promettez longtemps, car l'espérance est plus vive que la reconnaissance.

* * *

Il y a des gens qui sont ennemis de tous les conseils qu'ils ne donnent pas.

* * *

On est bien aise de trouver que tous les malheureux sont coupables, afin de les abandonner avec apparence de justice.

* * *

Quand les louanges sont fines, elles séduisent les plus austères.

* * *

On s'étonne trop de ce qu'on voit rarement, et pas assez de ce qu'on voit tous les jours.

* * *

On n'a jamais assez d'amis; mais un ennemi est toujours de trop. — L'abbé de La Roche.

C'est être vaincu que de combattre, et le coeur a déjà cédé du moment qu'il s'est défendu.

* * *

L'insensibilité peut passer pour l'imbécilité de l'âme.

* * *

Souvent il faut achever le bienfait en pardonnant l'ingratitude.

* * *

Comme on ne croit jamais les autres meilleurs que soi, moins on vaut, moins on a bonne opinion des hommes.

* * *

Qu'avons-nous du bonheur? L'espérance et le souvenir.

* * *

On juge avec sa raison et on agit avec son caractère; voilà souvent la clef de nos inconséquences.

KODAK

'BROWNIE'

Un appareil photographique parfait, se changeant en plein jour, artistique, léger et compacte

No 1, Prix $1.00 ; No 2, Prix $2.00

Expédiés franc de port, par express sur réception de $1.10 pour le No 1 et $2.18 le No 2. • Développage et impression de plaques photographiques ou pellicules, une spécialité. • Pamphlets descriptifs, superbement illustrés, gratis sur demande.

The D. H. Hogg Co., 660 Craig, Montréal

Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME
TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs, et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VIBRASSAGE.

Catalogue Gratis — Commandes par la poste demandées.

Ecrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel."

LES VALISES FOURNIER

Vous assureront le confort en voyage. Les trois compartiments vous permettront de conserver chaque article à sa place et en parfait ordre. Tous genres et de tous prix.

J. E. FOURNIER

64, rue St-Laurent —— 1964, rue Notre-Dame
Gros : au No 1863, rue Notre-Dame
Manufacture : 60, rue St-Jacques

Correspondance et variétés

NOUS ne sommes plus au temps où la coquetterie ne se manifestait que dans la toilette, sans jamais s'occuper des détails qui constituent le cadre de la vie, des diverses pièces du logement enfin. Maintenant, nous tenons à ce que nos maisons donnent une impression agréable, que tout y soit harmonieux, gai, artistique, même.

Le goût féminin s'ingénie à trouver les plus jolis arrangements, les combinaisons les plus coquettes pour faire le "home" attrayant.

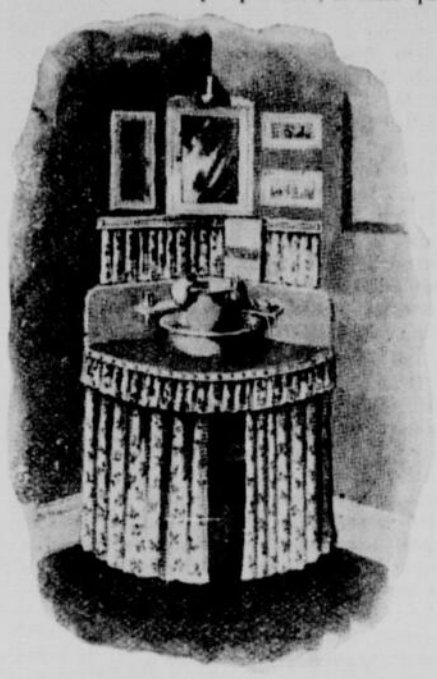
Dans l'intérieur le plus modeste, il faut qu'à défaut de luxe, règne le confort et un certain cachet personnel; c'est pourquoi la plus humble des ménagères aime qu'on lui donne le moyen de parer coquettement sa maison, sans qu'il lui en coûte beaucoup.

Voici une petite table-écritoire qui fera très bonne figure dans un boudoir, un cabinet de travail, et même dans un angle du salon. Facile à monter, avec des matériaux peu coûteux, la femme la moins adroite viendra à bout du petit travail que ce joli meuble demande pour être complet. Vous achetez d'abord chez un marchand de meubles, ou vous faites faire par le menuisier, une de ces petites tables de bois blanc, toute simple, munie d'un tiroir et posée sur quatre pieds tournés. D'autre part, vous vous procurez quelques planches de bois blanc poli, une baguette de fer, de petits anneaux, deux verges de mousseline à rideaux, une verge de flanelle d'écolier, et quelques crochets de fer à tiges filetées. Vous introduisez un de ces derniers crochets dans chaque pied de la table, en dedans, de façon à ce que le plat du crochet se trouve horizontal et forme support, sur lequel vous posez une tablette faite avec quelques-unes de vos planches de bois blanc. Vous aurez eu soin d'échancrer à l'aide d'une scie ou d'un couteau cette tablette sur l'une de ses faces, afin que les genoux soient à l'aise lorsqu'on sera assis près de la table. Sur le dessus de celle-ci, vous posez un morceau de flanelle verte, dite flanelle d'écolier, que vous couvrez tout autour d'une bande de cuir ou d'un galon meublier posé avec de petits clous à tête de cuivre ou de nickel. Vous confectionnez ensuite, avec le reste de vos planches, une petite étagère. Il n'est pas un homme de bonne volonté qui ne soit capable d'en construire une semblable au modèle que nous donnons, à l'aide d'un simple couteau, d'un marteau et de quelques petits clous. Alors, vous passez sur votre bois une couche de peinture blanche, que vous laissez sécher avant d'y appliquer une autre couche de peinture et une de vernis "émail". Il ne vous reste qu'à poser votre tringle de fer, à y enfiler vos rideaux de mousseline de la façon que vous le montre notre gravure, et vous avez une table à écrire qui fera l'envie de toutes vos amies, et vous coûtera à peine $1.50.

Moins compliquée et tout aussi économique est la jolie "toilette" que représente notre seconde figure. Deux tablettes de bois blanc taillées de façon à s'adapter exactement à l'angle de la chambre, et dont la partie extérieure est un peu arrondie, trois pieds environ de moulure dorée étroi-

Table à écrire facile à confectionner et coutant à peu près $1.50.

te, quelques verges de mousseline à rideaux, une verge de galon d'or, quelques pe.ts clous, deux petits tasseaux en plâtre doré, une demi-verge de toile cirée blanche, et une petite glace, voilà ce qu'il faut pour confectionner ce joli coin de toilette. Les deux tablettes seront tendues de toile cirée, et celle du haut sera bordée d'un galon doré et d'un volant de mousseline. Un rideau de mousseline glissant sur une tringle et tombant jusqu'au parquet, permettra de dissimuler les ustensiles de toilette qu'on n'aime pas généralement à faire voir. Une tringle dorée semblable, autant que possible, à celle qui



Petite table de toilette élegante et commode revenant à $2.00 environ et très facilement exécutée.

encadrera la petite glace, sera posée sur la muraille et pourvue de deux baguettes de bois devant servir de porte-serviettes. Une petite tablette de bois, également recouverte de toile cirée, sera posée à mi-hauteur du dossier que l'on aura mis au-dessus de la table supérieure. Là, on mettra une carafe, un savonnier, une boîte à poudre, etc.

Dans une chambre à coucher un peu exigüe, cette petite combinaison sera très commode et ne déparera en aucune façon l'aspect général de la pièce. On pourra peindre ou vernir tout le bois devant paraître, de façon à ce qu'il s'harmonise avec l'ameublement de la chambre.

Ce sera joli tout plein, et la petite "toilette", une fois finie, ne coûtera guère plus de deux dollars.

C'est ainsi qu'avec du goût et de l'ingéniosité, on peut créer une foule de petits objets joignant le confort à l'élégance, et qu'on aimera d'autant plus qu'on y aura mis quelque chose de soi, et qu'ils rappelleront à tous moments notre pensée aux êtres chers qui nous entourent.

LEONA DUVAL.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

NOTE. — Il sera répondu dans cette colonne à toutes les questions que voudront bien nous poser nos lecteurs et lectrices concernant l'économie domestique, l'étiquette, les soins de la toilette, l'élégance, etc. Ces réponses sont absolument gratuites, et il n'est pas nécessaire aux correspondants de donner leurs noms et adresse, un pseudonyme suffit. La réponse est donnée dans les quinze jours qui suivent la réception de la lettre.

Les lettres devront être adressées ainsi : COLETTE, BUREAU DE L'ALBUM UNIVERSEL, MONTREAL.

* * *

Homonyme. — Je suis très sensible aux aimables choses que vous me dites, et je vous en remercie. Je ne connais pas le nom de ce monsieur de Saint-Jean d'Iberville, qui achète les vieux timbres, mais je puis vous assurer qu'en écrivant à M. J. O. Labrecque, 425 rue Saint-André, Montréal, vous pourrez obtenir de bons renseignements pour placer avec avantage vos 100,000 timbres. Inutile de vous dire que je vous souhaite tout le succès possible, et que s'il m'était loisible de vous aider davantage, je le ferais avec plaisir.

Québec 1905. — Très heureuse, je suis, de vous souhaiter de nouveau la bienvenue, et j'espère que vous ne vous ferez plus si longtemps attendre. Vous avez bien raison de ne pas désirer les plaisirs mondains; entre un mari que vous aimez et une enfant qui fait la joie de votre maison, vous êtes plus heureuse que les plus enviées de nos étoiles de salon. J'aimerais bien vous voir, vraiment, mais je n'espère pas avoir ce plaisir avant quelques mois. Notre revue va s'efforcer de vous plaire toujours de plus en plus, et je vous remercie de me dire aussi délicatement le bien que vous en pensez. Ecrivez-moi encore: vos lettres me sont des joies.

Une ignorante. — Le menu d'un banquet au panier est susceptible de varier à l'infini. Vous pourriez glisser dans la corbeille qui vous est attribuée trois ou quatre petits pâtés aux huîtres, soigneusement enveloppés séparément, quelques sandwiches, un gâteau de miel, des petits pains feuilletés, des gâteaux, des fruits, des bonbons; puis une petite bouteille de vin fin. Si les verres, couteaux, fourchettes, ne sont pas fournis par les organisateurs du banquet, il faut aussi en joindre au menu. Chaque panier est vendu à l'enchère, et l'acquéreur fait, pendant toute la soirée, l'office de chevalier servant auprès de la dame dont il a acheté le menu.

Lorenzo. — Nous avons publié, la semaine dernière, une longue liste d'adresses pour l'échange des cartes postales; vous y trouverez des noms de collectionneurs étrangers. 2. Je donne plus haut deux adresses où vous pouvez écrire au sujet des timbres. 3. L'Album Universel prend note de votre demande, et nous publierons bientôt de la musique pour autres instruments que pour piano. 4. Votre nom paraîtra dans notre prochaine liste de collectionneurs. 5. J'accepterai cette carte avec plaisir, et vous êtes bien aimable.

Violetta. — 1. C'est à titre gracieux que l'Album Universel publie les noms de ceux de ses abonnés qui désirent faire l'échange de cartes postales illustrées. Le vôtre paraîtra dans notre prochaine liste. 2. Pour nettoyer les gants de peau blanche, il suffit de les laver dans de la gazoline.

Touche-à-tout. — 1. Les petites baies que l'on appelle vulgairement "bluets" sont des airelles, et l'arbuste qui les produit est la myrthe. 2. Le painbina ou painbinau est produit par un arbuste appelé obier, ou plus vulgairement "douce-amère". 3. Oui, il y a des violettes un peu partout en notre pays; j'en ai cueilli de superbes sur le Mont-Royal, le printemps dernier; seulement, elles n'ont pas de parfum. 4. Un herboriste m'a dit qu'autour du Mont-Royal, il y avait près de cent variétés de fougères. J'en ai vu là, moi-même, de très belles. Vos questions sont intéressantes; revenez encore, je serai toujours à votre disposition dans la mesure de mes faibles lumières.

Maman. — 1. On remplace avantageusement tous les sirops de dentition en donnant aux bébés quelque objet qu'ils puissent mordre, de manière à satisfaire leur goût et leur instinct de porter à leur bouche tout ce qui leur tombe sous la main. C'est le moyen le plus efficace, non seulement d'activer la résorption des gencives et de faciliter la sortie des dents, mais encore et surtout d'amuser l'enfant. 2. Il faut soigner les dents de la première dentition pour prévenir leur carie et empêcher leur chute prématurée, si l'on veut que celles qui viendront les remplacer à partir de l'âge de sept ans trouvent la place nécessaire pour s'aligner d'une façon convenable. Et si, malgré tout, il en est quelques-unes qui se gâtent, il faut, tant qu'elles ne branlent pas, loin de les arracher, les faire soigner par un dentiste expérimenté.

Harland. — 1. Envoyez cette étude, et si elle est intéressante et bien rédigée, elle aura sa place toute marquée dans notre revue. Les photographies seront également bien accueillies. Vous pouvez adresser le tout à moi personnellement, oui. 2. Cette petite causerie sur la rentrée des classes a paru dans le numéro de l'Album du 9 septembre. 3. La pyrogravure consiste en certains dessins d'ornementation tracés sur cuir, sur bois ou sur une feuille de métal, à l'aide d'une pointe de fer chauffée à blanc. 4. A une jeune fille amie — à qui vous ne faites pas la cour — vous pouvez offrir, à l'occasion de sa fête, des fleurs, des bonbons, un livre, un morceau de musique ou une boîte de parfum.

COLETTE.

GRAND SUCCES

Dans le traitement de la coqueluche, les mères de famille emploieront avec succès le **BAUME RHUMAL,** recommandé par tous les médecins. Seulement 25 cents.

Aujourd'hui vaut deux lendemains.

Souscrivez dès aujourd'hui un contrat d'emprunt avec nous. Commencez à épargner immédiatement et vous aurez bientôt un actif productif toujours prêt à être employé en cas de besoin pour vous acheter une maison ou vous bâtir, suivant votre désir.

SI VOUS VOULEZ DEVENIR RICHE, PENSEZ AUTANT A ECONOMISER QU'A ACQUERIR.

Et d'ici au mois de mai 1907, vous serez logé dans votre propre maison. *Une économie de $1.25 à $2.50 par semaine vous conduit à ce but.* De grâce, ne payez pas de loyer pour enrichir un propriétaire, mais gardez cet argent pour payer VOTRE PROPRE MAISON. Venez ou écrivez ou un de nos representants ira chez vous à l'heure que vous le désirerez. Pour plus d'informations, adressez-vous à

G. ROBERT
Chambres 6 et 7, No 11, rue St-Sacrement, Montréal
ON DEMANDE DES AGENTS

CADIEUX & BRIARD
Maitres - Plombiers
TEL. BELL — EST 1819
Poseurs d'Appareils de Chauffage à Vapeur, à Eau Chaude et à Gaz, Système de Ventilation, Lumières et clochettes électriques, Toitures métalliques et en ardoises, Cornich s en cuivre "copper" et en tole galvarisée. Couvertures en gravois (garantis pour 10 ans).
807, St-Dominique

Jos. R. Mainville, L.L.B.
BUREAU : Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977 — NOTAIRE — LE SOIR : Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 — TEL. DES MARCH. 297
L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.P.Q.
Mesureur et Evaluateur — No 230 rue St-André Montréal

TEL. EST 4036
A. Carrière
PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André — Montréal

FÉLIX LABELLE — THÉODULE LESSARD
Labelle & Lessard
ENTREPRENEURS GENERAUX
TEL. BELL MAIN 2336 — Bureaux : 71a St-Jacques

Latreille & Frère
CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison — Montréal

TEL. MAIN 722 — RES. ST-LAMBERT MAIN 42
Lacasse Rousseau
INGENIEUR ELECTRICIEN
Gérant The Canada Electric Co. — 55 rue St-François-Xavier MONTREAL

TEL. BELL EST 1420
Brouillet & Lessard
CONTRACTEURS EN BOIS
79½ rue St-Elizabeth — Montréal

Jos. Daniel
CONTRACTEUR DE BRIQUES
140 rue Sherbrooke — Montréal

TEL. EST 2611 — RESIDENCE TEL. EST 1286
T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
191 RUE CRAIG EST — MONTREAL

De l'étude du chant chez nous et à l'étranger

La célèbre cantatrice Emma Eames

L'ETUDE du chant, abstraction faite des études préliminaires infantiles qui apportent des avantages indéniables, gagne a être entreprise aussitôt que, la mue étant terminée, la voix se trouve formée, c'est-à-dire entre dix-sept et dix-huit ans chez les femmes, entre dix-huit et vingt ans chez les hommes. Plus tôt serait dangereux, le manque de consistance des cordes vocales les exposerait à être forcées ou faussées, surtout dans le grave, ce qui amènerait par suite la perte des sons aigus et de tout le registre de tête pour les femmes.

Mais on peut commencer plus tard, si toutefois l'organe n'a pas été surmené par des extravagances, et s'il a conservé sa souplesse. Trente ou trente-cinq ans pour les hommes, vingt-six à trente ans pour les femmes, peuvent être considérés comme limites extrêmes.

Ces notions générales posées, nous livrons à la méditation des lecteurs les conseils que la célèbre cantatrice américaine, Emma Eames, vient d'adresser aux amateurs de chant en général, et tout particulièrement à ceux et à celles qui se destinent au concert ou à l'opéra.

Très souvent, dit Mlle Emma Eames, les élèves de chant m'ont demandé mon opinion sur les avantages de l'étude du chant chez soi et à l'étranger, pour quiconque a l'intention d'affronter la rampe de concert ou d'opéra. Or voici: D'abord, celui qui désire étudier sérieusement l'opéra devra nécessairement dire, pour un temps, adieu à sa patrie, afin d'apprendre à parler des langues étrangères à sa langue, et qui ne sauraient parfaitement s'acquérir que dans l'atmosphère et la place où elles sont parlées. Il n'est matériellement pas possible à une jeune fille vivant au milieu de gens parlant anglais d'apprendre à parler correctement le français ou l'espagnol.... pas plus qu'il n'est possible à une jeune Française d'apprendre à parler anglais ou allemand..., si elle continue à vivre au milieu de gens ne parlant que français. Vivre avec les étrangers, c'est l'unique moyen de se rendre compte de l'exacte signification des termes et des différentes tournures de langage qui leur sont propres. Je ne veux pas dire par là que l'opéra étranger est meilleur que le nôtre, loin de là, mais les théâtres d'Europe exigent une plus longue préparation de quiconque veut les affronter; de telle sorte que l'on a tout le loisir voulu pour perfectionner les connaissances acquises, surtout si l'on a la bonne et rare fortune d'être appelé à y chanter. Un étudiant isolé ne doit pas négliger de lier connaissance avec quelques professeurs, ce qui, entre autres avantages, lui fournira l'occasion de se faire des amis et de se procurer des distractions.

Les débuts ne doivent jamais être marqués au coin de l'hésitation. Je ne crois pas que l'on puisse approuver une jeune fille qui va étudier à l'étranger, si elle n'a au préalable donné des preuves manifestes de son talent; c'est-à-dire jusqu'à ce que sa voix lui ait rapporté quelque argent, prouvant ainsi qu'elle possède réellement un capital dans le gosier.

Les louanges nullement fondées de certains amis ne sauraient déterminer une jeune fille à quitter son pays pour aller se faire entendre ailleurs, où il lui faudra supporter et les inconvénients d'une nourriture étrangère et ceux, peut-être plus graves encore d'un climat extrêmement préjudiciable aux tempéraments canadiens ou américains, sans parler d'une foule de difficultés à surmonter avant de parvenir au succès.

Dans l'intérêt des jeunes filles américaines, il serait à propos d'établir la statistique des nombreuses, soi-disantes artistes qui sont allées à l'étranger dans le but d'étudier sérieusement le chant, et dont, par la suite, nul n'entendit jamais la voix mélodieuse. Peut-être établirai-je cette statistique quelque jour. Quoi qu'il en soit, je me suis souvent demandé si la plupart des professeurs de chant ne sont pas des charlatans.

Actuellement, je ne sais pourquoi, a écrit un maître français, tout le monde se dit professeur de chant, et les annuaires en fourmillent. D'abord, tous les accompagnateurs qui appartiennent à un cours de chant croient de bonne foi, par ce fait seul, avoir les capacités voulues; nul doute qu'ils pourront y parvenir, mais il leur manque au moins l'expérience personnelle. Je connais des violonistes, des pianistes, qui n'ont jamais eu la moindre voix et n'ont jamais essayé de chanter, qui s'intitulent hardiment professeurs de chant; d'autres se figurent qu'il suffit d'avoir un nom italien ou d'italianiser le sien. On voit par là avec quel sage circonspection il convient de procéder avant de confier un organe aussi délicat et fragile qu'un larynx fraîchement formé, à un professeur qui peut, par des exercices mal appropriés, le détériorer à tout jamais. On a dit quelquefois qu'un professeur femme convient mieux aux femmes, et un homme aux hommes; cela ne paraît nullement justifié, et beaucoup d'exemples démontrent que c'est chose absolument indifférente. Ce qui importe essentiellement, et quel que soit le sexe de l'élève, c'est d'avoir affaire à un maître qui ait déjà fait ses preuves, en formant de bons chanteurs, et qui ait lui-même chanté avec talent. Qu'il ait perdu ou conservé sa voix, peu importe en l'occurence, car il n'aura que rarement à prêcher d'exemple, et il lui restera toujours assez de voix pour se faire comprendre.

L'éducation spéciale du chanteur se compose de l'étude du solfège, de celle d'un instrument, et enfin de celle du chant et de l'harmonie.

C'est pourquoi les chanteurs n'ont certes pas à craindre de pousser aussi loin qu'ils le pourront leur instruction musicale. Ils n'en comprendront que mieux l'importance vraie de leur fonction, et sauront la remplir avec intelligence, sans être tenus d'avoir constamment recours à l'aide et aux lumières d'autrui.

S'ils pouvaient arriver à se convaincre, étant encore jeunes, de cette vérité que, par l'étude de la technique générale (solfège, théorie, harmonie,) renforcée de celle du piano ou d'un instrument de musique quelconque, ils conquièrent leur indépendance et leur liberté artistique, ils arriveraient à des résultats bien plus élevés et plus rapides, et notamment à un développement plus complet de leur personnalité. Tout professeur qui dirige un chanteur d'opéra doit non seulement connaître la culture de la voix, mais de plus avoir une idée parfaitement définie des exigences de l'opéra. Malheureusement, peu de professeurs possèdent ces deux qualités. Et l'élève ne doit en grande partie compter que sur lui-même. Aussi, la plupart des étudiants en musique n'arrivent-ils à rien de bon.

Une jeune fille dira: "Je pars à l'étranger pour étudier le chant, un an, deux ans ou trois ans." C'est mal raisonner; car une voix demande plus de culture qu'une autre. A celle-ci, un an d'étude sera suffisant; à celle-là il en faudra deux ou trois. Le temps nécessaire pour la culture de la voix et du talent ne peut se déterminer d'avance; la pratique seule saura en fixer les limites suivant le plus ou moins de dispositions, de facilité de chaque élève. Mais avec de la santé, du travail et de la persévérance, on arrive à tout.

Dans ma vie, continue Mlle Emma Eames, il m'est arrivé quelquefois d'éprouver des déceptions, des contrariétés, mais je ne me suis jamais découragée. Le grand secret, pour réussir dans son art, c'est de l'aimer, et de ne pas s'arrêter aux détails futiles qui se rencontrent à chaque pas sur le chemin de la vie d'un artiste.

Les artistes qui se destinent au théâtre devront aborder, en plus de leurs études vocales et musicales, celles qui sont spéciales à l'art scénique: le maintien, les attitudes, la plastique théâtrale, la mimique: un empereur romain ne doit pas avoir les allures d'un valet de chambre; un peu de tragédie en vue de l'opéra ou du drame lyrique, un peu de comédie pour l'opéra comique ou autres genres légers, puis une autre chose d'importance considérable, l'étude du répertoire. Pour cette dernière étude, il y a certainement avantage à travailler avec un professeur non seulement de son sexe, mais autant que possible d'une voix analogue à la sienne propre, ayant tenu à la scène un emploi semblable à celui auquel on se destine. Cependant, il est certain que tout artiste ayant l'expérience du théâtre, qu'il soit chanteur, chef d'orchestre, répétiteur ou accompagnateur, peut parfaitement conduire et mener à bonne fin cette étude, aussi utile qu'intéressante.

Il ne suffit pas, pour pouvoir dire qu'on sait un rôle, d'en avoir acquis la connaissance complète et l'intelligence du personnage, il faut encore le savoir par coeur en entier, du commencement à la fin, y compris paroles, musique, gestes et attitudes, et être prêt à le jouer et chanter en scène après quelques répétitions d'ensemble; sinon le travail est incomplet, insuffisant, et sera à recommencer un jour.

FEUE Mme GALLI-MARIE

Le nom de Mme Emma Eames nous amène incidemment à parler d'une incomparable étoile française, disparue dernièrement, hélas! mais qui, au firmament musical, et durant quarante années, brilla d'un éclat extraordinaire. Nous avons nommé Mme Galli-Marié.

Quelques notes biographiques sur cette populaire cantatrice ne manqueront pas d'intéresser tous nos lecteurs, et particulièrement ceux pour qui l'art musical n'est point étranger.

Née à Paris en 1840, fille du chanteur Marié, de l'Académie Nationale de Musique, Célestine Marié, qui possédait une charmante voix de mezzo-soprano, débuta, à l'âge de 22 ans, à l'Opéra Comique, dans la "Servante Maîtresse", de Pergolèse. Ce fut le point de départ des nombreux et toujours croissants succès de la jeune artiste, qui excellait dans les rôles les plus divers. Mais c'est surtout dans les rôles de "Mignon", d'Ambroise Thomas, et de "Carmen", de Georges Bizet, que Mme Galli-Marié s'est pour ainsi dire surpassée. Excellente comédienne, du reste, elle tint une place à part à l'Opéra-Comique, où chaque rôle, rempli par elle, lui valut toujours les applaudissements enthousiastes du public. Après quarante années de triomphes ininterrompus, Mme Galli-Marié quittait définitivement la scène lyriques, emportant les regrets sincères de ses nombreux admirateurs, et se retirait à Vence, aux portes de Nice, pour y goûter durant vingt ans les douceurs d'un repos qu'elle avait vaillamment mérité.

Emportée par une crise cardiaque, dont elle souffrait depuis longtemps, Mme Galli-Marié est morte à l'âge de 65 ans. Mais le sillon lumineux que cette étoile a laissé derrière elle continuera, de longues années encore, à illuminer le firmament du monde musical.

* * *

A propos d'étoiles, une réflexion s'impose tout naturellement; la voici: Les grands et beaux exemples que nous donnent les artistes et cantatrices de génie parvenant au faîte des honneurs; les musiciens de talent dont les travaux sont couronnés de succès; malgré la séduction et la fascination qu'exerce la musique en général, et en particulier l'art du chant sur les esprits élevés, ne doivent point nous entraîner à embrasser cette carrière à moins de nous y sentir attirés d'une façon irrésistible. C'est en effet une carrière tout à la fois ingrate et ardue, et la statistique des musiciens, musiciennes, chanteurs et chanteuses non dénués de mérite, qui végètent dans les bas-fonds de la société, qui y meurent à peu près de faim, serait assurément navrante. Qu'il est effrayant le nombre de sujets qui traînent misérablement leur vie de bal public en café-concert, pour avoir mal jugé ou présumé de leurs aptitudes, pour un qui verra un jour son nom sur une affiche!

Il est donc bon de mettre en garde la jeunesse imprudente qui, sans être marquée au front du sceau du génie, voudrait s'aventurer dans cette voie fascinatrice mais dangereuse.

"Maison de confiance"
UN SEUL PRIX

FOURRURES

NOUS INVITONS LES DAMES à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Collerettes, Etc. ¶ Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous. ¶ Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est GARANTI par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. NORMANDIN

274, rue Saint-Laurent
220, rue Saint-Jacques

La chaussure "Donalda"
POUR DAMES $3.00

EST une jolie chaussure lacée, en dongola, patron Blucher, semelles épaisses, la vraie chaussure d'automne . . . .

$3.00
LA PAIRE

A. LECOMPTE, Jr.,
1753, Ste-Catherine, Montréal
COIN SANGUINET

La CODILINE

Du Dentiste Jos. Versailles
Contre LA NEVRALGIE ET LE MAL DE DENTS
A vendre dans toutes les pharmacies, à 25c
Agence pour le Canada, 395 RUE RACHEL
Téléphone EST 846 (coin St-Denis)

Pour tous les âges!

Pure — Saine — Donne la santé
Prévient l'indigestion
Conserve le teint rose
Bonne humeur — Gaieté

Gomme à Mâcher
(à la Pepsine)
MENTHAL
DE
BODE

Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue
Enlevés Instantanément

sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.
$50.00 DE RECOMPENSE À QUICONQUE NE REUSSIT PAS, et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité. Le prix de la Razorine du Dr Simon, est de $1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez: Cooper & Co., Dep. 12, 425 St-Paul, Montréal, agents spéciaux pour le Canada.

Votre buste développé de 2 pcs dans un mois avec le BUSTINOL du Dr Simon, de Paris, France.

$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix, $1.00 le flacon, qui peut durer 2 mois. L'amphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10c pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez: Cie Méd. Dr Simon, Dep. 12, Boite Postale 713, Montréal.

EAU des CARMES BOYER

SOUVERAINE

CONTRE:

Vertiges,
Maux de Tête,
Evanouissements,
Dyssenterie,
Digestions pénibles,
Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

Chimie et Médecine

COMMENT ON RECONNAIT LES FALSIFICATIONS

LA façon dont la ville de Montréal procède pour l'analyse des denrées alimentaires nous ayant attiré un grand nombre de lettres de nos lecteurs, nous croyons bien faire en répondant ici aux questions posées par nos correspondants.

Presque toutes les denrées alimentaires sont susceptibles de falsifications dont les consommateur ne se doutent guère.

En dehors des procédés de laboratoire, trop techniques pour le consommateur, il existe de nombreux moyens de vérification qu'il est bon de connaître.

Commençons d'abord par:

Le pain. — L'extrême blancheur de la mie de pain est souvent obtenue au moyen d'alun, permettant ainsi au boulanger de se servir de farines de qualités inférieures sans nuire à l'apparence, mais en nuisant aux estomacs. Pour vous en assurer, plongez un morceau de pain dans une solution ammoniacale de bois de Campêche. S'il y a de l'alun, le pain deviendra bleu; s'il n'y en a pas, il sera rose.

Le beurre. — Le beurre est alourdi au moyen d'eau qu'on y mélange en le battant. Quant aux additions de matières grasses quelconques, il faut une réelle expérience pour les analyser sûrement.

Néanmoins, on peut être sûr que le beurre est additionné de suif ou de margarine s'il ne fond pas à 85 degrés Farhenheit, car le beurre naturel fond de 75 à 85 degrés, tandis que le beurre additionné de matières grasses ne fond qu'à 132 degrés. Le beurre renferme du carbonate ou de l'acétate de plomb, très nuisibles à la santé, et additionnés pour assurer la conservation, s'il se forme un précipité à la fin de la fusion. Quand le beurre fondu et additionné de quelques gouttes de teinture d'iode devient bleu, on est sûr qu'il contient de la fécule.

Le poivre. — Le poivre rouge, ou poivre de Cayenne, est falsifié au moyen de poudre de brique, de poudre de bois de santal, ou même de rouge de plomb et de vermillon. Ces deux dernières matières sont dangereuses au plus haut point. On peut s'en assurer au microscope. Il vaut toujours mieux piler le poivre soi-même, par petites quantités à la fois.

Le café. — Quant au café, les pois, fèves, haricots et glands grillés forment souvent la majeure partie du café acheté tout moulu. Le café acheté en grains, surtout vert, donne lieu à d'autres tromperies, soit pour augmenter le poids, en mouillant la denrée, soit pour faire passer pour bons des cafés avariés, soit même en fabriquant de toutes pièces de faux grains de café, faits au moule, d'une pâte quelconque.

Le lait. — Le lait se mélange d'eau, quand ce n'est pas d'eau de craie. On ne peut vérifier la pureté du lait qu'en y trempant un aréomètre et un crémomètre. La densité du lait pur ne peut varier, à la température de 59 degrés Fahrenheit, qu'entre 1030 et 1045. En écrémant le lait, on augmente son poids. Au crémomètre on doit constater que le lait renferme 11 à 12 p. c. de crème au minimum. Une dose plus petite indique une falsification.

Le miel. — De tous les aliments, le miel est celui qu'on falsifie le plus souvent et le plus facilement. Pur, il se compose de 12 parties d'eau, à peu près 70 à 80 parties de sucs de fruits et de sucre de raisin, de 2 à 7 parties de sucre ordinaire et d'une partie d'albumine. On le falsifie surtout en y ajoutant du sirop à bon marché, de la farine et des substances colorantes. Le sirop se compose généralement de sucre de fécule. Dans quelques pays on falsifie le miel au moyen de pommes et de poires cuites. La falsification du miel est difficile à découvrir. Ce qui manque à ce miel artificiel, c'est l'arôme.

La farine. — La farine de blé est falsifiée souvent avec des farines de légumineuses. Pour vérifier la pureté de la farine, on verse sur deux plaques de verre une goutte d'eau distillée dans laquelle on met assez de farine pour qu'elle soit mouillée; on expose les deux plaques au-dessus d'un flacon débouché d'acide nitrique, puis au-dessus d'un flacon débouché d'ammoniaque. Quand des globules de farine rougissent, c'est qu'ils sont d'origine légumineuse; la falsification est proportionnelle au nombre des globules rougis. On trouve aussi quelquefois dans la farine de la fécule. Si la farine exposée sur une plaque de verre et mouillée de quelques gouttes d'une solution de potasse vient à gonfler et à s'étendre en lamelles transparentes, la présence de la fécule est certaine.

Le sucre. — Le sucre contient sûrement de la glucose ou du sucre de lait lorsque sa solution additionnée de 4 p. c. de potasse caustique, et chauffée quelques minutes, vient à brunir. La glucose ayant une valeur très inférieure à celle du sucre, cette falsification est très fréquente.

Le vinaigre. — Le vinaigre de vin est souvent additionné d'acide sulfurique, dont la valeur est très minime et dont l'action est très nuisible à l'estomac. Lorsque le vinaigre est chauffé avec du chlorure de calcium et refroidi ensuite, il ne précipite pas s'il est naturel, tandis qu'il forme un précipité de sulfate de chaux s'il contient de l'acide sulfurique.

Les conserves de légumes. — Les conserves de légumes au vinaigre sont souvent additionnées d'acétate de cuivre pour donner aux légumes une jolie coloration verte; mais ce sel est très vénéneux et peut causer des troubles dans l'organisme humain. Pour rechercher sa présence, on polit la lame d'un couteau avec de la cendre, on coupe le légume avec le couteau, et on trempe le couteau dans la conserve, de façon qu'il baigne dans le vinaigre de conservation; si la lame du couteau a rougi, la conserve contient des sels vénéneux; si la lame a noirci, la conserve est bonne.

SEL ET SCARLATINE

LA fièvre scarlatine est une maladie qui règne chez nous à l'état "endémique", c'est-à-dire que des cas isolés se présentent constamment ici ou là.

Faute de précautions hygiéniques, de désinfection, d'isolement, chacun de ces cas peut devenir le centre d'un foyer de contagion: et alors c'est une véritable "épidémie" qui sévit. Celles-ci sont plutôt rares actuellement; mais les cas isolés, ou les petites épidémies "de maison" sont fréquentes.

La scarlatine, en tant que fièvre éruptive, n'est pas dangereuse d'habitude; ce sont surtout les complications et les suites qui sont à redouter.

Parmi celles-ci, on range au premier rang la "néphrite", c'est-à-dire l'inflammation des reins, qui se traduit par de l'"albuminurie", du délire, des convulsions, des enflures, des hémorragies; parfois même le rein cesse complètement de fonctionner, le malade n'urine plus du tout: c'est l'"anurie" scarlatineuse, qui pardonne rarement.

Le terrible, c'est que, un rein une fois touché par le virus scarlatineux (on ignore encore sa nature) demeure délicat pour longtemps, infirme pour la vie, souvent.

Le malade — ou plutôt la personne qui "a été" malade il y a dix, quinze, vingt, trente ans — reste perpétuellement exposé à une poussée subite d'albuminurie et à des accidents graves d'origine rénales: pertes de connaissance, délire, convulsions, paralysies, mort subite même, par oedème (enflure) du cerveau, etc., etc.; pour la cause la plus banale, la plus futile, telle que: pieds mouillés, refroidissement, rhume de cerveau, grippe, indigestion, excès de nourriture, fatigue exagérée, etc., etc.

La peur de l'albumine. — On comprend après cela que le véritable "traitement" de la scarlatine — à moins d'autres indications urgentes — consiste surtout à éviter, à prévenir, cette fâcheuse néphrite, capable de vous laisser infirme pour toujours.

Aussi, jusqu'à présent, tout scarlatineux était mis au régime lacté absolu pendant la maladie et pendant cinq semaines après (car la néphrite est souvent terrible).

C'était fastidieux pour le patient, surtout lorsqu'il est "guéri" virtuellement, quoiqu'il restât encore contagieux pendant les fameux quarante jours.

Mais, que voulez-vous, c'était la seule façon d'éviter l'albuminurie — et encore, pas toujours, hélas!

Or, voici que tout est changé!

Il y a déjà quelque temps, le Dr Widal et d'autres ont montré que si le régime lacté exclusif guérit les albuminuries de toute origine, il doit ses propriétés à la "très faible quantité de sel" qu'il introduit dans l'organisme.

Un albuminurique, avec enflures, essoufflements, maux de tête, etc., est mis au régime lacté: en dix jours, plus d'albumine, plus rien.

Si vous donnez maintenant du "lait salé", tous les symptômes réapparaissent.

Nourrissez alors le malade de pain, de viandes (!), de féculents, etc., "non salés", tous les symptômes disparaissent aussitôt.

Récemment, dans une épidémie au Val-de-Grâce, on a fait deux lots de scarlatineux: les uns, au régime lacté absolu; les autres, nourris "comme tout le monde", mais sans sel dans le pain ni dans les aliments; on a observé deux ou trois néphrites légères dans le premier lot, aucune dans le deuxième.

Donc, les scarlatineux ont de la veine! Ils peuvent manger comme tout le monde — pourvu qu'ils n'absorbent pas le moindre grain de sel surajouté à leurs aliments.

Au diable le fastidieux régime lacté de soixante jours! Au diable le spectre de l'albuminurie!

Dr B.

LA CURE DU Dr CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEVRALGIE, RHUMATISME, Etc
EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c en timbres du Canada ou des E.-U., et vous recevrez une boite par le retour de la malle
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, P.Q.

Soyez Bien Mis

Je vous enverrai, franc de port, sur réception de $2.00, ce qu'il y a de plus chic et de plus nouveau en fait de mercerie, le tout valant

$3.00 Pour $2.00

et consistant en

1 Chemise de choix
1 paire de Manchettes
1 Collet
1 paire de Bas
1 Cravate dernier modèle
1 paire de Bretelles
2 Boutons pour chemises
1 paire de Boutons de Manchettes, or plaqué
1 Agraffe pour Cravate, breveté;

Liste de prix expédiée gratis sur demande.

Cette offre est faite dans le but de vous convaincre que je puis vous expédier par malle, à des prix défiant toute compétition, ce qu'il y a de plus nouveau en fait de mercerie pour hommes. Spécifiez grandeurs avec votre commande.

Adressez
M. BEAUPRE, 1718, rue Ste-Catherine, Montréal

"ALICE" ROUGE DE TOILETTE FRANÇAIS

Hygiénique—N tache pas—Email naturel—
En usage dans tous les théâtres.
Ne s'enlève qu'au savon et à l'eau.
Adressé par la poste seulement (dans une enveloppe blanche) avec chamois spécial — dure 500 applications — 25c. la boite—argent, timbres ou mandat-poste — Correspondance confidentielle.
MADAME ALICE, 174 ST-CHARLES-BORROMEE
MONTREAL, (CANADA)

Bagues de fiançaillles

Choix incomparable de pierres précieuses montées avec le goût le plus parfait.
Venez nous consulter avant de vous décider.
NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour $1.00

J. THIERY	Châteaux de Cartes	1 vol.
J. de GASTYNE	Mere Crucifiee	1 "
E. CAPENDU	Le Capitaine Lachesnaye	5 "
P. SALES	L'honneur du Mari	5 "
I de MONTEPIN	La Femme Detective	5 "
I. de MONTEPIN	Les Amours de Province	3 "
I. de MONTEPIN	Le Crime de la Poivriere	4 "
E. DUPLESSIS	Le Val Maudit	2 "
A. de BREHAT	Bras d'Acier	1 "
E. GABORIAU	L'Affaire de la Rue de Provence	2 "
E. BERTHET	Le Pacte de Famine	1 "
A. MATTHEY	Vengeance Secrete	1 "
	Etc., Etc., Etc.	

LIBRAIRIE DEOM FRERE
1877 rue Ste-Catherine, MONTREAL

UNION TYPO

Les débuts d'une ménagère

MARGUERITE avait merveilleusement profité des leçons de sa voisine. Elle sentait bien, la pauvre femme, la lacune qui existait dans son éducation, plus brillante que pratique. Aussi travaillait-elle sans relâche à devenir une ménagère accomplie, capable de préparer un bon dîner et de discuter le mérite d'un livre affriolant, se sentant à l'aise, enfin, dans sa cuisine comme dans son salon.

Sur le chapitre de la viande, il lui restait vraiment peu de chose à apprendre: ce qui concerne le porc et le mouton, c'était tout; et un autre jour le marché allait fournir à Madame Lapierre l'occasion de compléter ses leçons.

Marguerite, le panier à la main, partait pour se rendre chez sa voisine, quand celle-ci accourut au-devant d'elle.

—J'ai fait mon marché, ma petite dame. Je ne vous ai pas attendue, ce matin, parce qu'il faut toujours que vous en veniez à essayer vos forces.

Et, devant la moue désappointée de Marguerite :

—Passez donc quelques minutes à la cuisine, dit-elle. Je vais vous montrer ce que j'ai acheté, moi. Cela vous intéressera peut-être.

D'un tour de main, la complaisante amie eut étalé le contenu de son panier sur la table, et, mettant de côté les légumes qui se mêlaient à la viande, elle reprit:

—Tenez, voici un morceau de porc frais. Je n'en achète pas souvent durant l'été, vous avez dû le remarquer. Quand il fait chaud, nous n'avons pas besoin d'aliments gras pour entretenir le calorique de notre corps. C'est l'usage, du reste, de limiter l'emploi du porc — la saucisse et le jambon exceptés — comme celui des huîtres, aux mois en "r". Insuffisamment cuite, cette viande est dangereuse.

Voici maintenant un quartier de mouton, c'est un quartier de derrière. Quel beau mouton, n'est-ce pas? les os petits, la chair rouge et d'un beau grain, le gras blanc et ferme. Ce sont là des signes auxquels on ne se trompe pas.

Prenant une scie pour la viande et un couperet qui se trouvaient sur la table, Madame Lapierre se mit à couper le quartier de mouton, avec toute l'adresse que peut seule donner une longue expérience.

—Est-ce que vous avez payé cher pour ces outils-là? demanda Marguerite.

—Oh! une bagatelle. Et encore, les quelques piastres qu'ils m'ont coûtées, je les ai gagnées bien des fois en achetant le mouton par quartier au lieu de l'acheter au morceau.

Elle commença par couper le flanc.

—C'est la partie la moins appréciée. Je coupe en même temps les petites côtes, raccourcissant les côtelettes, dont j'en garde huit pour notre dîner. Le reste, je le mets dans la glacière, et là il peut se conserver pendant deux semaines. Les côtelettes nous fourniront encore un dîner. Je mettrai rôtir la fesse et le flanc, que je viens de couper. Je vais le faire bouillir, couler le bouillon et le laisser refroidir, enfin, dans de petites jarres d'une chopine environ. Ça m'en prendra bien cinq. Autant de petits pains de suif dont je me servirai au besoin.

—Pourquoi ne pas mettre tout ensemble dans une grande jarre?

—Parce que je ne peux pas tout employer à la fois, et le reste se gâterait, sitôt la couche de suif qui protège le dessous enlevée. C'est comme la gelée, que la paraffine préserve de l'air, voyez-vous.

Dans le quartier de devant, il reste encore le cou et l'épaule, qui font un excellent ragoût. Mais, pour le ragoût au mouton, tenez, il n'y a rien comme la tête et le foie. En avez-vous déjà mangé?

Certes, oui, Marguerite en avait déjà goûté à certain hôtel. C'était tout simplement délicieux. Et dire que certaines personnes dédaignent la tête et le foie de mouton.

—Maintenant, il faut que j'aille au marché, moi aussi, fit-elle en se levant. Je suis contente d'avoir appris à connaître le mouton. La semaine dernière, j'en ai acheté qui me paraissait très beau, et il vous avait un goût de laine absolument insupportable. Mon gourmand de mari n'a pas voulu en manger une bouchée. Je l'ai donnée au chat; mais ça me faisait de la peine, tout de même, de gaspiller de la viande qui nous coûte si cher.

Ce que la vieille dame disait d'un bon cœur en entendant cela :

—Ma pauvre amie, vous n'avez pas enlevé la peau suiffeuse qui recouvrait votre morceau de mouton, avant de le mettre cuire. Voilà pourquoi il avait goût de laine.

—Allons, on apprend bien des choses à ses dépens! soupira Marguerite. Bonjour, voisine.

JEANNE.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 8 octobre 1905.

Lacroix, Edouard, 87 ans.
Langion, Dme John, née Follin, 45 ans.
Fugère, Georgette, 15 ans.
Bonami, Gaudias, 28 ans.
Deschamps, Adolphe, 33 ans.
Carroll, Jane, 80 ans.
David, Vve Théophile, née Hébert, 86 ans.
Beaudry, Dme Jos., née Martin, 22 ans.
Schmidt, David, 66 ans.
Pepin, Hector, 25 ans.
Lane, John Bernard, 62 ans.
Rousseau, Henri, 20 ans.
Lusignan, Dme F.-X., née Charbonneau, 21 ans.
Charlebois, Vve André, née Deschamps, 80 ans.
Gagnon, Marie, 71 ans.
Tymczuck, Demetria, 28 ans.
Hogue, Vve Jos., née Masson, 65 ans.
Marticotte, Charles, 71 ans.
Lachapelle, Jean-Baptiste, 57 ans.
Jovanetti, Giuseppe, 37 ans.
Masanti, Nino, 73 ans.
Lacroix, Dme Alph., née Royal, 61 ans.
Alain, Joseph, 41 ans.
Poirier, Hormisdas, 57 ans.
Martin, Elisabeth, 83 ans.
Byrne, Marcella-Frances, 62 ans.
Carbonneau, Napoléon, 47 ans.
Groulx, Vve Théophile, née French, 69 ans.
Lucas, Dme J.-B., née Daoust, 68 ans.
Bigras, Thaïs, 79 ans.
Coolahan, Sarah, 73 ans.
Sarney, Dme Alfred, née Cahill, 47 ans.
Ratelle, Joseph-Didace, 21 ans.
Phénix, Dme Théodule, née Labelle, 54 ans.
Kane, John, 76 ans.
O'Connor, Vve Michael, née Marling, 73 ans.
Lefebvre, Delphis, 32 ans.
St Hilaire, Lucien, 17 ans.
Bourget, Magloire, 40 ans.
Boyer, Vve Cyprien, née Lefort, 81 ans.
Thompson, Angélina, 28 ans.
Gervais, Lucie, 84 ans.
Reynolds, Joseph-Charles, 24 ans.
Perras, Dme Pierre, née Collette, 50 ans.
Vincent, Philippe, 55 ans.
Morel, Victor, 17 ans.
Cazelais, Joseph, 54 ans.
Donohue, John, 75 ans.
Bessette, Joseph, 58 ans.
Loiselle, Vve Thomas, née. St Pierre, 61 ans.
Lachapelle, Charles, 86 ans.

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCTOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays.--Le TÆNIFUGE ne réquiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun --douze capsules sont une dose.

La bouteille **$1.00** franco, par la poste

Henri Lanctot, Pharmacien

PHARMACIES { 672 / 299 } RUE ST-LAURENT MONTREAL

LA

Pharmacie Economique,

LIMITEE

2453, RUE STE-CATHERINE

A l'honneur de prévenir sa nombreuse clientele et le public en general de la creation d'un Rayon spécial de Parfumerie de choix d'Articles de Toilette, de Savons de luxe et de Cosmétiques des plus fameuses maisons d'Europe.

SPECIAL

COLD CREAM

Parfumee de Paris en tubes.

Prix - - 25 cents

Sur prescriptions et produits pharmaceutiques nous vous garantissons une économie de ..... **33 1/3 p.c.**

Attention toute spéciale aux commandes par le téléphone ou par la malle.

Nous sollicitons votre patronage.

BELL TELEPHONE UP 4141

Un essai gratis chez vous.

A toute personne honnête et digne de foi, hommes d'affaires, de bon crédit, ou employé de situation stable, nous enverrons gratis, **pour approbation,** l'un de nos Gram-o-Phones Berliner, au choix, et une douzaine de registres, qui a domicile et à loisir, permettront de juger de la supériorité de la qualité de nos appareils. Si vous êtes satisfait de l'instrument après avoir **entendu l'appareil parler en sa faveur,** vous pourrez soit le payer comptant, ou l'acheter avec les registres à des conditions faciles telles, au minimum, que **$3.00** par mois. Des personnes qui nous garantiront leur solvabilité, nous n'exigeront qu'un dépôt de $1.00, pas de payement à livraison, et rien autre en avance. Rendez-nous l'instrument, si, après essai, il n'est pas entièrement à votre satisfaction.

Nous faisons cette offre, afin que les lecteurs de cette revue puissent avoir l'occasion de juger l'instrument à loisir ; et, parce que nous voulons les **convaincre** que **nos** instruments ne font pas simplement **"des bruits nazillards,"** mais, qu'ils sont bien de véritables instruments de musique qui **reproduisent** des chansons, des sélections, de corps de musique et d'orchestre, avec toutes les beautés de la rédition originale.

Véritables Gram-o-Phones Berliner **$13.50 à $65.00.** Il n'y a rien de tel pour égayer une maison. La variété de la musique est illimitée, parce que nous avons en stock plus de 3,000 registres différents, et que nous pouvons satisfaire tous les goûts : sérieux et gais. Nous avons fait un arrangement avec la " Victor Talking Machine Co." des E.U. qui nous permet d'employer les plaques originales de tous les registres que cette compagnie fabrique. Ces registres sont reconnus comme étant de la meilleure tonalité et de la plus longue durée au monde. Nous avons aussi les fameux registres "Red Seal" des plus fameux artistes d'opéra, tels que: Caruso, Sembrich, Eames, Campanari, Plançon et autres. Si vous êtes intéressé, demandez notre catalogue spécial.

The BERLINER GRAM-O-PHONE CO. OF CANADA, Limited

2315, rue Ste-Catherine et 1856, rue Ste-Catherine, MONTREAL

La mode pratique

LES trois jolis dessins que nous présentons à nos lectrices, sur cette page, représentent trois articles indispensables dans la garde-robe d'une femme. : la robe simple, — de tout aller, — le costume tailleur, également simple, et, le dernier mais non le moindre, un manteau de pluie.

La robe de tout aller a une jupe taillée à neuf lés, lesquels sont posés de manière à former de gros plis ronds descendant jusqu'aux genoux. Cette jupe pourra être montée sans doublure si le tissu employé a suffisamment de corps. Les pattes piquées qui garnissent la jupe pourront être soit en même tissu, soit en soie.

La véritable économie en achetant un tissu ne consiste pas à le choisir de bon marché, mais à le choisir de bonne qualité, surtout lorsqu'on en veut faire ainsi une robe de porter courant.

Il n'est pas nécessaire absolument de choisir une étoffe de teinte foncée, les couleurs pâles, champagne, gris perle, peuvent être portées d'une façon très pratique. Seulement, il faut que le tissu soit assez consistant pour pouvoir être teint. Une robe telle que celle que nous illustrons sera portée pendant toute la saison d'été, et elle pourra encore faire bon usage pendant l'automne et l'hiver, pour le théâtre ou les petites soirées d'amis. Ensuite, elle sera teinte en brun ou bleu foncé, et elle fera encore une saison comme toilette moins habillée. Le drap d'été est très avantageux pour ces sortes de costumes. Il se vend dans toutes les qualités et à tous les prix, et pour soixante-quinze cents la verge, on en peut obtenir une qualité fort présentable.

Le joli petit costume chemisier que représente notre second dessin est confectionné en ce drap, mais il peut fort bien se porter assez tard pendant l'automne. Si l'on ne doit avoir qu'un seul costume pour l'automne et l'hiver, il faudra évidemment acheter un tissu plus épais et plus chaud, le tweed, le drap vénitien ou la grosse cheviotte de laine sont alors indiqués.

Avec ce costume, on portera une chemisette de mousseline, de soie ou de flanelle.

Les nouvelles jupes, pour ces costumes, sont plus ajustées du haut qu'elles l'étaient il y a quelques mois. Un jupon de satinette mercerisée de couleur sombre orné de jolis volants, fera très bien sous ce costume, dont l'allure est trop simple pour comporter le jupon de soie. On peut cependant, sur un jupon de satinette, poser d'étroits volants de taffetas de même nuance que le jupon.

La blouse sera très simple, agrémentée seulement d'une cravate élégante et de fantaisie. Pour le col, nous conseillons beaucoup, comme très pratique et très léger, un col droit en batiste blanche plissée; un biais de batiste bleu ou rose se monte au bord, une cravate en même batiste, encadrée de bleu ou de rose, tourne autour du col et vient former noeud papillon en avant; on peut fort bien disposer col et cravate de façon à n'avoir pour tous les deux, par derrière, qu'une seule fermeture. Cette fermeture se fera à l'aide de boutons et non d'agrafes; ces dernières ayant le grave inconvénient de se rouiller au blanchissage et de faire sur le linge des taches jaunes qu'il est fort difficile de faire disparaître.

La jupe du costume chemisier est montée à plis creux, qui donnent au bas une gracieuse ampleur. Les pattes de la garniture sont faites de même tissu que le costume et elles sont retournées et attachées par des boutons de nacre ou de métal. Le petit bout qui est tourné à l'envers est doublé de soie. Le col est en velours. Les boutons sont ronds et minuscules. Nous ne conseillons pas de doubler le manteau du costume en soie très dispendieuse; il y a maintenant dans le commerce, pour une cinquantaine de cents la verge, des soies à doublure qui sont aussi jolies que le satin Duchesse et beaucoup plus durables que le taffetas. En conséquence, c'est une économie d'en acheter.

Les manteaux de pluie que l'on achète tout confectionnés sont souvent disproportionnés à la taille de celles qui doivent les porter, et ils sont toujours assez dispendieux. Il sera donc mieux de les faire à la maison ou de les commander à une couturière.

On peut acheter une jolie cravenette ou un taffetas imperméable à de bonnes conditions et faire son manteau sur mesure.

Celui que représente notre dessin est d'un genre très nouveau et très élégant. La garniture est en tissu semblable à celui du manteau et les boutons sont de métal ou de nacre.

COUT DE CES OBJETS

Robe de tout aller.

7⅞ verges de drap d'été, 44 pouces de large, 75 cents	$5.91
1¾ verge de doublure à corsage	22
⅝ verge de broderie en pièce	30
Total	$6.43

Costume chemisier.

7¼ verges de tissus, 54 pouces, $1.25	$9.07
3½ verges de doublure, 50 cents	1.75
3¼ douzaines de boutons, 35 cents	1.14
2 fuseaux de soie à coudre, 9 cents	18
½ verge de taffetas, $1.00	50
Total	$12.64

Manteau de pluie.

6¾ verges de cravenette de 54 pouces de large, $1.75	$11.82
Boutons et fil à coudre	50
Total	$12.32

Manteau de pluie en cravenette. Forme nouvelle.

Costume-chemisier en drap léger garni de pattes piquées et de boutons.

Nous croyons vous avoir dit, mesdames et mesdemoiselles, que l'on revoyait à nouveau des collets; n'est-ce point la conséquence toute naturelle de la mode des manches larges, immensément larges du haut; avec le collet que l'on jette tout simplement sur la toilette, on n'a pas l'ennui de rentrer les manches, et on ne craint de rien abîmer. Mais le collet simple est trop banal, il ne peut avoir nulle aspiration à la coquetterie; il devient plutôt un vêtement carrick, qui peut avoir beaucoup de chic.

Généralement, le carrick est long, descendant environ jusqu'aux genoux; il a deux ou trois grandes pèlerines cachant les bras, ce qui permet de faire dans la pèlerine du dessous de larges ouvertures dans lesquelles on introduit les bras; le vêtement peut aussi se porter ouvert, sans crainte qu'il ne glisse. Point d'encolure montante, le col rabattu dégage le cou avec des garnitures de tout genre qui peuvent se continuer le long des devants.

Les paletots droits ont été abandonnés, nous avons eu ensuite des vêtements demi-cintrés, mais actuellement, si l'on en voit encore quelques-uns, ils ne font pas nouveauté. Les jaquettes demi-longues bien ajustées, en drap, et plus souvent en taffetas, ont du succès, c'est un genre classique.

JACQUELINE.

LES TOILETTES D'INTERIEUR

EN toutes saisons, l'on s'occupe des robes d'intérieur, mais en cette saison surtout, où la pluie ou l'air peu engageant de la température nous force à rester à la maison, on apprécie encore mieux les avantages que présentent les robes d'intérieur.

Lorsque l'on reste chez soi, à travailler ou à lire, on est bien aise de se dispenser de la jupe et du corsage, toujours un peu engonçant, et de se revêtir d'une ample robe d'intérieur, qui laisse toute la liberté des mouvements.

Les peignoirs que l'on met le matin pour vaquer aux soins du ménage doivent être simples, mais tout autres peuvent être les robes d'intérieur, car une femme n'abdique pas son droit à la coquetterie, pour les siens, elle sait se parer de façon charmante.

Et cela est bien facile, car les robes d'intérieur ne demandent que de la fraîcheur et du chic; comme on peut les exécuter soi-même, toutes peuvent être coquettes sans grever le budget.

En été surtout, il n'est pas difficile de trouver à très bon compte des petites étoffes qui font beaucoup d'effet. Nous ne parlerons point de la mousseline plumetis, qui fait de très jolies robes que l'on double entièrement de nanzouk ou de fine percale; la mousseline plumetis conserve toujours son prix, tandis qu'en fantaisie, en batiste imprimée, en nanzouk fileté, en percale et aussi en mousseline de laine imprimée, il n'est pas rare que l'on trouve des coupons diminués de prix dans lesquels on fait de ravissants déshabillés, qui reviennent parfois à des prix dérisoires.

Toilette simple pour les courses journalières

Quand le tissu est transparent, une doublure est nécessaire; avec la mousseline de laine il faut doubler seulement le corsage, tandis que les batistes un peu épaisses ne demandent aucune doublure. Il convient donc de voir, lors de l'achat du tissu, ce que l'on devra faire.

La façon varie peu dans ses grandes lignes, ce sont seulement les détails qui diversifient les modèles les uns des autres. La longue robe flottante est incontestablement celle qui a le plus de cachet; on la fait d'une seule pièce avec un pli Watteau partant de l'encolure, ou bien la robe est montée au bas d'un empiècement.

Au lieu d'un petit empiècement, nous ferons, s'il nous plaît mieux, un très long empiècement ou un petit boléro, et voici une délicieuse robe d'intérieur de forme Empire.

Au bas de la robe on met un haut volant ou plusieurs volants de moyenne hauteur, ce qui s'allie très bien à des plis à la religieuse qui cerclent le bord des volants; au-dessus de la monture, encore des plis à la religieuse qui peuvent alterner avec des entre-deux, voilà qui est très joli. Comme manches, c'est toujours le bouffant assez volumineux serré par un bracelet avec une engageante de dentelle, ou plus simplement, si l'on a fait la robe sans dentelle, on termine la manche mi-longue par un plissé de même tissu. La manche serrée deux ou trois fois fournit deux ou trois bouffants, ce qui est très gracieux.

Consultez-nous

avant d'acheter vos ustensiles de cuisine

Prix raisonnables.
Satisfaction garantie.
Escompte spécial aux communautés.

Wilson, Rousseau & Cie

167, rue Saint-Laurent
COIN DORCHESTER

L'IDEAL Peigne Nouveau Modèle, de haute élégance et de grand chic. Essentiellement Parisien.

Nous offrons aux lectrices de l'Album Universel un nombre limité de ces peignes l'IDEAL au prix exceptionel de 25 cts chacun, expédié franc de port sur réception du prix.

Ecrivez pour circulaire illustrant les dernières creations pour la coiffure, gratis.

CIE PARIS-NOUVEAUTES, 17 rue St-Jean, MONTREAL

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

Importations directes d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)

Ustensiles de Cuisine-Durables

DE LA CÉLÈBRE MAISON "STRANSKY"

Faits d'une seule pièce, bleu marbré en dehors, blanc neige en dedans. Durent cinq fois plus que le granit.

Hygiéniques, commodes, légers, forts, nouveaux.

Casseroles depuis	20c	Marmites depuis	$1.75
Poelons "	35c	Bouilloires "	1.00
Bains-Marie "	$2.25	Pots-au-feu "	2.50

Beaucoup d'autres articles utiles dans la cuisine.

L.-J.-A. SURVEYER, 6 rue St-Laurent

En vente à l'Album Universel : "Les Échos du Mont-Royal," 30 chansonnettes avec musique et 30 poésies, par Auguste Charbonnier, Prix : 50 cts, par la poste 55 cts.

Un bienfait pour le beau sexe !

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, $1.00 ; Six boîtes, $5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1862 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

PRÊT FONCIER
(LIMITÉ)
CAPITAL
$1,000,000.

La responsabilité et la sécurité

Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le **Prêt Foncier, Ltée**, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation

est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de $800,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Epargne de la Cité n'a que $600,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du **Prêt Foncier, Ltée.**

Les opérations

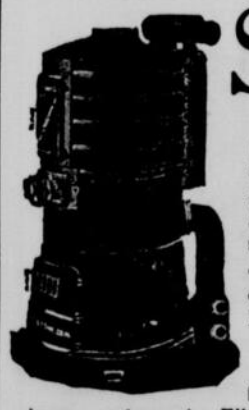
sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Ecrivez pour connaître notre système.

PRET FONCIER
Limitée
107, St-Jacques, (Suite 16) Montréal
P. BILAUDEAU, Gérant

La fournaise à eau chaude

"Nouvelle Star"



possède de grands avantages sur toutes autres fournaises. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre. L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffant beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

The Star Iron Co'y.,
Limited
593, rue Craig, Montréal

PATENTES Obtenues Promptement

Avez-vous une idée? Si oui, Demandez le **GUIDE DE L'INVENTEUR** qui vous sera envoyé gratis par **MARION & MARION, Ingénieurs-Conseils.**

Bureaux : { Edifice New-York Life, Montréal et 907 G Street, Washington, D. C.

Concours-Feuille d'Erable de l'Album Universel

Un peu d'adresse et de patience, c'est tout ce qu'il vous faut, amis concurrents, pour arriver à la vraie solution de ce facile concours. A l'oeuvre donc, après avoir lu attentivement les explications données à la suite de la vignette, et décrochez un des vingt jolis prix offerts et distribués chaque semaine par l'Album Universel, le journal par excellence des familles au Canada.

NOTE IMPORTANTE. — Les enveloppes devront porter les mots **25ème Concours,** nous parvenir au plus tard dans la première semaine de novembre, et ne pas contenir autre chose que la carte et le fac-similé du concours. Les concurrents sont priés de se conformer rigoureusement à ces conditions.

Explications.

1o Il s'agit de plier le dessin que porte notre vignette, de manière à reconstituer le mot " Album " qui, sur les côtés de la vignette, apparaît en deux parties ;

2o Point n'est besoin de découper le dessin; il vous suffira de vous servir d'un papier blanc de même dimension, sur les côtés duquel vous tracerez respectivement les deux triangles renfermant chacun une partie du mot à former;

3o Pliez ensuite votre feuille au moyen de quatre plis, de façon à ce que, en rapprochant les deux triangles, vous en fassiez un carré parfait, dans lequel vous pourrez lire le mot Album écrit tout au long ;

4o Les plis devront être absolument réguliers.

Solution du Concours No 21 :
LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS

Noms et adresse des concurrents heureux :

Auguste Prud'homme, E. E. L., Cercle Ville-Marie, 71 rue Notre-Dame; Mlle Emma Bernard, 13 rue St Denis, St Hyacinthe; Mlle Germaine Sauvé, 23 rue St Jean-Baptiste, Sainte-Scholastique ; Mlle Rose-Alba Tremblay, St Siméon, Co. Charlevoix; Mlle Maria Gagnon, St Siméon, Co. Charlevoix; Mlle Marie L. Bouchard, St Félicien, Lac St Jean; Mlle Gertrude Forest, Ste Scholastique; Gaston Robert, 74 Delisle, Ste Cunégonde; Mlle B. Gravel, 639 Dorchester; Mlle Renelda Bouchard, 168¼ rue St Olivier, Québec; Mlle Léonie Morisset, Ste Hénédine; Mlle Marie-Jeanne DeFoy, Ahuntsic, P. Q.; Mlle Eugénie d'Anjou, Trois-Pistoles, Témiscouata; Mlle Mary Constantineau, 515 St Patrick, Ottawa; Mme Girard Jackson, St 33, Willimantic, Conn., U. S.; Mlle Athala Coutu, St Gabriel de Brandon; H. P. Normandin, 1061 Elm St., Manchester, N.H.; Mlle M.-Louise Côté, Ile Verte; C. Savariat, 55 rue Poupart, Montréal.

Noms des autres concurrents qui nous ont envoyé la bonne solution :

Mlle Augustine Pélissier, Yamaska-Est; Mlle Alice Pélissier, Yamaska-Est; Adrien Thibaudeau, Ste Scholastique; Robert D. Barré, Montréal; Mlle Cécile Gingras, Québec; A. Dion, St Sauveur, Q.; Mlle Marie Dorion, Sorel; Edmond Bourassa, Lévis; Roger-Bontemps, Bécancourt; J. A. Berthiaume, Montréal; Mme M. L. Rousseau, Cookshire, Qué.

Note aux concurrents.

Sous prétexte que nos concours paraissent faciles, à première vue, il arrive chaque semaine qu'un bon nombre de concurrents, prenant la chose trop à pied levé, enfourchent un mauvais dada, qui les conduit tout droit au bas du ravin, c'est-à-dire à côté de la question.

Ceci explique parfaitement pourquoi, dans notre 21ème concours, nous avons eu bon nombre de réponses dans le genre de celles-ci :

1o Les bons garantis font les bons amis — (O profondeur!) ; 2o Les garantis font les bons amis — (O philosophie!) ; 3o Quatre galons font deux bons litres volés — (Ça, c'est du nanan!)

Amis concurrents, prenons le temps de réfléchir, de chercher quelque peu, et nous arriverons sûrement à la vérité. Ainsi soit-il.

Formule pour les Solutions.

CARTES DU CONCOURS No 25

de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Noms et adresse . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Echange de cartes postales

Les personnes dont les noms suivent feraient avec plaisir échange de cartes postales illustrées avec tous pays:

Canada.

J. Amédée Roy, inst., St Gervais, Co. Bellechasse, P. Q. — Vues fantaisies, types, paysages et monuments; réponse assurée dans le plus court délai.

J. N. Donohue, Roberval, Lac St Jean. — Fantaisies seulement; réponse assurée.

Mlle Y. Boyer, 929 Berri, Montréal. — Réponse assurée.

Mlle D. Gaudet, 28 Maguire, Mile-End, Montréal, Q. — Fantaisie préférée; réponse assurée.

Mlle Alexandra Stuart, Napierville, P.Q.

Mlle Bernadette Bédard, 93 rue de la Reine, Québec.

Mlle Juliette Lemieux, 116 rue York, Ottawa, Ont.

H. ... Dupuis, 1368 Ontario, Montréal.

Mlle F. Bourbonnière, 241 Rivard, Montréal.

Philiodor A. Lefebvre, 68 Julian St., Providence, R. I., E. U. — Réponse sûre et immédiate; échange de préférence avec jeunes filles; annonce toujours valable; timbre côté vue.

Lionel Barsalou, 12 Cherrier, Montréal. — Timbre côté vue.

A. B. Lard, E.E.L., St Laurent, près Montréal. — Echange uniquement cartes, portraits d'artistes célèbres et sujets de beaux arts, reproductions de tableaux et d'oeuvres de sculpture.

Mlle Juliette Lemieux, 116 rue York, Ottawa, Ont. — Cartes de fantaisie ou vues étrangères.

Thomas Demers, Bte 36, Coaticook, P. Q.— Avec pays étrangers seulement; timbre côté vue; correspondance française, anglaise ou sténographique (Duployé). — Vues seulement.

Emilien Beauchamp, 130 rue Laval, Montréal. — Timbre côté vue.

Gérald Barsalou, 12 rue Cherrier, Montréal. — Fantaisie.

Mlle M. Laroche, 10 rue Prévost, faubourg St Jean, Québec.

LIVRE GRATIS concernant la surdité

Comment recouvrer l'ouie

C'est le meilleur livre concernant la surdité qui ait jamais été donné en cadeau. Il est distribué absolument gratis par son auteur : le spécialiste Sproule, fameuse autorité dans les cas de surdité et pour toutes les maladies des oreilles.

Ce livre contient des informations qui seront d'une valeur merveilleuse pour toute personne atteinte de surdité. Il fut écrit dans le but d'aider honnêtement tous ceux qui souffrent de surdité, et il décrit tout ce qui concerne les causes, les dangers et la guérison de la surdité, en des termes très clairs. Il montre comment les conduits intérieurs de l'oreille se trouvent oostrues, ce qui occasionne la perte de l'ouie et il explique les terribles sonneries et bourdonnements qui se produisent dans l'oreille, et comment les faire cesser. De jolis dessins faits par les meilleurs artistes illustrent les pages de ce livre.

Si vous voulez vous débarasser de la surdité, demandez-nous ce livre et voyez ce que vous avez à faire. Actuellement on peut guerir la surdité et ce livre explique comment. Il est très demandé, donc demandez-le aujourd'hui-même. Ecrivez votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées, decoupez le coupon de gratuité et envoyez-le par la poste à : *Deafness Specialist SPROULE*, 409 *Trade Building, Boston.* Ecrivez en français ou en anglais.

Coupon pour Livre Gratis Concernant la Surdité

NOM .....

ADRESSE .....

.....

Faits intéressants à propos de matelas

Il n'existe réellement qu'un matelas qui est sanitaire et sain.

C'est le matelas Sanitaire de Marshall.

Contient 10.0 ressorts spécialement trempés.

Chaque ressort est emboité séparément, il travaille indépendamment des autres.

Il ne peut se déplacer.

En dessus et en dessous de ces ressorts est placé une bourrure de crin chimiquement pur et stérilisé.

Des ventilateurs, recouverts d'un tissu en fil de cuivre fin, sont placés à chaque extrémité du matelas.

Ceci cause une circulation d'air d'un bout à l'autre du matelas, à chaque mouvement de l'occupant.

Rendant ce matelas de beaucoup supérieur aux matelas en feutre ou autres matériaux qui retiennent la poussière et qui ne peuvent êtres ventilés.

Le crin purifié scientifiquement est absolument sain.

Prix spécial $25.00.

RENAUD, KING & PATTERSON

Angle des Rues Guy et Ste-Catherine

La grande majorité des maladies viennent de la pauvreté du sang. C'est pour cela que

LE ROBUR

en rendant au sang les éléments qui lui manquent, **guérit tant de maladies.** Le Robur se vend sous trois formes : Robur liquide, $1.00 ; Robur granulé, 50c ; Robur en perles, 50c. Essayez aussi Les Tablettes "ROBUST", Purgatives, 25c.

C. BEAUPRE, 73 Desery, MONTREAL, et partout.

Renseignements divers

LE HOME

Linge repassé à neuf. — Pour obtenir l'empois avec lequel on empèse le linge pour le repasser "à neuf", préparer une solution d'une cuillerée à café de gomme adragante dans une chopine d'eau, que l'on agite fréquemment jusqu'à dissolution, et que l'on conserve pour l'usage. Au moment de préparer l'empois, mettre, dans une demi-chopine d'eau, une cuillerée à bouche d'amidon, une cuillerée de borax en poudre et deux cuillerées de la solution de gomme adragante. Bien empeser le linge et le repasser jusqu'à ce qu'il soit sec.

La gomme adragante, qui vient d'Egypte, de l'Arabie, de Perse, de l'île de Crète, est principalement employée en pharmacie.

Pour ôter les taches des tapis. — On peut enlever les taches de graisse, de boue, toutes les souilures d'un tapis, sans nuire à la couleur, à l'aide du mélange suivant : un quart de savon de Marseille, 3 onces d'ammoniaque, une once d'éther, une once d'esprit de vin, une once de glycérine. Coupez le savon en petits morceaux et dissolvez dans une demi-chopine d'eau de pluie et tous les autres ingredients. Frottez les taches avec cette composition, en vous servant d'une brosse douce; rincez avec un linge trempé dans l'eau claire et frottez avec un linge sec.

Colle pour raccommoder la porcelaine. — La colle la plus simple et en même temps la plus solide se fait en pétrissant de la chaux vive en poudre avec du blanc d'oeuf. On obtient ainsi une pâte molle, que l'on emploie à froid. Pour cela, on étend une couche mince sur la tranche des fragments à réunir, et on maintient ces derniers en place pendant quelques minutes: au bout de ce temps, le mastic a acquis assez de dureté pour que les pièces ne quittent pas leur place. Cette préparation ne se conservant pas, il faut la faire au moment de s'en servir.

Vernis pour meubles. — Dans 32 parties d'alcool on fait dissoudre 4 parties de gomme-laque en écailles; d'autre part, on dissout la même quantité d'huile de lin bouillie dans 16 parties d'huile de térébenthine; on mêle les deux solutions lentement et en agitant continuellement. Fianlement, on additionne 4 parties d'ammoniaque liquide et l'on mélange vigoureusement pour rendre le liquide parfaitement homogène.

Le repassage du crêpe anglais. — Toutes celles qui ont porté des voiles en crêpe savent combien ils s'abîment vite, surtout lorsqu'ils ont été atteints par l'humidité. Quand on les confie à un teinturier pour les remettre à neuf, la dépense, qui se renouvelle souvent, est assez conséquente.

Un bon procédé consiste à préparer un grand récipient à large ouverture : un chaudron, une casserole, etc. La casserole est remplie d'eau que l'on fait bouillir, et c'est lorsque cette eau est en ébullition et qu'il s'en dégage de la vapeur, que l'on étend au-dessus le voile de crêpe, qui est ainsi repassé à la vapeur.

Il est à peine besoin de dire qu'il serait préférable, et surtout plus commode, de tenir le voile à deux personnes.

Voici une autre manière de repasser le crêpe anglais: Sur une planche à repasser garnie, comme à l'habitude, avec de la flanelle recouverte d'un linge blanc, on étend une serviette humide; sur cette serviette est posé un grand morceau de flanelle sèche; sur la flanelle on étend le crêpe que l'on recouvre d'un autre morceau de flanelle. On repasse alors le crêpe entre ces deux flanelles.

Ajoutons que les fers doivent être modérément chauds, non seulement la flanelle se roussit très rapidement, mais le repassage avec un fer trop chaud pourrait abîmer le crêpe.

C'est encore, de cette façon, une sorte de repassage à la vapeur, puisque la chaleur du fer doit faire évaporer l'eau contenue dans la serviette mise en dessous du crêpe.

Pour un voile, on peut procéder de l'une ou l'autre façon, mais, lorsque l'on veut remettre à neuf un objet quelconque qui ne peut se mettre à plat, le procédé par la vapeur d'eau bouillante est seul praticable.

Un chapeau, par exemple, ayant été détérioré par la pluie ou par l'humidité, sera mis au-dessus de la vapeur d'eau bouillante.

Un noeud, un plastron se repasseront de même.

LE CABINET DE TOILETTE

Eau pour la conservation des dents. — Faites infuser dans une demi-pinte d'alcool: 2 onces de gomme ou résine de gayac — 8 clous de girofle et 1 gros de camphre; tirez à clair au bout de quinze jours; aromatisez cette infusion avec six gouttes d'essence de menthe, et bouchez avec soin la bouteille qui la renferme.

Pour en faire usage, vous en mettrez une dizaine de gouttes dans un verre d'eau fraîche, et chaque matin vous vous en rincerez la bouche à plusieurs reprises.

Peignes et brosses à cheveux. — Ces deux espèces d'instruments sont nécessaires aux soins quotidiens de la chevelure.

Chez les très jeunes enfants, cependant, et chez les hommes qui portent les cheveux ras, le peigne n'est pas nécessaire; la brosse suffit. Celle-ci sera très douce dans le premier âge, car il faut éviter d'irriter le cuir chevlu.

L'adulte doit se servir de peigne; cet instrument est indispensable pour démêler les cheveux, leur donner une bonne direction et procéder à leur aération; les dents du peigne ne doivent pas être très rapprochées ni trop pointues; elles ne doivent présenter ni inégalités ni aspérités, pour ne pas casser ou arracher les cheveux.

Faut-il se servir de peigne fin? Ma foi, non, répondrai-je. A quoi bon? Les lavages et les brosses nettoient mieux la tête et sont moins irritants; aussi n'y a-t-il pas lieu de conserver cet être inutile.

A mort donc, le peigne fin!

Les brosses doivent être dures: les touffes de crin en sont disposées de façon que celles du milieu soient un peu plus saillantes que celles des bords; elles seront suffisamment écartées pour pouvoir pénétrer dans la masse des cheveux sans exercer de tractions trop vives sur eux.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que peignes et brosses doivent être tenus dans un parfait état de propreté; car toutes mes lectrices ont la bonne habitude de nettoyer elles-mêmes chaque jour leurs instruments de toilette: je ne vous dis rien, vous le voyez, mesdames.

La coiffure, je vous le rappelle, doit être simple, laisser aux cheveux leur forme et leur direction naturelles, ne pas les soumettre à de forts tiraillements. La mode qui consiste à laisser porter aux petites filles les cheveux flottants sur les épaules est excellente. Enfin, pour terminer, je m'en voudrais de ne pas vous déclarer que celles-là risquent d'abîmer leurs cheveux qui les tordent, qui les roulent en papillotes ou qui les chauffent pour les friser.

LA CUISINE

Perdreaux aux choux. — Piquer de lard fin 2 perdreaux un peu fermes, et les faire colorer au four. Les emporter dans une casserole avec un petit cervelas, un morceau de lard maigre blanchi, carottes, oignons et bouquet garni. Ajouter 2 choux divisés en quartiers et fortement blanchis. Mouiller d'une pinte de consommé un peu gras et faire cuire au four pendant 2 heures environ. Retirer les perdreaux; les dresser sur les choux, garnir avec le cervelas coupé en rondelles et le lard maigre coupé en petites tranches.

Saucer de quelques cuillerées de fond brun.

Oranges confites. — Pour deux livres d'oranges, on prend trois livres de sucre. On met les oranges entières à tremper dans l'eau froide pendant vingt-quatre heures, puis on les fait bouillir dans de nouvelle eau jusqu'à ce qu'elles deviennent molles; on les retire du feu et on les met à tremper dans de l'eau froide encore pendant vingt-quatre heures. Avec le sucre, on prépare un sirop au petit boulé, et après avoir coupé les oranges en huit morceaux et en avoir retiré les pépins, on les fait cuire dans le sirop jusqu'à ce qu'elles deviennent transparentes, ce qui demande environ une heure, puis on les met en pots. Le sirop versé par-dessus est absorbé en grande partie, en refroidissant, par les quartiers d'orange.

Pommes de terre à la Portugaise. — Choisissez de jolies pommes de terre à la chair blanche (par exemple, une livre comme base de nos proportions.); lavez-les et faites-les cuire simplement à l'eau. Mais lorsqu'elles approchent de leur fin de cuisson, laissez-les finir de cuire à leur vapeur en modérant le feu le plus possible; c'est-à-dire enlevez presque toute leur eau, et mettez la casserole désormais sur un feu extrêmement doux; par exemple, un feu complètement recouvert de cendres, de façon que les pommes de terre ne fassent plus que "suer" dans l'évaporation de leur humidité. Cette opération, qui demande une grande surveillance, afin que les pommes de terre ne brûlent pas, les rend peu à peu farineuses, comme si elles avaient cuit au four. Si l'on opère avec un poêle à gaz, le travail est beaucoup simplifié, puisqu'on diminue la flamme à volonté, au point de la réduire en petites perles bleues à peine visibles.

Quant à l'eau que vous venez de retirer bouillante, versez-la dans votre mortier de marbre, afin de le chauffer. D'autre part, mettez sur le feu, dans une petite casserole à bec, une chopine de lait que, bientôt, il vous faudra avoir bouillant.

Une fois le mortier chaud, jetez l'eau et essuyez-le. Mettez dans le mortier gros comme un oeuf de beurre frais. Epluchez vivement une de vos pommes de terre et pilez-la; continuez ainsi en épluchant et pilant l'une après l'autre les pommes de terre. Lorsqu'elles sont en pâte, versez dans le mortier un peu, très peu du lait bouillant; pilez encore et continuez à verser peu à peu du lait, jusqu'à ce que les pommes de terre prennent une moelleuse consistance de purée. Remettez cette purée au feu, dans une casserole émaillée ou en porcelaine à feu. Ce feu doit être très doux, la purée ne pourrait pas y bouillir; mais elle s'épaissit progressivement pendant que vous la tournez avec une cuiller, sans arrêter un seul instant.

Finalement, votre purée doit être assez ferme, tout en étant bien crémeuse. Si vous avez bien opéré, vous n'aurez pas eu besoin d'employer la totalité de la chopine de lait. Ajoutez encore gros comme un oeuf de beurre frais; retirez la casserole complètement hors du feu; remuez encore avec la cuiller, afin que le beurre s'incorpore bien à la purée de pommes de terre : salez et poivrez avec du poivre blanc fraîchement moulu. Selon le goût, poivrez plus ou moins fortement.

Ayez un plat creux chaud. Disposez sur ce plat la purée en forme de couronne, de façon à laisser au milieu un large espace vide; et là, au centre de la purée, vous mettez, pour remplir exactement ce vide, des tranches de tomates disposées en pyramide, ou un moule de gelée de viande, que vous avez préparé à l'avance, d'autre part.

CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTÈME FRANÇAIS DU DÉVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTÉ PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Il est pur!

Vente en Gros : E.-D. MARCEAU, 281 - 285, rue St-Paul, MONTREAL

PAR ce temps de falsification à outrance des produits alimentaires dont les statistiques sont publiées par les journaux, les amateurs de café ont au moins la satisfaction de savoir que le fameux "Café de Madame Huot" est une combinaison de cafés de choix auxquels il emprunte son arome incomparable et son exquise saveur. C'est le grand favori des grands Hôtels et des Restaurants fashionables, parce qu'il donne, à la tasse, la liqueur la plus riche et la plus savoureuse.

Le Café de Madame Huot

"Anse à l'eau" à Tadousac

DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente émouvante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUEBEC, la MALBAIE, TADOUSAC, la RIVIERE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière du Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété.

☛ Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à

THOS. HENRY, gér. du traffic
Montréal

La reprise des cours à l'Université Laval

(Suite)

Au hasard de notre promenade universitaire, nous serrons la main à nombre de jeunes amis, futurs médecins, avocats, notaires, que, dans quelques mois, nous coudoierons dans la vie, tandis que devant eux brillera la perspective d'une carrière de prédilection.

Entrer ici dans des détails concernant les études spéciales faites à "Laval", serait peut-être fastidieux; puisque, en somme, ces études sont les mêmes que celles entreprises dans les plus grandes universités de l'univers.

Mais, en terminant ces brèves notes, qu'il nous soit permis de dire deux mots — tout à l'honneur de nos étudiants — qui prouveront combien pratique, américaine, ajoutons-nous, est leur façon d'entendre l'existence. Et, aussi, combien parfois certains jeunes gens dépensent d'énergie, font preuve de patience et de volonté pour acquérir le savoir, dont la première récompense sera un diplôme universitaire très prisé et qui leur ouvrira les portes d'une carrière honorable et digne d'énergie.

En France, en Allemagne, en Angleterre, partout enfin où le vieux monde a encore ses façons d'antan de juger les choses — façons parfois bizarres et dépourvues d'un grand champ visuel, — les étudiants jouent aux "gentlemen" et se feraient un crime de tenir entre leurs doigts autre chose qu'une plume, un crayon, et hélas! à l'occasion, une épée ou un sabre...

C'est le vieux jeu qui souvent laisse fort à désirer. Tout compte fait, les fortunes des familles n'étant pas là-bas plus considérables que chez nous, il arrive que certains étudiants dans la pénurie ont recours à mille expédients peu avouables pour vivre. C'est triste, mais l'atavisme des vieilles nations empêche encore toute réaction salutaire dans cet ordre d'idées.

Au Canada, nos jeunes gens sont plus pratiques, plus intelligents, et peut-être plus honnêtes, sans cette morgue déplacée. Certes, il y a beaucoup de nos Canadiens-français qui ont amplement les moyens de défrayer les dépenses de leurs études; mais il y en a aussi qui, comme leurs cousins d'Europe, ont des ressources pécuniaires limitées. Or, ceux-ci, chez nous, n'hésitent pas à travailler humblement, aux heures de loisir, pour gagner leur vie d'étudiant, pour arriver à décrocher le suprême prix de leurs efforts: le diplôme convoité qui, du jour au lendemain, change du tout au tout leur condition sociale. C'est ainsi que parmi nos amis étudiants, nous comptons des conducteurs de tramways, des garçons de café, des comptables, des agents d'assurance, des garçons de service à bord de nos steamboats, etc.

Pour nous ces jeunes gens, qui seront bientôt avocats ou médecins, valent leurs amis plus fortunés, et nous ne saurions trop les féliciter de l'honnête sens pratique dont il font preuve. Du reste, qui sait si, intuitivement et quelquefois par esprit démocratique, les laborieux et modestes débuts dans la vie, que s'imposent ces jeunes gens, ne sont pas l'ancre d'espérance qui retiendra notre barque nationale, pendant les bourrasques ethniques à venir?

Ayant peiné, ces hommes sont plus à même que d'autres de compatir aux misères humaines. Et, il nous semble esquisser le plus beau des symboles, quand nous entrevoyons un gentleman, lettré ou savant, qui serre affectueusement la main d'un frère prolétaire, d'un ouvrier dont il connaît, dont il a partagé les misères...

Nous nous faisions ces philosophiques et consolantes réflexions, en quittant l'Université Laval. Comme, en le remerciant, nous serrions la main de M. Robichon, président des étudiants en médecine, ses camarades sortaient aussi en chantant de gais refrains d'étudiants. Ces accents, bien que cacaphoniques, nous étaient chers, car ils nous reportaient à il y a quelques lustres, alors qu'étudiant nous aussi, nous avions des rêves, des illusions, des ambitions, tout comme nos jeunes amis de "Laval".

Et nous terminâmes notre agréable visite en poussant "in petto" de chaleureux hourras, pour l'Université Laval, ses dignes professeurs et nos braves étudiants.

Le temple de la renommée

(Suite)

au vote de cent électeurs désignés par le Sénat parmi les professeurs ou les écrivains qui ont traité de l'histoire américaine.

Enfin, l'élection est définitivement close par le vote d'une majorité de dix-neuf membres qui composent le Sénat universitaire.

Comme le temple de la Renommée est exclusivement réservé aux grands hommes nés citoyens américains, on se propose d'y adjoindre un autre monument destiné à perpétuer la mémoire des Américains originaires de pays étrangers. Quand ce nouveau temple sera construit, l'ensemble formera l'une des plus grandioses manifestations de la reconnaissance humaine que l'on puisse rencontrer dans le monde entier.

Le club des marins catholiques

(Suite)

Mais, une des particularités les plus agréables, pour distraire les marins, c'est sans contredit la série de concerts qui ont lieu chaque mercredi soir, au club, pendant la saison de la navigation. Ces concerts, nous l'avons déjà laissé entendre, sont une belle source de revenus pour le fonds de l'Association, car les auditeurs qui s'y rendent sont non seulement un grand nombre de marins, mais aussi des citoyens du voisinage. Lesquels, on le sait, paient 10 cents d'entrée. A ces concerts figurent les humbles matelots d'Angleterre, d'Irlande, d'Ecosse et d'ailleurs, et aussi des personnages talentueux de notre haute société montréalaise, qui, pour favoriser une bonne oeuvre, lui prêtent gracieusement leur concours. Même, à l'occasion, il serait difficile de dire qui éprouve le plus de plaisir: des belles dames, des messieurs cossus ou des modestes marins? Parmi ces derniers, ceux qui ne chantent pas jouent de petits instruments, petite flûte, accordéon, guimbarde, etc., récitent quelque chose, ou font des pantomimes. La plus grande liberté, compatible avec la bienséance, règne partout. Souvent l'accompagnatrice et le chanteur s'y reprennent à plusieurs fois, vû l'inexpérience musicale ou la timidité de ce dernier, et... toujours l'on applaudit.

On pourrait se figurer qu'au club des marins catholiques de Montréal, il se trouve des types de romans, ce serait faire erreur. On y trouve de braves navigateurs, qui gagnent leur vie entre deux continents, c'est tout. Mais, parfois, un sourire passe dans les salles, qui redit le bonheur que les marins éprouvent de se sentir en sûreté, et de pouvoir rêver paisiblement à la famille, au toit paternel lointain, que leur rappelle leur paisible et momentané entourage. Et voilà pourquoi ce club, si bienfaisant, méritait d'être présenté à nos lecteurs.

Bien entendu, une tâche telle que celle qu'il s'impose, quoique secondée par de nombreuses personnes, a besoin d'un dévouement, d'une générosité toute particulière. Le club les a trouvés en la personne de M. F. B. McNamee, son président, qui donne tout son temps et beaucoup de son bien à l'amélioration du sort des marins. C'est au point que Boston a copié l'oeuvre qu'on pourrait appeler du nom de ce philanthrope et dont nous parlons ici.

Les principaux membres du bureau du club, pendant 1904, ont été: Président, F. B. McNamee; 1er vice-président, C. F. Smith; 2e vice-président, F. J. Hackett, M. D.; trésorier, B. McNally; secrétaire, M. A. Phelan.

Un coup d'oeil à quelques-uns des chiffres du dernier rapport ne serait pas sans intérêt, et montrera quelle importance a pris ce club:

Exercice du 30 avril 1904 au 26 novembre 1904.

Nombre de marins ayant visité le club	35,109
Lettres écrites	5,774
Paquets d'imprimés distribués	6,057
Protecteurs de marins distribués	9,422
Livres de prières distribués	1,045
Chapelets distribués	898
Scapulaires distribués	954
Promesses d'abstinence totale d'alcool	336
Enrôlés (sections des scapulaires)	177
Emblèmes du Sacré-Coeur distribués	305
Sacs-souvenirs distribués	355
Visites aux navires	1,100
Enterrements	3
Pipes distribuées	12 grosses
Billets de tramways distribués	725
Marins en détresse secourus	293
Concerts hebdomadaires	30
Argent en dépôt	$415.00
Argent envoyé aux amis des marins	380.00
Fonds en banque au crédit du club	$4,055.78

Pour terminer, faisons remarquer qu'il existe à Montréal une institution protestante similaire, dite: "Sailors Institute", 8 Place Royale, qui fait aussi beaucoup de bien. Et, afin qu'on ne suppose pas qu'il est fait de distinction au "Club des marins catholiques de Montréal", disons qu'il est à la disposition gratuite de tous les marins, sans distinction de race, de nationalité ou de religion. Tant il est vrai que la charité bien entendue n'a pas de pays, mais est le propre des gens bien nés, sous quelques cieux que ce soit.

La police de notre métropole

(Suite)

Dans la même pièce se trouve aussi une armoire-galerie, où, jusqu'en 1892, on cataloguait les portraits de tous les escarpes, malandrins et manons de renom qui avaient maille à partir, en notre ville, avec la justice. C'est dans ce volumineux et triste album à volets qu'il nous a été donné de voir le portrait de Chas. Kite, le fameux "pick-pocket" américain, qui s'évada de notre prison urbaine, en 1894, fut repris plus tard aux Etats-Unis et justement mis à l'ombre.

La salle où est appliqué le système Bertillon est confiée au photographe, M. Laflamme. C'est lui qui aide à l'identification future des criminels, qui les photographie, les toise, note leurs signes caractéristiques, mesure d'après des données scientifiques: pieds, mains, avant-bras, tête, etc. Un commis aux écritures enregistre toutes ces particularités, qui vont au dossier du prévenu et pourront être communiquées aux polices étrangères. Ce coin de la sûreté n'est pas le moins intéressant.

Au sujet des arrestations, ajoutons qu'elles sont faites soit à vue, soit sur mandat d'amener. La sûreté arrête principalement sans mandat, et dresse la liste d'écrou des prévenus devant comparaître en cour.

Quant aux personnes arrêtées pour minime offense, et qui sont envoyées aux cellules de la cour de police, au Palais-de-Justice, elles peuvent être élargies après le versement d'un cautionnement qui assure leur présence en cour en temps voulu.

Une fois les prévenus condamnés, c'est le shérif qui en prend charge.

Le service de police se fait, bien entendu, jour et nuit, les 15 postes étant en rapport direct avec les inspecteurs.

En outre, il existe le long des rues des kiosques d'appel, tels que celui que montre notre gravure, et d'où les "policemen" appellent les voitures de patrouille, qui emporteront l'arrêté aux cellules des postes de police.

Disons, pour terminer, que notre police est en rapport avec celle des plus grandes villes du monde. En effet, Montréal, comme tous les grands ports américains, semble tenter un grand nombre des scélérats d'outre-mer, qui s'imaginent à faux y trouver un refuge paisible. Evidemment ils se trompent, car, sans nous flatter, notre police est très bien organisée et très habile. Souvent il lui arrive de procéder à des extraditions obtenues sur la demande, et après l'intervention directe, du consul dont relève le sujet étranger arrêté.

Un dernier mot nous permettra de remercier chaleureusement MM. le chef de police Campeau et l'inspecteur A. Lamouche de l'amabilité avec laquelle ils ont facilité la tâche d'information du représentant et du photographe de l'Album Universel.

Voici une utilisation toute trouvée pour les vieux bas: coupez-les le long de la couture, et ces lainages flexibles et doux vont vous servir à frotter les meubles sans les érailler et en leur donnant un poli parfait.

Pour entretenir le brillant des objets de cuivre, comme ces plateaux de l'Inde qu'on trouve maintenant assez fréquemment au Canada, il suffit de passer à leur surface un citron coupé en deux, en frottant dans tous les creux du métal. On lave ensuite à l'eau tiède bien propre et on sèche à la peau de chamois.

IMPRESSIONS DE LUXE

Je fais une spécialité d'impressions de luxe pour les hommes de profession et les marchands résidant en dehors de Montréal.
Prix modiques. Ouvrage garanti.

1000 Entêtes de Lettres, imprimées	$3.50
1000 " Comptes, "	2.50
1000 Enveloppes, imprimées	2.25
1000 Cartes d'Affaire, "	3.00
200 Cartes de Visite, "	1.50

Expédiés franco sur réception du prix.

EDM. SAWYER, Imprimeur de Luxe,
1727 rue Notre-Dame. - Montreal.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit:

7.50 A.M. tous les jours excepté le dimanche. **7.30 P.M.** tous les jours. } Pour tous les points des Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.

7.50 A.M. excepté le dim.
10.20 A.M. excepté le dim.
2.00 P.M. excepté le dim.
5.10 P.M. excepté le dim.
7.30 P.M. tous les jours.
9.15 A.M. Dim. seulem't
} Train local pour Chateauguay, Beauharnois, et Valleyfield.

NOTE. — Le train de 7.50 a.m. n'arrête pas à Châteauguay.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, Agent local pour la vente des billets
F. E. BARBOUR, Agent général

Ventilateur Aeolien

CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande.

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER
Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, §8.30 a.m. §4.30 p.m. †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m. *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, §8.45 a.m., §8.50 a.m., §2.00 p.m., §5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
JOLIETTE, §8.00 a.m., §8.45 a.m., §5.15 p.m.
ST-GABRIEL, §8.45 a.m., §5.15 p.m.
ST-AGATHE, §9.00 a.m., §9.15 a.m., §5.00 p.m.
LABELLE, §9.00 a.m., †5.00 p.m

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. ‡ Jeudi. § Mardi et jeudi seulement. ‖ Dimanche seulement. ¦ Quotidien excepté le samedi. ‖ Samedi seulement.

A. LALANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Le plus beau train de chemin de fer au Canada.

Le train

International Limited

a mérité son titre de "premier du pays" il n'est dépassé par aucun, tant en vitesse, confort moderne ou régularité.

¶ L'"INTERNATIONAL LIMITED" part de la gare Bonaventure tous les jours à 9.00 hrs a. m., arrive à Toronto à 4.30, Hamilton 5.30, Niagara Falls, N.Y. 8.26, Buffalo 9.20, Boston 7.38, Detroit 9.30 et Chicago 7.20 le lendemain matin.

¶ Il consiste en wagons à vestibule, chars palais, dortoirs et buffet. C'est un des trains les plus rapides du monde entier, et vous ne devriez pas perdre l'occasion de le prendre pour voyager dans l'ouest.